



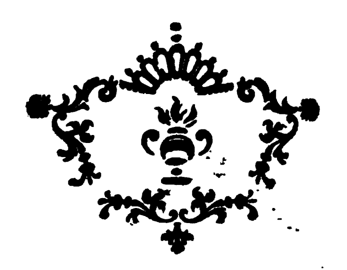


ŒUVRES
DE
T. CORNEILLE.

TOME II.

ŒUVRES
DE
T. CORNEILLE.

TOME II.



A PARIS,

Chez la Veuve GANDOUIN, Libraire, Quai des Augustins, à la belle Image.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce second Volume.

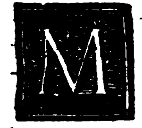


L'AMOUR A LA MODE,

COMEDIE.



ÉPISTRE.

ONSIEUR,

Je vous offre une comédie d'un caractere si différent de la derniere de ma façon qui l'a précédée sur le théatre, que quoiqu'elles soient toutes deux du même genre, vous ne trouverez guere plus de disproportion du tragique au comique, que des extravagances ridicules de D. Bertrand, à l'enjouement galant d'Oronte qui fait tout en celle-ci. Ce n'est pas que les folies du premier n'ayent eu assez de partisans pour me devoir obliger à n'a-

bandonner pas un ſtyle qui m'a ſi heureuſement réuſſi; mais comme il eſt bien difficile d'affecter toujours ce plaiſant délicat qui peut divertir les honnêtes gens, ſans ſe mettre ſouvent au hazard de tomber dans la baſſeſſe, j'ai cru qu'il valoit mieux traiter un ſujet qui, ſans tenir trop du ſérieux, ne donnât pas tout à la bouſonnerie. Je penſe avoir trouvé ce milieu dans cette piéce, où vous verrez un perſonnage d'une humeur aſſez particuliere, & qui bien-loin d'être fort ſcrupuleux en matiére d'amour, ne regarde la conſtance que comme une vertu de roman; non qu'il ſe déclare aſſez ennemi du beau ſexe pour lui refuſer l'hommage qui lui eſt légitimement dû, au contraire il s'en acquitte avec ſi peu de réſerve dans la moindre rencontre, que jamais perſonne n'offrit ſon cœur plus libéralement, mais c'eſt toutefois avec une indépendance qui fait aiſément connoître que la perte d'une maîtreſſe ne lui cauſe guere de mauvaiſes nuits, & qu'il a toujours des remédes en main contre les ſurpriſes que ſa paſſion lui peut faire. Peut-être que quelques-uns condamneront ſes maximes, mais auſſi je me perſuade que vous demeurerez

d'accord que si sa façon d'aimer n'est pas la plus parfaite, elle est toujours la plus commode; & que pour vivre en estime parmi les dames, il suffit bien souvent de faire porter à la galanterie les livrées de l'amour. C'est un genre de politique, dont je m'imagine que l'usage doit être reçu chez toutes les nations; vous ne douterez pas du moins qu'il ne le soit en Espagne, puisque je dois le sujet de cette comédie à D. Antonio de Solis, qui l'a traitée en sa langue sous le même titre de El amor al uso. *Comme je ne refuse pas de lui en donner toute la gloire, il ne seroit pas juste que vous m'attribuassiez tout ce qui vous y peut paroître défectueux; & vous me feriez tort, si vous vouliez plutôt juger de moi par cet ouvrage, que par la passion avec laquelle je fais vœu d'être toute ma vie,*

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,
T. CORNEILLE.

ACTEURS.

ARGANTE, pere de Dorotée.

ORONTE, gentilhomme Parisien.

FLORAME, amant de Lucie.

ÉRASTE, amant de Dorotée.

DOROTÉE, fille d'Argante.

LUCIE, sœur d'Éraste.

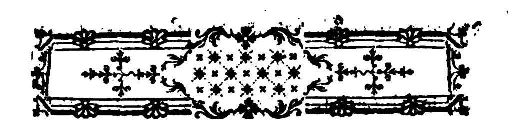
LISETTE, suivante de Dorotée.

CLITON, valet d'Oronte.

LICAS, valet de Florame.

LISTOR, valet d'Éraste.

La scéne est à Paris.



L'AMOUR A LA MODE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, CLITON.



ORONTE.

S-TU fait mon message ?

CLITON.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Et ma lettre,

Aux mains de Dorotée as-tu sû la remettre ?

CLITON.

En main propre.

ORONTE.

D'abord elle aura réfusé

D'y voir peint le tourment que ses yeux m'ont causé,

Tu l'auras voulu rendre, & feignant . . .

CLITON.

Au contraire,
Sans se faire prier, elle l'a lue entiere.

ORONTE.

A ce coup le succès a passé mon espoir,
Elle ne me hait pas, à ce que je puis voir?

CLITON.

Du plus fort de ses traits l'amour pour vous la blesse,
Et vous avez, monsieur, plus d'heur que de sagesse.

ORONTE.

Je n'espérois pas tant.

CLITON.

Dans cet amour nouveau
Vous avez vent en poupe, & voguez en pleine eau:
Vous pourrez aller loin de l'air dont on vous traite.

ORONTE.

Tu sais à quels revers ma fortune est sujette.

CLITON.

Voici de quoi guérir une si vaine peur.

ORONTE.

Qu'est-ce?

CLITON.

Lettre pour lettre, & faveur pour faveur.

ORONTE.

Elle m'a fait réponse?

CLITON.

Au moins pour vous la rendre
Chez elle assez long-tems elle m'a fait attendre;
Et ce billet enfin entre mes mains remis...

ORONTE.

Ouvrons, il m'apprendra quel espoir m'est permis.
Pour prix de votre amour que vous peignez extrême:
J'avais écrit en vers, elle répond de même,
Il n'est rien dont sans peine elle ne vienne à bout.

CLITON.

Les femmes d'aujourd'hui mettent le nez par tout.

ORONTE *lit.*

Pour prix de votre amour que vous peignez extrê
Oronte, vous osez me demander le mien ;
Quelquefois par bonté j'endure que l'on m'aime ;
Mais je prétens aussi qu'il ne m'en coûte rien.

Vous donner cœur pour cœur seroit un avantage
Où le plus grand mérite à peine ose aspirer.
Voyez ce que je vaux ; vous m'offrez votre hommage,
Je le souffre, de quoi pouvez-vous murmurer.

Seroit-ce qu'en effet votre amour fût si forte
Qu'on la dût estimer digne d'un plus grand prix ?
Faisons un compte exact, & supputons de sorte
Que l'un ni l'autre enfin n'y puisse être surpris.

Si ces brûlans desirs, qui vous sont ordinaires,
Vous donnent quelque espoir de me mettre à retour,
Croyez-moi, cent soupirs souvent ne pesent guéres,
Et n'emportent qu'à peine un demi grain d'amour.

On peut, pour en juger, en prenant la balance,
Leur opposer l'honneur de vous voir dans mes fers ;
Si vous êtes d'accord de cette expérience,
J'offre de vous donner mon cœur si je le perds.

Sa réponse est adroite autant qu'elle est galante,
J'aime tous ces dehors d'une humeur arrogante :
Et ce charmant orgueil à m'écrire affecté
N'a pas moins de pouvoir sur moi que sa beauté.

CLITON.

Vous chantiez un peu haut, elle vous rend le chang

ORONTE.

Sa lettre aussi pour moi, Cliton, n'a rien d'étrange
Si le style en est fier, il imite le mien,
Je vantois mon mérite, elle vante le sien.

CLITON.

C'est vous payer sur l'heure en la même monnoie.

ORONTE.

Pour surprendre mon cœur c'est la plus sûre voie.
Cette présomption qu'elle étale à son tour,
Ne fut jamais défaut en matiere d'amour,
Une belle ame seule en peut être capable,
Ou, si c'est un défaut, c'est un défaut aimable.
Quelque superbe humeur que je témoigne avoir,
J'aime qu'un bel objet se fasse un peu valoir,
Qu'il voye avec dédain qu'à l'aimer on s'apprête,
Et me mette à haut prix l'espoir de sa conquête.
Ne montrer dès l'abord, ni mépris ni rigueur,
Bien-loin de l'acquérir, c'est mendier un cœur;
Et ce cœur qui se rend quand on l'en sollicite,
Se donne à la pitié bien plutôt qu'au mérite:
Le mien à ces appas se laisse peu toucher,
J'estime seulement ce qui me coûte cher,
Et, pour te dire tout, la faveur la plus grande
N'est point pour moi faveur à moins qu'on me la vende.

CLITON.

Vous avez en amour le goût bien dépravé:
Mais, Flore, qu'en est-il?

ORONTE.

Son régne est achevé,
Mon ame à ses rigueurs à la fin s'est soustraite.

CLITON.

Mais vous aimez pourtant, monsieur, qu'on vous maltraite?

ORONTE.

Oui, pourvû qu'un rival ne soit pas mieux traité,
Et qu'on me fasse voir une noble fierté,
Qui, semblant s'indigner de mon peu de mérite,
Loin d'amortir mon feu, l'entretienne & l'irrite:
Mais enfin Dorotée a beau dissimuler,
D'une flamme secrette elle se sent brûler;

Et son cœur à l'amour jusqu'ici bien sensible
Veut perdre en ma faveur le titre d'invincible,
J'ose en juger par moi qui céde à ses appas.

CLITON.

C'est une vérité dont je ne doute pas:
Graces au ciel, monsieur, vous avez l'ame bonne;
Et, qui plus est, le don de ne haïr personne.

ORONTE.

Moi?

CLITON.

Vous. Je vous connais mieux que vous ne croyez.
Votre humeur est d'aimer tout ce que vous voyez;
Et c'est pour Dorotée un bien fort inutile,
Qu'un cœur à partager avec plus de deux mille.

ORONTE.

C'est en dire un peu trop.

CLITON.

Je dis ce que je vois.

ORONTE.

Pour le moins aujourd'hui n'en aimai-je que trois:
Et même, de ces trois dont mon ame est charmée,
Comme la plus aimable, elle est la plus aimée.

CLITON.

Le parti donc pour elle est encor assez doux,
Si n'en aimant que trois...

ORONTE.

Éraste vient à nous;
Tai-toi.

CLITON.

Sans doute il a quelque chose à vous dire;

ORONTE.

Il le faut aborder.

Quand près de quelque objet vous jurez quelquefois,
Quoiqu'en pleine ſanté, d'être preſque aux abois,
Et que vous débitez les plus douces fleurettes
Pour mieux peindre des maux qu'à plaiſir vous vous faites,
Je n'en murmure point, & je voi ſans courroux,
Du moins ſi vous mentez, que vous mentez pour vous;
Mais qu'un foible intérêt l'emportant ſur le vôtre
Vous faſſe encor réſoudre à mentir pour un autre,
Comme ſi c'étoit peu pour vous de vos péchés....
Car enfin, ſavez-vous ſes ſentimens cachés?
S'il eſt amant, peut-être eſt-ce à deſſein de rire,
Et vous irez jurer qu'il languit, qu'il ſoupire.

ORONTE.

J'ai pû m'en exempter, il m'étoit fort aiſé,
Et tout autre qu'Éraſte eût été refuſé;
Mais, ſi ce même Éraſte eſt frere de Lucie,
L'une des trois beautés dont mon ame eſt ravie;
Et, ſi par un effet de ſon heureux deſtin,
De Dorotée encore il eſt proche voiſin,
Puis-je rien refuſer à qui m'eſt néceſſaire,
Tantôt comme voiſin, & tantôt comme frere!

CLITON.

C'eſt prévoir de bonne heure à tout, & d'aſſez loin.

ORONTE.

Il n'eſt ſi ſot ami qu'on n'employe au beſoin,
De ma facilité c'eſt la raiſon ſecrette;
Mais il faut voir enfin de quel air on le traite.

CLITON.

Peut-être s'en rit-on.

ORONTE.

C'eſt comme je l'entens,
Ou s'il eſt régalé, que c'eſt à ſes dépens.

Pour prix de votre amour que vous peignez extrême,
Éraſte, vous oſez me demander le mien;

Quelquefois par bonté j'endure que l'on m'aime ;
Mais je prétens aussi qu'il ne m'en coûte rien.
Vous donner cœur pour cœur...

Il prend son billet, & le confronte avec celui qu'Éraste lui a laissé.

Ai-je pris l'un pour l'autre ?

CLITON.

Sans doute, ou ce billet ressemble fort au vôtre.

ORONTE.

Jamais telle surprise à mes sens ne s'offrit :
C'est ici mot pour mot tout ce que l'on m'écrit,
Et je reconnois trop, plus je les étudie,
Si j'ai l'original qu'Éraste a la copie,
L'écriture est semblable, & ne différe point.

CLITON.

Vous êtes à-peu-près chaussés à même point.
N'importe, Dorotée a beau faire la fine,
Vous l'avez deviné, tout son fait n'est que mine ;
Et l'orgueil de sa lettre à dessein affecté
Tend un piége secret à votre liberté ;
Elle brûle, & l'amour lui seul l'a fait écrire.
Ah ! si devant un maître un valet osoit rire....

ORONTE.

Non, je ne prétens point, Cliton, t'en empêcher ;
Ri, j'en rirai moi-même au lieu de m'en fâcher.

CLITON.

Mettez le masque bas, déja pour vous j'enrage :
Que sert à mauvais jeu de montrer beau visage ?
Pestez, le mal redouble à qui se contraint tant ;
Vous êtes, Dieu merci, de vous assez content,
Et vous voir pris pour dupe où vous pensiez y prendre,
Croyez-moi, c'est un cas, monsieur à s'aller pendre.

ORONTE.

La piéce est délicate, & je ne céle pas
Qu'un sot en ce rencontre eût poussé force hélas,

Et contre ces assauts manquant d'expérience,
De sa maligne étoile accusé l'influence;
Mais pour moi qui connois ce que c'est que d'aimer,
De semblables revers ne peuvent m'allarmer;
Si chaque objet me plaît, c'est sans inquiétude,
Jamais de préférence, & point de servitude,
Toujours prêt de le perdre, & de m'en détacher
Au moindre événement qui me pourroit fâcher:
Aussi quelque beau feu que je fasse paroître,
Pour ne rien hazarder, j'en suis toujours le maître.
Ainsi divers objets m'engageant chaque jour,
Je me regarde seul dans ce trafic d'amour;
Et chassant de mon cœur celui qui m'incommode,
Si je sai mal aimer, du moins j'aime à la mode.

CLITON.

Conservez cette humeur, vous en aurez besoin.

ORONTE.

Mon déplaisir, Cliton, ne va jamais plus loin.
Si l'une me trahit, l'autre me tient parole,
Et j'ai, dans mon malheur, toujours qui m'en console.
C'est-là l'utilité d'aimer en divers lieux.

CLITON.

Hylas, tant qu'il vêcut, ne l'entendit pas mieux.

ORONTE.

Son humeur & la mienne ont quelque différence;
J'aime tant que l'on m'aime, & n'ai point d'inconstance:
Mais quand, par un caprice, on songe à me quitter,
Je suis trop mon ami pour m'en inquiéter;
Je voi ce changement sans que mon cœur s'irrite,
Et remplace aisément la part qu'on m'en raquite;
Ainsi je vis heureux, tant payé que tenu.

CLITON.

Votre cœur, à ce compte, est d'un bon revenu?

ORONTE.

Tel qu'il est, de beaucoup il attire l'envie,
Mais j'en dois la moitié tout au moins à Lucie.

CLITON.

CLITON.

En ceci le partage est un étrange point,
Donnez-le tout entier, ou ne le donnez point;
Votre flamme autrement sera mal écoutée,
Et Lucie agira comme a fait Dorotée.

ORONTE.

Je n'ai pas lieu d'en craindre un pareil traitement,
Lucie agit toûjours avecque jugement,
Sa conduite est réglée, elle est modeste & sage,
Et le plus défiant n'en prendroit pas ombrage;
Je trouve seulement en elle un grand défaut.

CLITON.

Quel est-il?

ORONTE.

Elle m'aime un peu plus qu'il ne faut.

CLITON.

Et ce défaut est grand?

ORONTE.

Il est des plus notables,
Les querelles d'amour sont querelles aimables:
Il est beau que l'objet qui nous tient sous sa loi
Quelquefois à dessein soupçonne notre foi,
C'est par-là qu'en nos cœurs l'amour se fortifie;
Il semble qu'il renaît quand il se justifie.
Quelque désordre en nous qu'un reproche ait produit,
Il trouve un doux reméde au pardon qui le suit;
Quelque faveur nouvelle aussi-tôt l'accompagne,
Et jamais l'accusé n'y perd tant qu'il y gagne.
Mais lorsque d'un amant on remplit les souhaits,
Comme l'on vit sans guerre, on ne fait point de paix;
L'amour triste & pensif va son train ordinaire,
Servant par habitude on perd tout soin de plaire,
Point de délicatesse, & pour qui vit ainsi,
C'est toujours, *Vous m'aimez, & je vous aime aussi.*
Qui ne haïroit point ces grossieres pratiques?

CLITON.

Vous y savez, monsieur, d'admirables rubriques,
Pour y rafiner tant vous avez bien rêvé.

SCENE IV.

FLORAME, ORONTE, CLITON.

FLORAME.

Ami, je suis heureux de vous avoir trouvé,
Je vous cherchois par tout.

ORONTE.

Que veut de moi Florame ?

FLORAME.

Vous découvrir enfin les secrets de mon ame.

ORONTE.

C'est intrigue d'amour ?

FLORAME.

Vous l'avez deviné.
Par mon pere à l'hymen je me vois destiné,
Et quoique je lui montre une ame irrésolue,
L'affaire de sa part en secret est conclue :
La personne est aimable, & d'illustre maison,
Mais une autre beauté captive ma raison,
Et quoiqu'un grand obstacle à cette amour s'oppose,
Mon cœur n'est plus à moi si Lucie en dispose.

ORONTE.

Lucie ?

FLORAME.

Avec raison vous vous en étonnez.

CLITON *bas*.

Voilà mon galant homme avec un pied de nez.

FLORAME.

Cette vieille froideur qui m'éloigne du frere,
Semble ôter à la sœur les moyens de me plaire:
Mais qu'on s'obstine en vain à rejetter la loi
De qui pour souverain ne reconnoît que soi!
L'amour par tyrannie obtient ce qu'il demande,
S'il parle, il faut céder, obéir s'il commande;
Et ce Dieu, tout aveugle & tout enfant qu'il est,
Dispose de nos cœurs quand & comme il lui plaît;
Ainsi, malgré l'effort d'une haine endurcie,
Je n'ai pû résister aux charmes de Lucie,
Quoique, pour arriver au but où je prétens,
Mon espoir le plus doux soit d'espérer au temps.

ORONTE.

Sans doute que d'Éraste il levera l'obstacle,
Il fait de plus grands coups.

FLORAME.

J'en attens ce miracle.
Cependant chez Lucie un secret rendez-vous
Ce soir offre à ma flamme un entretien fort doux,
Sa suivante au signal me doit ouvrir la porte:
Ce lieu m'étant suspect, daignez m'y faire escorte;
Aurez-vous ce loisir?

ORONTE.

Oui, je vous le promets;
Pour servir un ami je n'en manque jamais.

FLORAME.

Je vous prendrai chez vous.

SCENE V.

ORONTE, CLITON.

CLITON.

Elle est modeste & sage,
Et le plus défiant n'en prendroit pas ombrage,
Sa conduite est réglée, & sans ce grand défaut
Qui la fait vous aimer un peu plus qu'il ne faut,
Elle séroit féconde en qualités exquises.

ORONTE.

Tu vas tout de nouveau débiter cent sottises.

CLITON.

Jamais d'un autre amant elle ne fit de cas!
Dites encor, monsieur, que vous n'enragez pas.

ORONTE.

A quel sujet?

CLITON.

Pourquoi déguiser de la sorte?
Vous enragez, vous dis-je, ou le diable m'emporte.
Verriez-vous sans dépit deux amours avau-l'eau?

ORONTE.

Leur perte à mon humeur offre un jeu tout nouveau.
Et dès que je verrai Dorotée ou Lucie...

CLITON.

Quoi, vous leur parlerez?

ORONTE.

Oui, j'en brûle d'envie:
C'est là que je prétens étaler à leurs yeux
Ce que l'art de se plaindre a de plus curieux;
Les soupirs seuls alors auront pour moi des charmes,
S'ils font trop peu d'effet, j'aurai recours aux larmes.

Mille sanglots confus feront mon entretien ;
Mais j'aurai beau gémir, mon cœur n'en saura rien,
Et feignant qu'en la mort j'espére un prompt remède.
Je verrai sans douleur qu'un autre les posséde.

CLITON.

Pour vous voir à toute heure, on ne vous connoît pas.

ORONTE.

Un peu de patience, & tu me connoîtras :
Cependant ce quartier ne m'est pas si funeste,
Que je n'y sache encore où jouer de mon reste.

CLITON.

Et vous pensez trouver qui vous écoutera ?

ORONTE.

Oui, Cliton, avec joie, & quand il me plaira.
Certaine brune hier trouvée aux Tuilleries
Servit long-temps d'objet à mes galanteries ;
Nous fîmes connoissance, où je fus assez sot
D'offrir un diamant dont on me prit au mot ;
Et toute la faveur que j'obtins de la belle,
Fut d'agréer ma main pour la mener chez elle.

CLITON.

Et vous entrâtes ?

ORONTE.

Non, par certaine raison
Je dûs me contenter d'avoir sû sa maison ;
Mais aujourd'hui, Cliton, elle attend ma visite,
Et me voudra du mal si je ne m'en acquite.
Viens, suis-moi, ce détour nous cache son logis.

CLITON.

Avant que d'avancer, encore un mot d'avis.
Elle est gaie ?

ORONTE.

A ravir.

CLITON.

Et s'appelle ?

ORONTE.

Lisette.

CLITON.

Passez votre chemin, votre visite est faite.

ORONTE.

Maraud.

CLITON.

Passez, vous dis-je, & n'y prétendez rien.
Personne n'a qu'y voir.

ORONTE.

Pourquoi?

CLITON.

Je le sai bien.

ORONTE.

Mais elle m'a promis qu'aujourd'hui....

CLITON.

C'est adresse.

ORONTE.

Tu la connois donc bien?

CLITON.

Que trop; c'est ma maîtresse.

ORONTE.

Elle est vêtue en dame!

CLITON.

A mon plus grand regret.
Ses beaux habits, monsieur, mangent mon petit fait;
Et comme à plus fournir ma bourse est impuissante,
D'aujourd hui seulement elle sert de suivante.

ORONTE.

Chez qui?

CLITON.

C'est dont ce soir je dois être averti.
Il est bon cependant que vous preniez parti,
Car si tout votre espoir en Lisette se fonde,
Soyez sûr que pour vous il n'en est plus au monde;

Votre cœur est vacant, & par provision
Vous le pouvez loüer s'il s'offre occasion.

ORONTE.

Malgré le rude coup que ce succès lui porte;
Tu le verras bien-tot brigué de bonne sorte.

CLITON.

Il peut de mille vœux se voir importuné,
Mais qui n'en croira rien ne sera pas damné.
Ne me vantez plus tant désormais vos adresses,
Ce matin même encor vous comptiez trois maîtresses,
Qu'il sembloit que pour vous l'amour poussât à bout,
Et voilà qu'un moment a fait rafle de tout.

ORONTE.

Il ne faut pas toujours juger sur l'apparence.

CLITON.

Vous faites bien, monsieur, de vivre d'espérance,
Tout mal semble léger à qui peut s'en nourrir.

ORONTE.

J'aurais grand tort, Cliton, de n'y pas recourir,
Puisque pour regagner Dorotée & Lucie
Il est & du soupçon & de la jalousie,
Et que pour mettre aussi Lisette à la raison,
Un diamant éclate, & que l'or a du son.
Ces remédes souvent font plus qu'on ne desire;
Mais chez moi pour Éraste il faut aller écrire,
Viens.

CLITON.

Vous vaincrez par tout, si je m'y connois bien.

ORONTE.

Laisse faire le temps, & ne jure de rien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLORAME, LUCIE, LICAS.

FLORAME.

QUoi, voir tant de respect d'un œil toujours sévere ?

LUCIE.

Florame, je ne fais que ce que je dois faire.

FLORAME.

Quand pourrai-je obtenir un traitement plus doux ?

LUCIE.

En cessant de m'offrir ce qui n'est plus à vous.

FLORAME.

Ce cœur brûlé d'amour touche si peu le vôtre ?

LUCIE.

Je ne m'enrichis point des dépouilles d'une autre.

FLORAME.

Quel reproche honteux faites-vous à ma foi ?

LUCIE.

Celui qu'un inconstant doit attendre de moi.

FLORAME.

Donc de ma flamme ailleurs j'ose porter l'hommage ?

LUCIE.

Il ne m'est pas permis d'en dire davantage ;
Quoique je sois d'un sexe estimé peu discret,
Florame, j'ai promis de garder le secret.

FLORAME.

Quelqu'un auprès de vous me rend mauvais office ;
Mais en vain pour me perdre on use d'artifice,

Je vous aime, Lucie, & le ciel m'eſt témoin...

LUCIE.

Vous vous juſtifierez quand il ſera beſoin:
Laiſſez-moi ſeule, ici ma gloire ſe hazarde,
D'un & d'autre côté je voi qu'on nous regarde;
Et dans ces lieux enfin, un plus long entretien
M'eſt de grand préjudice, & ne vous ſert de rien.

FLORAME.

Que cette retenue eſt contraire à ma joie!
J'obéis, mais encor que faut-il que je croie?

LUCIE.

Que malgré la rigueur qu'à tort vous m'imputez,
Je vous eſtime autant que vous le méritez.

FLORAME.

Qu'au moins un peu d'amour ſuive une telle eſtime.

LUCIE.

Prétendre au bien d'autrui ſeroit commettre un crime;
Je vous l'ai déja dit.

FLORAME.

Ce diſcours éclairci...

LUCIE.

Il vous paroît obſcur, je le veux croire ainſi:
Mais ſi votre ame enfin s'en trouve inquiétée,
Vous pouvez à loiſir conſulter Dorotée,
Elle en fait le myſtere. Adieu.

SCENE II.

FLORAME, LICAS.

FLORAME.

Tout est perdu.
D'où peut-elle savoir cet hymen prétendu,
Où contre mes desirs mon pere me destine ?

LICAS.

Est-il rien si secret, monsieur, qu'on ne devine ?
Peut-être Dorotée en a fait vanité.

FLORAME.

Non, elle en craint l'issue aussi de son côté ;
Et si j'en puis juger aux troubles de son ame,
Ce n'est que par devoir qu'elle accepte ma flamme.

LICAS.

Quel est donc votre espoir ?

FLORAME.

D'aimer & de mourir
Plutôt qu'au changement je songe à recourir :
Le récit de mes maux pourra toucher Lucie.

LICAS.

Oui, mais où lui parler sans que l'on vous épie ?
Comme son frere & vous, vous êtes ennemis,
Chez elle aucun accès ne vous sera permis ;
Et la voir seulement au temple, ou dans la rue,
Où chacun est témoin d'une telle entrevûe,
N'est pas pour l'obliger d'écouter à loisir...

FLORAME.

Je ne le vois que trop, & c'est mon déplaisir ;

Aussi n'est-ce pas là que j'ose enfin prétendre
Qu'après tant de refus elle voudra m'entendre.
Sa suivante gagnée à force de présens,
Depuis huit jours près d'elle est de mes partisans ;
Et ce soir, au signal, trouvant la porte ouverte,
Je hâterai, Licas, mon triomphe ou ma perte :
Dans sa chambre à ses pieds j'irai, dans mon transport,
Demander un arrêt ou de vie ou de mort,
Sûr de voir aujourd'hui son amour ou sa haine,
Par l'un ou l'autre effet mettre fin à ma peine.

LICAS.

Mais, quand vos cœurs unis auroient mêmes souhaits ;
L'apparence qu'Eraste y consente jamais ?

FLORAME.

Ces petits différends, où pour peu l'on s'engage,
Souvent pour s'assoupir veulent un mariage.
A cela près, Licas, poussons l'affaire à bout.

LICAS.

S'il arrive d'ailleurs . . .

FLORAME.

Tu mets un si par tout ;
Souffre au moins que l'espoir entretienne ma flamme.
Mais qui dans cette allée amène cette dame ?
C'est Dorotée. O dieux ! coulons-nous doucement.

SCENE III.

DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE.

La promenade est belle, & ce lieu fort charmant.

LISETTE.

Voici l'heure à-peu-près qu'on y voit le beau monde.

DOROTÉE.

Aux rendez-vous publics d'ordinaire il abonde ;
Et sur-tout nos galans prennent soin chaque jour
D'y venir débiter leur gazette d'amour,
C'est-à-dire, Lisette, autant de menteries.

LISETTE.

Donc le bureau d'adresse en est aux Tuileries ?

DOROTÉE.

Tu dis vrai, c'est ici qu'on nous en vient conter.
Et j'y suis comme un autre à dessein d'écouter.
Les hommes sont trompeurs, mais quoiqu'on puisse faire,
Il faut quitter le monde, ou tâcher de leur plaire,
Puisqu'enfin la beauté n'est qu'un triste ornement
Si de la complaisance elle n'a l'agrément :
Les plus charmans attraits qui parent un visage,
Sans cette qualité n'ont qu'un appas sauvage,
Ce sont trésors cachés qui ne servent de rien,
Pour moi, j'ai ma méthode, & je m'en trouve bien.
A plaire aux yeux de tous mon esprit s'étudie,
Je tâche d'être belle, afin qu'on me le die ;
Et fais fort peu d'état de ces dons précieux
Dont le farouche éclat ne frappe point les yeux.
Ce n'est pas toutefois que je sois si facile,
La plainte auprès de moi n'est jamais fort utile ;
C'est en vain qu'on affecte une fausse langueur,
L'amour par les soupirs n'entre point dans mon cœur ;
L'orgueil de notre sexe élevant mon courage,
D'un air impétueux j'en soutiens l'avantage,
Et ne le croyant né que pour donner des loix,
A qui porte mes fers j'en fais sentir le poids :
Sur ses propres desirs je régne en souveraine ;
C'est sans abaissement que je flatte sa peine,
Et qu'après un long-temps que l'on m'a fait sa cour,
Un peu d'espoir permis est le prix de l'amour.

LISETTE.

Vous vous y gouvernez d'une étrange méthode.

DOROTÉE.

C'est comme il faut aimer pour aimer à la mode :
Pour peu qu'on se relâche on expose son cœur
Aux superbes mépris d'un insolent vainqueur :
Un amant que l'on flatte, enflé de sa victoire,
De ses soumissions perd bien-tôt la mémoire ;
Pour en avoir raison il le faut gourmander,
Et, s'il n'est à la chaîne, on ne le peut garder.

LISETTE.

Et dans cette rigueur vous trouvez votre compte ?

DOROTÉE.

Je t'avouerai, Lisette, avec un peu de honte...
Mais comme un jour t'acquiert mon inclination,
Reçois ma confidence avec discrétion.

LISETTE.

Si ce jour est trop peu pour vous marquer mon zéle,
Le temps vous fera voir que je vous suis fidéle,
Et que votre secret est sûr entre mes mains.

DOROTÉE.

Sache donc qu'aujourd'hui les hommes sont si vains ;
Que depuis plus d'un mois peut-être, ou davantage,
De trois amans à peine ais-je reçu l'hommage,
Puisque sur l'un des trois la qualité d'époux,
Quoiqu'encore incertaine, attire mon courroux.
En faveur de Florame un pere m'assassine,
J'en estime le bien, & l'esprit, & la mine ;
Mais par quelques sermens qu'il m'engageât sa foi,
L'esclave me fait peur qu'il doit être mon roi.
Éraste aussi m'en veut, un galant d'importance,
Et propre en un besoin à mourir de constance,
Mais si fort hors de mode & du temps de jadis ;
Qu'il le disputeroit à tous les Amadis.
Il est vrai que depuis, la défaite d'Oronte
D'un triomphe si bas efface bien la honte.

LISETTE.

Ce cavalier vous sert ? ....

DOROTÉE.

Quoi, fais-tu quel il est?

LISETTE.

Je l'entens estimer.

DOROTÉE.

Lisette, qu'il me plaît!
L'air en est noble, aisé, la mine peu commune,
Une humeur enjouée & jamais importune,
L'esprit aussi charmant que le port gracieux,
S'il parle galamment, il écrit encor mieux,
A son propre mérite il doit toute sa gloire,
Et connoît ce qu'il vaut sans trop s'en faire accroire;
Je sens presque pour lui déja je ne sai quoi;
Et s'il continuoit à soupirer pour moi,
Encor que de mon cœur la garde me soit chere,
Je pourrois me résoudre enfin à m'en défaire:
Par-là juge, Lisette, où j'en suis aujourd'hui.

LISETTE *montrant deux billets qu'elle tient.*

L'un de ces deux billets ne vient donc pas de lui,
Puisque sans demander seulement à les lire...

DOROTÉE.

Donne-les-moi, Lisette, & te prépare à rire.
Étant prête à sortir quand je les ai reçûs,
Il m'a suffi pour lors d'en lire le dessus;
Mais quoiqu'Oronte ait part à la galanterie,
La piéce, à mon avis, vaut bien que l'on en rie.
Sache qu'Éraste & lui m'offrent ici leurs vœux;
Et qu'à la même lettre ils répondent tous deux.

LISETTE.

Comment?

DOROTÉE.

C'est de quoi faire un assez plaisant conte.
J'écrivois ce matin un billet pour Oronte,
Et voyant que pour l'autre il sembloit fait exprès,
J'ai voulu l'obliger sur l'heure à peu de-frais,

J'ai tranſcrit le billet, & ſans cérémonie,
Régalé ſon amour d'une belle copie :
Son pauvre eſprit ſans doute y répond de travers;
Voici ſa lettre, ouvrons. O Dieu! Ce ſont des vers,
J'ignorois qu'il en fît.

LISETTE.

Ce ſont vers de ménage,
Chacun communément en fait pour ſon uſage.

DOROTÉE.

Tranſparente beauté dont le cœur eſt ouvert...
Le ridicule mot dont ce lourdaud ſe ſert!
Et qui me faites voir juſqu'au fond de votre ame...
C'eſt fort bien commencer à dépeindre ſa flamme :
Laiſſons-là ſon billet, & voyons le ſecond.
Sans doute en galant homme Oronte me répond;
Et je gagerois bien, avant que d'en rien lire,
Que la moindre penſée eſt digne qu'on l'admire,
Son ſtyle du premier ſera bien différent.

LISETTE.

L'autre croyoit bien dire avec ſon tranſparent.

DOROTÉE *lit.*

Tranſparente beauté...

LISETTE.

Le mot eſt bon, je penſe,
Puiſqu'Oronte lui-même uſe de tranſparence.

DOROTÉE.

Dont le cœur eſt ouvert... Que veut dire ceci?
C'eſt le même.

LISETTE.

En effet, je le croirois ainſi.

DOROTÉE.

N'importe, il faut tout voir, & que je les confronte;
Tiens, lis celui d'Éraſte, & moi celui d'Oronte.

LISETTE.

Tranſparente beauté dont le cœur eſt ouvert,
Et qui me faites voir juſqu'au fond de votre ame,

Je confesse à ce coup que je suis pris sans verd ;
Voyant qu'à peine encor vous y logez ma flamme.

Je la croyois pour elle un palais assuré,
Où vous songiez bien-tôt à la traiter en reine ;
Car enfin j'ai pour vous souffert, gémi, pleuré,
Et ma langueur en est une preuve certaine.

Je ne veux pas pourtant supputer avec vous,
Ce que vous proposez iroit à votre honte,
Si pour chaque tourment dont j'ai senti les coups,
Il vous falloit tirer une ligne de compte.

De mes brûlans soupirs vous riez toutefois,
Quoiqu'en foule souvent vous connoissiez qu'ils sortent ;
Votre cœur toujours ferme en dédaigne le poids,
Mais tout légers qu'ils sont, gardez qu'ils ne l'emportent.

DOROTÉE.

La piece est concertée, il le faut avouer ;
Mais Oronte lui seul me fait ainsi jouer,
Éraste est trop grossier ...

LISETTE.

Ma pensée est la vôtre.
Enfin son style est-il bien différent de l'autre ?

DOROTÉE.

Sans rien faire paroître, il faut dès aujourd'hui ...
Mais, dieux ! Voici mon pere.

LISETTE.

Oronte est avec lui.

DOROTÉE.

Comme il te connoît peu, demeure ici, Lisette,
J'épierai de plus loin l'heure de sa retraite.
Toi, lorsque tu verras partir notre vieillard,
Joins Oronte, & l'arrête en ce lieu de ma part.

LISETTE *abaissant sa coëffe.*

Elle me laisse à faire un joli personnage.

SCENE IV.

ARGANTE, ORONTE, LISETTE.

ARGANTE.

ENfin j'en ai donné ma parole pour gage,
Dorotée eſt promiſe, & l'hymen arrêté
Doit bien-tôt ſous ſes loix ranger ſa liberté:
Il ſemble cependant que vous brûliez pour elle;
Dans la rue à tous coups vous faites ſentinelle,
Un voiſin le remarque, un voiſin en diſcourt;
Sur un amour ſi vain, Oronte, tranchez court,
Je tiendrois à bonheur de vous avoir pour gendre;
Mais l'affaire d'accord, vous n'y pouvez prétendre.

ORONTE.

Si dans votre quartier on me voit chaque jour,
J'y connois cent beautés à qui parler d'amour;
Et ce ſeroit en vain que mon ame éclaircie...

ARGANTE.

Je ſai qu'on parle encor de vous & de Lucie,
Mais comme elle eſt voiſine, & l'honneur délicat,
Ne me contraignez point à faire plus d'éclat.
Et ceſſant pour huit jours ſeulement d'y paroître,
Etouffez un bruit ſourd qui commence de naître.
Adieu, ſongez, de grace, à me rendre content.

SCENE V.

ORONTE, LISETTE.

ORONTE *à part.*

La remontrance est belle, & l'avis important!
Combien de visions accompagnent cet âge!

LISETTE.

St, st, mon cavalier, tournez un peu visage.

ORONTE.

Qui m'appelle?

LISETTE.

C'est moi: ne me voyez-vous pas?

ORONTE.

Un nuage importun me cache vos appas,
Et pour moi cette coëffe est un supplice extrême:
Est-ce ainsi que l'on doit agir lorsque l'on s'aime?

LISETTE.

Le compliment est doux, & c'est bien débuter.
Nous nous aimons l'un l'autre?

ORONTE.

Il n'en faut point douter.

LISETTE.

Hé bien, je le croi donc, puisque vous me le dites:
C'est réciproquement l'effet de vos mérites,
Mais j'avois jusqu'ici vêcu sans le savoir.

ORONTE.

Je suis moi-même encore à m'en appercevoir;
Mais on tient que l'amour par sa toute-puissance
Se glisse dans nos cœurs sans que même on y pense;
Et si cette maxime est valable en ce cas,
Nous pouvons nous aimer, & ne le savoir pas.

LISETTE.

Vous ne manquez jamais à trouver vos défaites :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sai qui vous êtes ;
Et que j'ai reconnu que votre affection
D'ordinaire est un peu sujette à caution :
Me trompai-je ?

Elle leve sa coëffe.

ORONTE,

Ah, c'est toi ! L'agréable surprise !
Lisette, qu'aujourd'hui le ciel me favorise !
Te revoir est un bien que j'estime...

LISETTE.

Tout doux,
Je sai trop de quel bois on se chauffe chez vous.
Ecoutez seulement un message qui me presse.

ORONTE.

Un message ? Et de qui ?

LISETTE.

C'est de votre maîtresse.

ORONTE.

Ce sera donc de toi.

LISETTE.

Sans doute, il est bon là.
Dorotée...

ORONTE.

Il suffit, j'entens fort bien cela.

LISETTE.

Souffrez...

ORONTE.

Non, non, je vois le sujet de ta plainte.
Pour elle assurément tu me crois l'ame atteinte,
Mais ne t'alarme point, quoi que l'on t'en ai dit,
Je lui trouve aussi peu de beauté que d'esprit ;
Ses graces la plûpart sont graces empruntées,
Et tu vaux à mes yeux cinquante Dorotées.

LISETTE.

Vous pensez vous railler, monsieur, mais sur ma foi,
J'en vaux bien tout au moins une pire que moi.

ORONTE.

Je meure si tes yeux n'ont sur moi tant d'empire
Que...

LISETTE.

J'en crois plus encore que vous ne sauriez dire,
Et n'en fais point ici la sucrée avec vous.
Mon visage a des traits qui ne sont pas si doux;
Mais d'ailleurs leur rudesse est assez réparée
Pour ne me croire pas tout-à-fait déchirée:
Cet air n'est pas tant sot, ce port est peu commun,
Et la coëffe abattue on me prend pour quelqu'un:
Voyez.

Elle abaisse sa coëffe.

ORONTE.

Ta gaie humeur soutient ta bonne mine.

SCENE VI.

ORONTE, LISETTE, CLITON.

CLITON.

N'Est-ce point là mon maître avecque ma coquine?

LISETTE *bas*.

Si Cliton me connoît, que dira-t'il de moi?

CLITON.

Il faut qu'il lâche prise, ou qu'il dise pourquoi.
Monsieur, & vîte & tôt, j'en suis tout hors d'haleine.

ORONTE.

Qu'as-tu?

CLITON.

Déja peut-être ils ont gagné la plaine.

ORONTE.

Qui ?

CLITON.

C'est pour s'aller battre, & vîte à leur secours.

ORONTE.

Et de qui ?

CLITON.

De Florame & d'Éraste.

ORONTE *à Lisette.*

J'y cours.

Un moment me ramene.

CLITON *à Lisette.*

Ah, gueuse revêtue !

Les plumets donc aussi vous donnent dans la vûe ?

ORONTE.

Viens donc vîte, Cliton, & marchons sur leurs pas.

CLITON.

C'est assez que de vous.

ORONTE.

Viens.

CLITON.

Moi, je n'irai pas.

S'il falloit dégaîner ?

ORONTE.

Maraud, me veux-tu suivre ?

CLITON *à Lisette.*

On t'épargne un beau coup, j'allois t'apprendre à vivre.

LISETTE *seule.*

Contre moi sa colere aura peine à tenir.

Mais que fait ma maîtresse à ne point revenir ?

Pour aller la rejoindre il faut faire retraite.

SCENE VII.

DOROTÉE *rentrant par l'autre côté du théatre la coëffe abattue.*

JE ne vois plus paroître Oronte ni Lisette :
J'éprouve en ce rencontre un bizarre destin ;
Qu'un pere m'ait contrainte à rebrousser chemin,
Et que, par un mépris que je ne puis comprendre ;
Oronte cependant n'ait pas daigné m'attendre.
Mais il revient.

SCENE VIII.

ORONTE, DOROTÉE, CLITON.

ORONTE.

MAraud, s'il t'arrive jamais ...

CLITON.

Mais, monsieur, si Lucie ...

ORONTE.

Il n'est ni si, ni mais.

CLITON.

Que faire donc ? Par signe eussiez-vous pû connoître
Qu'elle veut cette nuit vous voir par sa fenêtre ;
Et si je n'eusse ainsi mis l'alarme au quartier ...

ORONTE.

Pourquoi n'attendre pas ?

CLITON.

J'eusse pû l'oublier ;

Vous savez que je suis d'assez courte mémoire.

ORONTE.

Tai-toi, demeure là.

CLITON *regardant Dorotée.*

Qui l'eût jamais pû croire ?
La gueuse encor l'attend. Pauvre souffre-douleur !

ORONTE *à Dorotée.*

D'un zéle trop aveugle excuse la chaleur,
Notre allarme étoit fausse, & je reviens encore
Te jurer que je meure pour toi, que je t'adore,
Qu'en vain de Dorotée on m'ose croire épris,
Qu'elle n'est à mes yeux qu'un objet de mépris ;
C'est une beauté fade, & pour moi, je confesse
Que j'ai peine à la voir sans tomber en foiblesse.

CLITON.

Au diable devant moi le mot qu'elle répond.

ORONTE.

Ton obstiné silence à la fin me confond,
Et sans trop de rigueur tu ne peux davantage
Tenir ainsi caché l'éclat de ton visage.
Dûssent mes foibles yeux s'en laisser éblouir,
Il faut...

Il leve sa coëffe.

DOROTÉE.

Gardez, monsieur, de vous évanouir.

ORONTE.

Quoi, madame, c'est vous ?

DOROTÉE.

Qui vous sert de risée.

CLITON.

Que vois-je là ? Lisette est métamorphosée !

ORONTE.

Le ciel fait...

DOROTÉE.

Il ne fait que ce qu'il doit savoir ;
Et moi, je ne vois rien que ce que j'ai cru voir.

Vous me paroissiez tel que vous devez paroître ;
Je vous reconnois fourbe, & vous le devez être,
Votre sexe en naissant en prête le serment.

ORONTE.

Je pourrois appeller de votre jugement ;
Mais si quelques effets démentent nos paroles,
Nous n'en apprenons l'art qu'à hanter vos écoles.

DOROTÉE.

Si je voulois parler de vos légeretés....

ORONTE.

Peut-être dirions-nous tous deux des vérités :
Mais n'écoutez point tant l'ardeur qui vous emporte.
Vous savez ce que vaut un homme de ma sorte ;
Sans parler de pardon ni de crimes commis,
Demeurons quitte à quitte, & vivons bons amis.

DOROTÉE.

Moi, qu'ainsi je m'oublie après un tel outrage !

ORONTE.

Vous courez le hazard d'y perdre davantage ;
Et refusant l'accord que j'ai sû proposer,
Vous aurez de la peine après à m'appaiser.

DOROTÉE.

De vrai, je suis d'avis que je vous satisfasse.

ORONTE.

Mais je vous offre ici la paix de bonne grace.

DOROTÉE.

Ce n'est pas sans sujet que je suis en courroux.

ORONTE.

Ce n'est pas sans raison que je me plains de vous.

DOROTÉE.

Témoin ce qu'à présent vous venez de me dire.

ORONTE.

Témoin ce qu'aujourd'hui vous avez sû m'écrire.

DOROTÉE.

Vous pensiez cajoler une autre à mes dépens ?

ORONTE.

ORONTE.

Vous, d'une double lettre avoir le passe-temps ?

DOROTÉE.

Ne me reprochez point un simple tour d'adresse
Par où de votre amour j'ai connu la foiblesse :
Croyant qu'Éraste & vous ne vous déguisiez rien,
Pour guérir mes soupçons j'ai trouvé ce moyen,
Et la trahison seule, avec trop d'injustice,
Vous en a fait si-tôt découvrir l'artifice.

ORONTE.

Et je vous ai porté d'abord de rudes coups,
Non que j'aye ignoré que je parlois à vous ;
Mais je l'ai fait exprès pour vous faire connoître
Qu'en fourbant quelquefois on se joue à son maître,
Et que, si vous songez jamais à me duper,
Je saurai bien encor par où vous attraper.

DOROTÉE.

L'excuse est assez froide.

ORONTE.

Examinez la vôtre.

DOROTÉE.

Enfin, vous avez pû me prendre pour une autre,
Selon les loix d'amour c'est un crime d'état,
Je n'examine rien après cet attentat,
Et veux, pour satisfaire à ma gloire offensée,
Vous bannir de mes yeux comme de ma pensée :
C'est vous traiter encor trop favorablement.

ORONTE.

Il faudra se résoudre à ce bannissement :
Mais perdant un sujet de si haute importance,
Je prévoi votre empire en grande décadence.

DOROTÉE.

Je le releverai, perdez-en le souci.

ORONTE.

Votre seul intérêt me fait parler ainsi ;

Croyez-le, je vous aime, & n'ai point d'autre envie
Que de suivre vos loix tout le temps de ma vie.

DOROTÉE.

Et qui m'en répondra?

ORONTE.

Vous, si vous m'écoutez.

DOROTÉE.

Voyons donc votre fourbe à qui vous l'imputez.

ORONTE.

L'innocence jamais n'est assez manifeste
Que quand...

DOROTÉE.

Ce soir chez moi vous me direz le reste;
Là, pour mieux m'assurer de vos intentions,
J'attendrai vos respects & vos soumissions.
Adieu.

ORONTE.

Cette retraite est bizarre & bien prompte!

CLITON.

Sur le point de se rendre elle en a fui la honte,
Et crû qu'il valoit mieux attendre que la nuit...
Mais je commence enfin à voir ce qu'elle fuit,
Ne le demandez plus puisqu'Éraste s'avance.

SCENE IX.

ÉRASTE, ORONTE, CLITON.

ÉRASTE.

AMi, vous puis-je dire un mot en confidence?

ORONTE.

Vous savez qui je suis.

ÉRASTE.

J'ai sû confusément
Que Florame en secret depuis peu fait l'amant :
Par beaucoup de raisons que je ne vous puis dire ;
Je tâche à découvrir l'objet de son martyre ;
Mais comme j'aurois peine à l'épier toujours,
Ne me refusez pas ici votre secours.
Il vous voit, il vous aime, & je ne saurois croire
Qu'il vous cache un amour qui ne va qu'à sa gloire ;
De grace, en ma faveur tâchez de le savoir.

ORONTE.

Je vais tout de ce pas y faire mon pouvoir.

ÉRASTE.

Adieu donc, je vous quitte.

SCENE X.

ORONTE, CLITON.

CLITON.

Avez-vous grande envie
Qu'il sache que Florame est épris de Lucie ?

ORONTE.

Non, mais de voir Florame, & de lui faire peur
De ce qu'Éraste croit qu'il brûle pour sa sœur.
Ce soir, dis-tu, je suis attendu de Lucie,
Et s'il craint une fois qu'Éraste ne l'épie,
Manquant au rendez-vous de peur de tout gâter,
Je serai libre alors d'aller lui protester.

CLITON.

Mais l'autre rendez-vous, comment y satisfaire ?
Car Dorotée enfin prétend . . .

ORONTE.

Laiſſe-moi faire,
Tu me verras, Cliton, mettre bon ordre à tout,
Quand j'en aurois un cent, j'en viendrois bien à bout.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, CLITON.

ORONTE.

TU ne dis mot, Cliton ? Quelle mélancolie
Fait qu'avec moi ce soir ta belle humeur s'oublie ?
Je t'entens soupirer, & te plaindre à tous coups.

CLITON.

Ah, monsieur, que ne suis-je aussi content que vous !

ORONTE.

Il est vrai qu'affranchi d'accompagner Florame,
Qui manque au rendez-vous où l'appelloit sa flamme,
J'y vais de mon côté l'esprit assez content.

CLITON.

Je voudrois bien, monsieur, en pouvoir dire autant,
Mais d'un étrange mal je sens la rude attaque.

ORONTE.

De quel mal ?

CLITON.

Mon honneur est hypocondriaque ;
Et ce mal d'autant plus me tient avant au cœur,
Que peu de médecins savent guérir l'honneur.

ORONTE.

Je te croi ; mais, Cliton, confesse-moi la dette,
Tu te fâches de voir que je serve Lisette !

CLITON.

Au contraire, monsieur, si je suis en courroux,
C'est bien plutôt de voir qu'elle se sert de vous.

ORONTE.

Simple, ne vois-tu pas que c'est ton avantage
Qu'à ses perfections je daigne rendre hommage ;
Que par là son mérite est en un plus beau jour,
Et que ma passion ennoblit ton amour ?

CLITON.

C'est ce que j'appréhende, & que, par votre adresse,
Vous ne m'alliez donner des lettres de noblesse.
J'ai peu d'ambition, monsieur, & franchement
Je me passerois bien de l'ennoblissement.

ORONTE.

C'est fort mal reconnoître une faveur si grande.

CLITON.

Vous m'en faites cent fois plus que je n'en demande.

ORONTE.

Va, ne te fâche point, avant qu'il soit huit jours,
Je pourrai te laisser paisible en tes amours ;
Ce temps en ma faveur fera bien des miracles,
Et de ma part alors tu n'auras plus d'obstacles.

CLITON.

Tandis, pour m'obliger jusques à ce beau jour,
Vous me ferez l'honneur d'ennoblir mon amour ?
Je vous devrai beaucoup.

ORONTE.

Plus que tu ne peux croire.

CLITON.

Vos générosités vous mettront dans l'histoire.

ORONTE.

Cliton, sans la flatter, Lisette a des appas,
Dont, quelque effort qu'on fasse, on ne se défend pas ;
A toute autre beauté mon amour la préfere,
Et comme elle me plaît autant qu'elle peut faire,
Croi que c'est en user assez modestement
Que de te l'emprunter pour huit jours seulement.

CLITON.

Puiſque vous y trouvez de ſi grands avantages,
Prenez-la pour toujours, & redoublez mes gages,
Auſſi-bien d'aujourd'hui j'en ſuis fort dégoûté :
Vous avez à tel point enflé ſa vanité,
Que par mépris la gueuſe oubliant ſa promeſſe ;
Ne m'a point averti du nom de ſa maîtreſſe.

ORONTE.

Quoi, maraud, eſt-ce là le reſpect que tu dois
A celle dont mon cœur pour aimer a fait choix ?

CLITON.

Ah, j'ai tort ; mais, monſieur, quoique je la révere
Comme un objet fameux pour avoir ſû vous plaire,
Et qu'après le haut rang où votre amour la met,
Je n'en doive parler que la main au bonnet,
Si dans quelque logis jamais je la rencontre,
Ou, qu'en paſſant chemin, le hazard me la montre ;
Ne puis-je point alors, en toute humilité,
Avec tous les reſpects dûs à ſa qualité,
Pour la remercier de ſes humeurs gaillardes,
Lui donner ſeulement trois ou quatre nazardes ?

ORONTE.

Alors, tu pourras prendre avis de ton courroux ;
Mais c'eſt ici le lieu de mes deux rendez-vous,
Et je ſuis fort trompé ſi je ne vois paroître,
Malgré l'obſcurité, Lucie à ſa fenêtre ;
Cliton, qu'elle me plaît !

CLITON.

Mais Liſette encor plus ?

ORONTE.

Non pas quant à préſent.

CLITON.

Vous me rendez confus ;
Pour le moins Dorotée...

ORONTE.

Encor moins que Liſette ;

CLITON.

Je ne sai donc comment vous avez l'ame faite,
Tout maintenant...

ORONTE.

Vois-tu ? Dans mon affection
Je me repais fort peu d'imagination :
La beauté la plus vive & la plus éclatante
Ne me chatouille plus si-tôt qu'elle est absente.
Mille attraits surprenans pourront m'avoir blessé,
Qu'à trente pas de là c'est autant d'effacé ;
Du moindre éclat présent mon ame possédée
Ne conserve aucun trait de sa premiere idée ;
Et comme quelque objet dont je suive la loi,
Je ne l'aime jamais que pour l'amour de moi,
Mon cœur prend aisément une forme nouvelle,
Et celle que je vois est toujours la plus belle.

CLITON.

Donc, Lisette cessant de s'offrir à vos yeux...

ORONTE.

Celles que je verrois me plairoient beaucoup mieux.
Mais il faut s'avancer, & la voix adoucie,
Montrer un cœur soumis aux charmes de Lucie.

CLITON.

Quand vous faites dessein de lui parler si doux,
Vous souvenez-vous bien que vous êtes jaloux ?

ORONTE.

Tu me fais à propos souvenir de mon rôle,
Je vais sur le plaintif accorder ma parole.

SCENE II.

ORONTE, LUCIE, CLITON.

ORONTE.

Estes-vous là, madame ?

LUCIE *à sa fenêtre.*

Est-ce Oronte ?

ORONTE.

Oui, c'est moi,
Qui vous reprocherois votre manque de foi,
Si je ne vous croyois trop juste & raisonnable
Pour perdre un malheureux s'il n'étoit pas coupable.

LUCIE.

Oronte, prenez-vous plaisir à m'alarmer ?
Moi, je vous puis trahir, & ne vous pas aimer !

ORONTE.

Ah, ne présumez pas que je m'en ose plaindre ;
Ma douleur par respect saura mieux se contraindre ;
Pour grands que soient les maux dont je ressens les coups,
Ils me sont précieux puisqu'ils viennent de vous.
Posséder votre cœur m'étoit un bien insigne,
Vous m'en voulez priver, je n'en étois pas digne :
Je viens de votre bouche en écouter l'arrêt,
Et lui sacrifier mon plus cher intérêt ;
Heureux, si mon malheur ayant fait tout mon crime,
Vous m'ôtez votre amour, sans m'ôter votre estime.

LUCIE.

Quelle mortelle atteinte à ce cœur amoureux !
Vous parlez de coupable, & puis de malheureux.
Ah, ne me tenez point en suspens davantage,
De grace, expliquez mieux un si triste langage ;

Et du moins, pour vous plaindre avec quelque couleur,
Sachons quel est ce crime, ou quel est ce malheur.

ORONTE.

Vous souffrez qu'un rival en secret vous adore,
Mon malheur, le voilà, mon crime, je l'ignore,
Mais je ne me puis voir si-tôt abandonné,
Sans m'estimer coupable autant qu'infortuné;
En effet, je croirois mériter mon supplice,
Si je vous soupçonnois de la moindre injustice,
De votre changement je n'accuse que moi,
Vous m'avez dû punir, mais je ne sai pourquoi.

LUCIE.

La surprise où me jette un reproche semblable....

ORONTE.

Ah! c'est trop différer à perdre un misérable;
Chercher à l'adoucir, c'est redoubler mon mal.
Dites qu'on me préfere un plus digne rival,
Que c'est par mes défauts qu'éclate son mérite,
Que de vos premiers feux votre gloire s'irrite,
Qu'afin de m'avertir de votre nouveau choix,
Vous me souffrez ici pour la derniere fois;
Et que loin de vos yeux, pour plaire à votre envie,
Je dois aller traîner ma déplorable vie.
Ce coup à mon amour sera rude, il est vrai;
Mais, dussai-je en mourir, je vous obéirai
Avec tant de respect, que ma triste présence
Ne vous reprochera jamais votre inconstance.

A Cliton.

Jouai-je bien mon rôle?

CLITON.

Admirablement bien,
Vous seriez au besoin un grand comédien.

LUCIE.

Ce discours me surprend jusques à me confondre,
J'en perds la liberté même de vous répondre,

Et ne vois aucun jour à me justifier,
Lorsque vous vous plaignez sans rien spécifier :
Si j'ose toutefois dire ce que j'en pense,
Votre douleur, Oronte, a beaucoup d'éloquence,
Et je la croirois moins, quoi que vous m'ayez dit,
L'effet d'un cœur atteint, qu'un jeu de votre esprit.
La douleur véritable, encor que violente,
N'a pour son truchement qu'une œillade mourante,
Elle fuit des discours le détour odieux,
Et c'est par les soupirs qu'elle s'explique mieux.
Mais enfin, s'il est vrai que je sois une ingrate,
Nommez-moi ce rival pour qui ma flamme éclate,
Et pour ne rien omettre à convaincre ma foi,
Dites ce que ses soins ont obtenu de moi.

ORONTE.

Vous contraindrez long-temps les secrets de votre ame,
Si pour les découvrir vous attendez Florame ;
Quoiqu'il montre pour vous beaucoup de passion,
Il manquera ce soir à l'assignation,
Quelque obstacle imprévû l'empêche de s'y rendre,
Et c'est ce que demain il viendra vous apprendre.

LUCIE.

Il suffit. C'est donc là ce qui vous rend jaloux ?
A Florame aujourd'hui j'ai donné rendez-vous ?

ORONTE.

Je l'en ai vû tantôt dans une joie extrême.

LUCIE.

Vous le savez de lui sans doute ?

ORONTE.

De lui-même.
Mais, hélas, jusqu'où va votre aveugle rigueur !
Vous vouliez devant moi lui donner votre cœur,
C'est peu que votre amour comble le sien de joie,
Pour mourir de douleur il faut que je le voie.

LUCIE.

A vos lâches soupçons n'avoir rien refusé,
C'est mériter fort peu d'être désabusé ;
Et toute autre en ma place après un tel reproche...

bas.

Mais je pense entrevoir un homme qui s'approche,
C'est mon frere, sans doute, il faut dissimuler.

haut,

Vous ne pourrez, monsieur, aujourd'hui lui parler.
L'heure n'est point réglée, & je ne puis vous dire
Dans quel temps de la nuit mon frere se retire ;
Tous les soirs il me quitte, & ne revient que tard.
Adieu.

Elle ferme la fenêtre.

ORONTE.

Quel contre-temps! ;

CLITON.

Il est assez gaillard.

ORONTE.

Pour en trouver la cause en vain je m'examine.

CLITON.

Pour fin que vous soyez, monsieur, on vous affine ;
Dans l'esprit de fourber on voit que vous parlez ;
Et l'on vous plante là pour ce que vous valez.

ORONTE.

Tais-toi, j'entens quelqu'un.

SCENE III.

FLORAME, ORONTE, CLITON.

CLITON.

Qui vive ?

FLORAME.

Ami d'Oronte,
C'est Florame.

ORONTE *bas.*

Tant pis, ce n'est pas là mon compte.
Quoi, vous ici ? Tantôt nous avions concerté
Que...

FLORAME.

J'y viens seulement par curiosité,
Par certain mouvement d'une secrette envie,
Sans dessein toutefois de parler à Lucie ;
Mais je la viens d'ouir qui vous disoit adieu ?

ORONTE.

Oui.

FLORAME.

Quel sujet si tard vous amene en ce lieu ?

ORONTE.

L'ardeur de voir Eraste avecque diligence,
Et de vous soulager dans votre impatience,
Sûr que quelques soupçons qu'il ait de votre amour,
Pour l'en guérir sur l'heure il ne faut qu'un détour.
Ma peine cependant s'est trouvé inutile,
Et j'apprens de sa sœur qu'il est encore en ville.

FLORAME.

Sans lui nier que j'aime, il est d'autres moyens ...

ORONTE.

Quel ?

FLORAME.

J'y rêve.

ORONTE.

Cliton, vois-tu bien que j'en tiens?
Lucie aime Florame, & pour le satisfaire,
Le voyant, elle a feint que je cherchois son frere.
Qu'il fait bon se fier à ce sexe changeant!

CLITON.

La meilleure en effet ne vaut pas grand argent.

FLORAME.

Pour voir sur quelque objet sa croyance arrêtée,
J'aime mieux hazarder le nom de Dorotée;
Peignez-lui son amour si fort sur mon esprit...

ORONTE.

Qu'espérez-vous par là ?

FLORAME.

Tout, s'il l'approfondit,
Il pourra découvrir qu'elle m'est destinée.

ORONTE.

Est-ce elle dont pour vous on traite l'hyménée ?

FLORAME.

Elle-même, jugez s'il me doit importer...

ORONTE.

Ami, de chez Lucie on peut nous écouter.
Eloignons-nous ailleurs, vous savez ma pensée.

CLITON *à Oronte.*

Du second rendez-vous l'heure sera passée;
Songez à vous, monsieur.

ORONTE.

N'en sois point en souci,
Je saurai m'en défaire à trente pas d'ici.

SCENE IV.

DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE.

J'Espére voir par là la fourbe découverte ;
Mais qu'il tarde à venir !

LISETTE.

La porte est entr'ouverte,
Et d'ici là-dehors la lumiere paroît.
Croyez-vous qu'il y manque, ou qu'il passe tout droit?

DOROTÉE.

Ne pouvant me payer que d'une foible excuse,
Il peut...

LISETTE.

Non, en tel cas qui ne dit mot s'accuse ;
Allez, ne croyez point qu'il manque assez d'esprit...

DOROTÉE.

Lorsque tu lui parlas, qu'est-ce donc qu'il te dit ?

LISETTE.

Que vous le ravissiez, qu'il vous alloit attendre,
Et peut-être à dessein s'est-il voulu méprendre.
Encor, qu'en croyez-vous tout de bon ?

DOROTÉE.

Je ne sai,
Mais il est excusable enfin s'il m'a dit vrai ;
Et si c'est une fourbe, il l'a si bien conduite
Que je brûle de voir qu'elle en fera la suite :
Cependant je ne sai ce qui doit m'arriver,
Je me cherche en moi-même, & ne me puis trouver.
Mais la porte a fait bruit.

LISETTE.

C'est Oronte, sans doute.

DOROTÉE.

Va fermer après lui de peur qu'on nous écoute.

LISETTE *bas.*

Me trouvant avec elle, il sera bien surpris.

SCENE V.

DOROTÉE, ÉRASTE, LISETTE.

ÉRASTE.

O Bjet le plus charmant dont on puisse être épris.

DOROTÉE.

Éraste, où venez-vous, & quelle est votre audace ?

LISETTE *bas.*

Voici bien du ménage, un autre a pris la place.

ÉRASTE.

Trouvant la porte ouverte, & vous oyant parler ;
A cette aimable voix l'amour m'a fait voler.

DOROTÉE.

Mon pere que j'attens la fait tenir ouverte,
Retirez-vous, de grace, ou vous causez ma perte ;
Il est ici tout proche, & reviendra soudain.

ÉRASTE.

Hélas !

DOROTÉE.

Ah, remettez vos hélas à demain !

ÉRASTE.

Quoi, sans compassion ! ....

DOROTÉE.

Mais je l'ai de moi-même.
Songez-vous que je suis dans un péril extrême ?
Le temps presse, sortez, qui vous peut arrêter ?
Vous êtes né, je croi, pour me persécuter.

Me regarderez-vous toujours sans me rien dire ?

ÉRASTE.

Qu'est-ce qu'on ne dit point lorsque le cœur soupire !

DOROTÉE.

C'est un triste plaisir d'écouter des soupirs,
Quand on en peut prévoir de si grands déplaisirs.
Sortez vîte, vous dis-je, & vous coulez de sorte
Que... Mais il est trop tard, je l'entens à la porte,
Il frappe. Hé bien, voyez, que fera-t-on de vous ?

ÉRASTE.

Je suis prêt, s'il le faut, d'essuyer son courroux.

DOROTÉE.

Que plutôt mille fois...

LISETTE.

Pour vous tirer de peine,
Jusqu'au fond du jardin souffrez que je le méne ;
Là, vous n'en craindrez rien.

DOROTÉE.

L'avis est assez bon.
Va, mais ouvre en passant.

SCENE VI.

ORONTE, DOROTÉE.

ORONTE.

Demeure là, Cliton.

Oronte entre seul, & Cliton demeure à la porte.

Quoi, tout est disparu ? Certes cela m'étonne,
J'oyois ici du bruit, & n'y voi plus personne ;
En user de la sorte est fort mal procéder,
Je ne suis pas venu pour vous incommoder.

DOROTÉE.

Il femble qu'aujourd'hui vous m'ayez entreprife.

ORONTE.

Mon humeur eft d'agir toujours avec franchife,
Et j'ai peine à fouffrir qu'avecque tant de foin
Vous vous cachiez de moi fans qu'il en foit befoin.
Quel que foit cet amant, qu'il paroiffe, n'importe,
Ma paffion pour vous n'en fera pas moins forte.
Ce feroit mal répondre à ce que vous valez,
Que ne vous pas aimer comme vous le voulez.
Le change a des attraits capables de vous plaire;
Je vous dois adorer inconftante & légere,
Autrement, m'oppofant à l'humeur qui vous plaît,
Je ne regarderois que mon feul intérêt,
Et confondant l'amour, par un abus extrême,
Bien-loin de vous aimer, je m'aimerois moi-même.

DOROTÉE.

C'eft fort bien vous tirer d'un pas affez gliffant,
Que venir m'accufer pour vous faire innocent;
Le trait eft d'habile homme, & bien digne d'Oronte.

ORONTE.

Un reproche fi doux ne vous fait point de honte.

DOROTÉE.

Vos fentimens pour moi font hauts & relevés.

ORONTE.

Mais je vous vois agir comme vous le devez.
Il eft vrai, parmi nous il n'eft point de mérite
Qui d'un plus ferme amour ne vous confeffe quitte,
De tous côtés en foule on vous offre des vœux,
Il n'appartient qu'à vous de faire des heureux;
Et je tiens qu'en effet vos graces font perdues,
Quand fur un feul objet elles font répandues:
Un tréfor fi charmant, d'un prix fi relevé,
Ne fut jamais un bien pour un feul réfervé.
Pour moi, dont vos beautés ont captivé l'hommage,
J'afpire à votre cœur, mais ce n'eft qu'au partage,

Je ne le prétens point posséder tout entier,
Et me contenterai de servir par quartier.

DOROTÉE.

Parlons plus clairement, que voulez-vous me dire ?

ORONTE.

Qu'un rival avant moi vous contoit son martyre,
Et que, si vous avez ensemble à conférer,
Je n'y mets point d'obstacle, & vais me retirer.

DOROTÉE.

De cette lâcheté votre esprit me soupçonne,
Qu'autre que vous chez moi...

ORONTE.

J'ai l'oreille assez bonne,
Et discerne aisément dans la voix que j'entens
Si...

DOROTÉE.

Vous avez raison, j'aurois bien pris mon temps.
Vous n'aviez pas de moi ce soir parole expresse ?

ORONTE.

Pour satisfaire à tout vous avez trop d'adresse,
Et par un seul billet qui fait répondre à deux,
Peut d'un seul rendez-vous exaucer bien des vœux.

DOROTÉE.

Quoi, sur ce fondement vos lâches défiances...

ORONTE.

Non, non, j'en parle encor sur d'autres apparences.
En frappant, certain bruit m'a fait juger d'abord
Que ce seroit hazard si je vous plaisois fort;
On marchoit, on parloit, & si je ne m'abuse,
J'ai pû même entr'ouir dans une voix confuse:
Le voilà, je l'entens, qu'est-ce qu'on en fera ?
Je n'en croirai pourtant que ce qu'il vous plaira.

DOROTÉE.

Et je prendrois plaisir à vous laisser tout croire
Si ce honteux soupçon n'offensoit point ma gloire.

Mais apprenez enfin, pour ne vous tromper pas,
Que j'avois fait tenir ma suivante ici-bas,
Et que tandis qu'en haut j'avois l'œil sur mon pere...
Mais la voici qui vient éclaircir ce mystere.

SCENE VII.

ORONTE, DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE.
Lisette, approchez-vous.

ORONTE *bas.*
Dieux, qu'est-ce que je voi!
Lisette sort d'ici!

DOROTÉE *bas à Lisette.*
Prens la faute sur toi,
Il n'importe.

ORONTE *bas.*
Voici mes amours éventées.

LISETTE *bas à Oronte.*
Vaux-je encore à vos yeux cinquante Dorotées?

DOROTÉE *à Lisette.*
Qui vous entretenoit quand Oronte a frappé?

LISETTE.
Moi?

DOROTÉE.
Vous-même. Croyez qu'on ne s'est point trompé.

LISETTE.
Me prend-on...

DOROTÉE.
Point d'excuse.

LISETTE.
Ah, ma chere maîtresse.

DOROTÉE.

Un amant vous parloit ici ?

LISETTE.

Je le confesse.

Cliton commence à paroître aussi-tôt qu'il entend la voix de Lisette.

Nous avons l'un pour l'autre un peu d'affection,
Mais, par ma foi, ce n'est qu'à bonne intention;
Il sera mon mari.

SCENE VIII.

ARGANTE *derriere le théatre*, ORONTE, DOROTÉE, CLITON, LISETTE.

CLITON.

Ah! ah! bonne hypocrite;
Ton mari!

LISETTE.

Quoi, Cliton?

ORONTE *à Cliton qui prend la chandelle de dessus la table.*

Où t'en vas-tu si vîte?
Dis.

CLITON.

Chercher ce mari qu'on s'est attribué;
Je reviendrai si-tôt que je l'aurai tué.

ORONTE.

Arrête ta folie.

CLITON.

Ah! dans mon infortune...

ORONTE.

Console-toi, Cliton, la chance en est commune.

DOROTÉE.

Etes-vous satisfait ?

ORONTE.

Oui, si vous le voulez.

ARGANTE *derriere le théatre.*

A la porte, Lycante, ou nous sommes volés.

CLITON.

Monsieur, nous voilà pris.

DOROTÉE.

O disgrace mortelle !
Mon pere vient ici ; prens vîte la chandelle,
Et te coule avec moi dans mon appartement.
Vous, sauvez mon honneur.

SCENE IX.

ORONTE, CLITON.

CLITON.

Diable, du sauvement !
Elle nous laisse seuls.

ORONTE.

Il y va de ma gloire
De voir ...

CLITON.

Gagnons au pied si vous m'en voulez croire ;
Autrement il viendra quelque méchant garçon
Qui nous étrillera de la bonne façon ;
Mais c'en est déja fait.

SCENE X.

ARGANTE, ORONTE, CLITON.

ARGANTE *l'épée à la main.*

QUe vois-je ? C'est Oronte !
O fille, dont l'amour me couvrira de honte !
Meurs, lâche suborneur...

ORONTE.

Modérez ce courroux.

CLITON *à genoux devant Argante.*

Avant que de tuer, monsieur, écoutez-nous.

ARGANTE.

Quelle excuse jamais ...

ORONTE.

La mienne est trop valable,
Pour être malheureux je ne suis point coupable.
Des beautés de Lucie éperduement épris,
Cette nuit avec elle Eraste m'a surpris,
Et ne pouvant alors mieux faire ni l'un ni l'autre,
Des murs de son jardin j'ai sauté dans le vôtre.

CLITON.

Jamais en moins de temps je ne fis tel chemin.

ARGANTE.

Il est vrai qu'on a fait du bruit dans le jardin,
Et qu'ayant mis soudain la tête à la fenêtre ...
J'ai vû marcher quelqu'un que je n'ai pû connoître ;
Mais quoique cette excuse ait assez de couleur ;
Il ne me suffit pas dans un si grand malheur ;
J'en veux, pour l'intérêt de toute ma famille,
Lire la vérité sur le front de ma fille.

Son trouble ou son repos me le feront savoir.
Je reviens.

Argante sort.

CLITON.

Ah, monsieur, donnons-lui le bon soir.

ORONTE.

As-tu peur ?

CLITON.

Moi ? Non pas, mais j'ai peu de courage.
Par tout flamberge au vent vous trouvez bien passage,
Vous vous échapperez, & le pauvre Cliton
On l'envoyera dormir à grands coups de bâton.

ORONTE.

Ecoute, on parle ici.

ARGANTE *parlant à Éraste qu'il a trouvé dans sa maison, & fermant la porte pour l'empêcher de voir Oronte.*

Demeurez là, de grace.

CLITON.

Il ferme cette porte ; ah, tout mon sang se glace !

ARGANTE *à Oronte.*

Vous m'aviez bien dit vrai, sortez vite & sans bruit.
Votre ennemi.... J'en tremble.

ORONTE.

Hé bien

ARGANTE.

Il vous poursuit.

ORONTE.

Qui ?

ARGANTE.

Le demandez-vous ? Éraste.

ORONTE.

Quoi ?

ARGANTE.

Lui-même,
Je l'ai vû là-dedans.

ORONTE

ORONTE *à Cliton.*

Voici le ſtratagême,
Par quels rares moyens je m'en ſuis éclairci !

ARGANTE.

Vous nous perdrez tous deux ſi vous tardez ici ;
Hâtez-vous de ſortir.

ORONTE *à Cliton.*

Voi quelle eſt ma fortune.

CLITON.

Conſolez-vous, monſieur, la chance en eſt commune.

ARGANTE *ſeul.*

Enfin d'un grand malheur j'ai sû me garantir ;
Appellons ici l'autre, & le faiſons ſortir.

SCENE XI.

ARGANTE, ÉRASTE.

ARGANTE *ouvrant la porte qu'il avoit fermée en rentrant.*

Éraſte.

ÉRASTE *bas.*

Je ne ſai quel eſt tout ce myſtere ;
M'avoir ainſi ſurpris, & me voir ſans colere !

ARGANTE.

Je pardonne à l'ardeur qui chez moi vous conduit ;
Mais, ſi vous m'en croyez, ne faites point de bruit ;
De pareils accidens demandent le ſilence.

ÉRASTE.

Ne penſez pas....

ARGANTE.

Je ſai ce qu'il faut que je penſe.

ÉRASTE.

Je doute ſi....

ARGANTE.

Non, non, je suis assez discret.

ÉRASTE.

Peut-être . . .

ARGANTE.

De ma part, soyez sûr du secret.

Adieu.

ÉRASTE.

Mais . . .

ARGANTE.

Il est temps que chacun se retire.

Sortez.

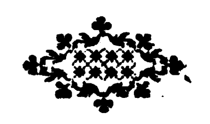
ÉRASTE.

Je n'entens rien à ce qu'il me veut dire.

ARGANTE *seul.*

M'en voici dégagé, j'en tremble encor d'effroi,
Je les ai découverts bien à propos pour moi.
Qu'à présent dans la rue ils chamaillent à l'aise,
Ils s'y battront long-tems avant qu'il m'en déplaise,
Et si d'autres que moi ne les vont séparer,
Ils auront tout loisir de bien s'entre-bourrer.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, CLITON.

ORONTE.

Que tu raisonnes mal ! Quoi donc, tu te figures...

CLITON.

Mais j'y perds mon latin & toutes mes mesures,
Et pourrois raisonner jusques au jugement,
Que j'y perdrois encor tout mon raisonnement.

ORONTE.

Confesse que je sai, Cliton, comme il faut vivre.

CLITON.

Vous allez si beau train qu'on ne sauroit vous suivre,
Quant à moi, j'y renonce. Après les rudes coups
Que vous reçûtes hier à vos deux rendez-vous,
Qui n'auroit pas juré que dans votre colere
Vous eussiez dû maudire & l'amour & sa mere,
Soupirer & gémir tout le long de la nuit,
Ne sortir de trois jours, & peut-être de huit,
L'esprit chargé d'ennui, le cœur gros d'amertume ?
Cependant vous voilà plus gai que de coutume ;
Vous chantez, vous dansez, vous faites l'entendu,
Et vous semblez n'avoir ni gagné ni perdu :
Votre façon d'agir est bien hétéroclite.

ORONTE.

En quoi te surprend-elle ? On me quitte & je quitte.

CLITON.

Si l'on montre pour vous quelques légeretés,
On ne vous rend, monsieur, que ce que vous prêtez.

Et maîtresse, & suivante,& blanche,& brune,& blonde,
Vous vous accommodez de tout le mieux du monde,
Votre haut appétit en prend à gauche, à droit,
Et rien à votre goût n'est trop chaud ni trop froid.

ORONTE.

C'est aimer à-peu-près comme il faut que l'on aime.

CLITON.

Aussi commence-t-on à vous aimer de même.

ORONTE.

Je ne m'en fâche point.

CLITON.

A vous parler sans fard,
Je croi que votre amour est quelque amour bâtard.

ORONTE.

Il est vrai que sur lui je garde assez d'empire.

CLITON.

Plus je vous examine, & plus je vous admire.
Tantôt l'œil vif & gai vous faites le galant,
Tantôt morne & pensif vous faites le dolent,
Ici l'air enjoué vous contez des merveilles,
Là de soupirs aigus vous percez les oreilles,
Je m'y laisse duper moi-même assez souvent,
Vous pleurez, vous riez, & tout cela du vent.
Quels tours de passe-passe !

ORONTE.

Et mon humeur t'étonne ?

CLITON.

Je n'en connus jamais de si caméléone,
Chaque objet lui fait prendre un jeu tout différent.

ORONTE.

C'est ainsi que l'amour jamais ne me surprend ;
Je le brave, & par là rendant ses ruses vaines,
J'en goûte les douceurs sans en sentir les peines.

CLITON.

Quoi, donner tout ensemble & reprendre son cœur ;
C'est amour ?

ORONTE.

C'eſt amour, Cliton, & du meilleur.

CLITON.

Mais l'amour, n'eſt-ce pas une ardeur inquiette ?
Car j'y ſuis grec depuis que j'en tiens pour Liſette,
Un friſſon tout de flamme, un accident confus,
Qui brouille la cervelle, & rend l'eſprit perclus,
Une peine qui plaît encor qu'elle incommode ?

ORONTE.

C'eſt l'amour du vieux temps, il n'eſt plus à la mode.

CLITON.

Il n'eſt plus à la mode ?

ORONTE.

Il eſt lourd & groſſier.

CLITON.

Que faut-il faire donc pour le modifier ?

ORONTE.

Ma conduite aiſément te levera ce doute,
Examine-la bien.

CLITON.

Ma foi, je n'y voi goutte.
Si vous voulez m'inſtruire il faut mieux s'expliquer.

ORONTE.

Écoute pour cela ce qu'il faut pratiquer.
Avoir pour tous objets la même complaiſance,
Savoir aimer par cœur, & ſans que l'on y penſe,
En conter par coutume, & pour ſe divertir,
Se plaindre d'un grand mal, & n'en point reſſentir,
En faire adroitement le viſage interpréte,
N'avertir point ſon cœur de quoi que l'on promette,
D'un menſonge au beſoin faire une vérité,
Se montrer quelquefois à demi tranſporté,
Parler de paſſions, de ſoupirs & de flammes,
Et, pour ne riſquer rien en pratiquant les femmes,

Les adorer en gros toutes confusément ;
Et les mésestimer toutes séparément.
Voilà la bonne régle.

CLITON.

Vous savez de l'amour tirer la quintessence ;
N'importe, pour Lisette avisez, tout ou rien,
Songez pour elle-même à lui vouloir du bien,
Autrement ...

ORONTE.

Sans colere, un jour ou deux peut-être
Me feront consentir à t'en laisser le maître ;
Je ne suis pas encor dépourvû tout-à-fait,
Dorotée est fidéle, & j'en suis satisfait.

CLITON.

Mais Éraste caché fait assez voir qu'on l'aime ?

ORONTE.

J'ai sû toute l'intrigue.

CLITON.

Et de qui ?

ORONTE.

De lui-même.
Que retournant chez lui hier au soir assez tard
Il s'étoit à sa porte arrêté par hazard ;
Que la trouvant ouverte, & la croyant entendre,
Seule avec sa suivante il l'avoit pû surprendre,
Et qu'à peine il goûtoit un entretien si cher,
Que son pere frappant on l'avoit fait cacher.
Voi s'il m'en doit rester quelque scrupule en l'ame.

CLITON.

Vous êtes né coëffé.

ORONTE.

Le bon est pour Florame ;
S'il brûloit de savoir qui posséde son cœur,
C'étoit pour Dorotée, & non pas pour sa sœur :
Si bien que lui contant par quelle tyrannie
Lui donnant Dorotée on l'arrache à Lucie,

Je l'ai vû prêt soudain de répondre à ses vœux,
S'il rompoit un hymen si contraire à ses feux :
Là, Florame passant, bons amis, & sans peine,
A l'amour qui les pique ils ont donné leur haine ;
Et par ce doux accord leurs différends cessés,
Devant moi, sans contrainte, ils se sont embrassés.

CLITON.

De sorte que Lucie à Florame est acquise ?

ORONTE.

Oui, son frere y consent, & par mon entremise.

CLITON.

Vous ne la verrez plus ?

ORONTE.

Moi ? Comme auparavant.

CLITON.

Mais elle vous endort d'un espoir décevant ;
Et tandis qu'autre part sa franchise arrêtée
Fait voir....

ORONTE.

J'en crus bien hier autant de Dorotée ;
Et cependant, Cliton, je le crus faussement.

CLITON.

Mais celle-ci, monsieur, vous fourbe apparemment.

ORONTE.

Peut-être suis-je encor trompé par l'apparence.

CLITON.

Quoi, vous croyez Florame assez ?...

ORONTE.

Voi qu'il s'avance ;
J'en puis fort aisément sur l'heure être éclairci.

SCENE II.

FLORAME, ORONTE, CLITON.

ORONTE.

Vous voilà satisfait, tout vous a réussi.

FLORAME.

Oui, mais ce n'est pas tout d'avoir gagné le frere;
Votre secours, ami, m'est encore nécessaire.
En vain, j'ai cru secret mon hymen prétendu,
Ce bruit pour mon malheur n'est que trop répandu;
Et l'aimable Lucie en est persuadée
Jusqu'à croire ma flamme une flamme fardée.
Vous, que notre amitié fait lire dans mon cœur,
Voyez ce cher objet, combattez sa rigueur,
Chassez de son esprit un soupçon qui m'outrage,
Et ne dédaignez pas d'achever votre ouvrage.

ORONTE.

Est-ce pour me jouer que vous parlez ainsi?
Si vous aimez Lucie, elle vous aime aussi,
Vous donner rendez-vous à l'insû de son frere,
C'est de sa passion une preuve assez claire,
Et vous osez vous plaindre? Ah, vous me surprenez!

CLITON *bas.*

Lui fait-il finement tirer les vers du nez?

FLORAME.

Puisque vous rien cacher seroit commettre un crime;
Sachez que son amour ne passe point l'estime,
Et que ce rendez-vous qui me fait croire heureux
N'étoit qu'un trait hardi de mon cœur amoureux.
A de telles faveurs bien-loin qu'elle consente,
J'avois par mes présens suborné sa suivante,

Qui,

Qui, sans qu'elle en sût rien, me devoit hier au soir
Donner chez elle entrée, & me la faire voir;
Et ce fut la raison qui me rendit facile
A quitter un dessein plus dangereux qu'utile;
En vain sans cet avis vous m'en eussiez pressé.

ORONTE.

Je vous croyois sans doute un peu plus avancé;
Mais ayant sû lever le plus fâcheux obstacle,
Nous n'avons pas besoin de consulter l'oracle,
La victoire est à nous, & j'ose m'en vanter.

FLORAME.

Vous ayant pour second, j'aurois tort d'en douter;
Cependant son accueil, après l'aveu d'un frere,
Me va faire savoir ce qu'il faut que j'espere.

SCENE III.

ORONTE, CLITON.

ORONTE.

Hé bien, Cliton?

CLITON.

J'entens.

CLITON.

Parle, ai-je été trompé?

CLITON.

Pas trop.

ORONTE.

Et l'apparence?

CLITON.

Elle m'avoit dupé,
Lucie est toute à vous; mais quoi qu'on puisse dire,
Vous êtes en adresse un redoutable sire;

Et le diable qui met vos péchés en écrit;
S'il n'en oublie aucun, doit avoir de l'esprit.
Qui tombe entre vos mains, garre le stratagême.
Enfin Lucie...

ORONTE.

Enfin, doutes-tu si je l'aime?

CLITON.

Fort bien. Et Dorotée?

ORONTE.

Encor plus que jamais.

CLITON.

Vous allez donc bien-tôt laisser Lisette en paix?

ORONTE.

Oui, sa maigre beauté n'a plus rien qui me tente;
On la souffre au besoin quand la place est vacante,
Faute de mieux....

CLITON.

De mieux? Ah, monsieur, parlez bien!
Hors pour un pis aller Lisette ne vaut rien,
Et c'est faute de mieux qu'à la montre elle passe!

SCENE IV.

ORONTE, LISETTE, CLITON.

LISETTE.

Vraiment, monsieur Cliton, vous avez bonne grace,
Lisette un pis aller? C'est tout ce qu'elle vaut?

CLITON.

Me voici bien logé.

ORONTE.

Laisse là ce maraud;

Piqué de jalousie à cause que je t'aime,
Il tâche à te noircir.

CLITON.

Moi, monsieur ?

ORONTE.

Oui, toi-même.

CLITON.

Voyez le filoutage.

LISETTE.

Ainsi...

CLITON.

Foi de Cliton.

LISETTE.

Va, j'ai trop bien oui.

CLITON.

Tu m'as changé le ton.

LISETTE.

C'est donc faute de mieux qu'à la montre je passe ?

CLITON.

Je l'ai dit en fausset, & tu l'as pris en basse.

ORONTE.

Si tu veux l'écouter, il parlera toujours.

CLITON.

Que je puisse...

ORONTE.

Tai-toi.

CLITON.

Voici de ses détours.
Charge tout, j'ai bon dos.

ORONTE.

Donc, aimable Lisette,
Tu fais si peu d'état d'une amour si parfaite ?
Si long-temps sans te voir ? Ah, ce m'est un tourment !

LISETTE.

Je le croi.

CLITON *bas.*

Gardons-nous de l'ennobliſſement.

ORONTE.

Ton agréable humeur prend tout en raillerie;
Mais je te ſuis en vain ſuſpect de flatterie.
Croi-moi, quand quelque objet peut s'acquérir mes
 ſoins,
Que j'y ſonge deux fois...

LISETTE.

Vous l'aimez pour le moins;
Il faut aider la lettre.

ORONTE.

Ah, douter de ma flamme!
C'eſt...

LISETTE.

Non, non, je me croi bien avant dans votre ame,
Mais votre amour pourtant n'eſt chez moi qu'en dépôt,
Et je cours grand hazard de le rendre bien-tôt.
Ma maîtreſſe...

ORONTE.

Tu crois que ſa beauté me pique?
Va, ſi mon ſoin jamais à la ſervir s'applique...

LISETTE.

Vous la vîtes donc hier pour la derniere fois?

ORONTE.

Je m'y forçai pour toi, voi ce que tu me dois.

LISETTE.

Pour moi?

ORONTE.

Rien n'eſt plus vrai.

LISETTE.

C'eſt là donner des vôtres.

ORONTE.

Quoi, tu ne me crois point?

LISETTE.

Vous en ſavez bien d'autres.

ORONTE.

Ah, non ! Encore un coup je te jure ma foi
Que je ne la vis hier que pour l'amour de toi ;
J'ai pour son entretien une haine mortelle ;
Mais ayant découvert ta retraite chez elle ,
Quoiqu'assuré d'y voir un objet odieux ;
J'y courus sur l'espoir de te parler des yeux ,
Tu n'eusses pas manqué d'entendre ce langage ?

LISETTE.

Que vous êtes subtil, & fait au badinage !
Vous la trouvâtes seule ?

ORONTE.

Aussi, pour m'en venger,
Je ne m'étudiai qu'à la faire enrager ,
J'eus des respects pour elle aussi rares qu'étranges,
Et pensai l'accabler à force de louanges ;
Mais elle me perdoit tant mon style étoit haut.

LISETTE

Vous pourrez aujourd'hui réparer ce défaut,
Elle veut vous parler , & je viens vous le dire.
Dépêchez, suivez-moi.

ORONTE.

Tu prens plaisir à rire ?

LISETTE.

Non, elle vous attend, & doit vous avertir
Lorsque vous la verrez . . .

ORONTE.

Je n'y puis consentir.

LISETTE.

Il le faut. Voulez-vous lui laisser quelque ombrage
Que j'aye osé manquer à faire son message ?

ORONTE.

J'aurai bien à souffrir.

LISETTE.

Allez, j'y prendrai part.

ORONTE.

Je n'irai qu'à regret, je te parle sans fard;
Et je croi qu'aisément tu te le persuades;
Mais dans cette entrevûe observe mes œillades,
Au moindre mot d'amour jette les yeux sur moi,
Et, quoi que je lui dise, explique tout pour toi.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas, votre affaire vaut faite.

ORONTE.

Tu railles.

LISETTE.

Comme vous.

ORONTE.

Ah! je t'aime, Lisette;
Et pour te faire voir que dans ton entretien
Je trouve & mes plaisirs & mon souverain bien,
Que vivre sous tes loix est ma plus grande gloire,
Tiens...

Il fouille dans sa poche.

LISETTE.

Vous m'en diriez tant que je vous pourrois croire,

ORONTE.

Le temps découvrira ce qui semble caché.

CLITON.

Ma noblesse s'avance, on conclut le marché;
Je n'en puis plus, hola!

ORONTE.

Quel démon te posséde?

CLITON.

Puisqu'à tous accidens vous savez bon remede.
Daignez me faire grace, &m'accordez un point.

ORONTE.

Qu'est-ce?

CLITON.

Faites, monsieur, que je n'enrage point.

ORONTE *appercevant Lucie.*

Si.... Mais que vois-je ?

CLITON.

Bon, voici quelque ressource.

LISETTE.

La fâcheuse rencontre, il resserre sa bourse !

ORONTE *à Lisette.*

Quoi que j'ose conter, ne t'en étonne pas,
Nous en rirons ensemble.

LISETTE *bas.*

Il faut franchir le pas,
L'espoir de son présent à tarder me convie.

SCENE V.

LUCIE, ORONTE, LISETTE, CLITON.

ORONTE.

JE puis donc vous revoir, adorable Lucie ?

LUCIE.

La joie en est commune, & c'est avec regret
Que je vous vois quitter la douceur du secret :
Vous étiez, je m'assure, en haute confidence ?

ORONTE.

Quoi, vous me soupçonnez de quelque intelligence,
Et croyez sa rencontre un secret entretien ?
Cliton sait...

CLITON.

Oui, mon maître est un amant de bien.

LUCIE *montrant Lisette.*

Donc ce nouvel objet qui paroît à ma honte...

CLITON.

Il lui parloit d'amour, mais c'étoit pour mon compte.

ORONTE.

Si vous croyez ce fou . . .

LUCIE.

Je sai ce que je voi,
Et suis bien résolue à n'en croire que moi.

ORONTE.

Quoi donc, c'est tout de bon que vous jurez ma perte ?

LUCIE.

La persécution que pour vous j'ai soufferte,
Quand un frere obstiné pour Florame aujourd'hui . . .

ORONTE.

Aussi sans vanité vaux-je un peu mieux que lui,
L'obéissance iroit à votre préjudice,
Et vous vous obligez en me rendant justice.

LUCIE.

Gardez que pour punir votre présomption,
Je n'ose enfin la rendre à son affection.

ORONTE.

Quitte de trois soupirs à grossir l'ordinaire,
Mais consultez-vous bien avant que d'en rien faire,
Sur-tout de votre cœur obtenez-en l'aveu.

LUCIE.

Quoi, ma perte en effet vous toucheroit si peu ?

ORONTE.

Quoi, vous vous trahiriez, & j'aurois la folie
De me donner en proie à la mélancolie ?
S'en pique désormais qui voudra s'en piquer :
La douleur hier au soir pensa me suffoquer,
De Florame & de vous ayant sû la pratique,
Je vins au rendez-vous, confus, mélancolique ;
J'y pleurai, j'y gémis, soupirai de mon mieux,
Et fis ce que je pûs pour mourir à vos yeux ;
Mais j'en trouve l'usage un peu trop incommode ;
Et tiens qu'il n'est rien tel que d'aimer à la mode.

LUCIE.

Dites à votre mode, en trompeur, en ingrat.

ORONTE.

L'amour en eſt plus gai, s'il eſt moins délicat ;
Et quand on s'y réſout, jamais de jalouſie,
Jamais . . .

LUCIE.

Donc ſans raiſon mon ame en eſt ſaiſie ;
Et je dois démentir le rapport de mes yeux ?

ORONTE.

Les détourner à gauche eſt quelquefois le mieux :
Faiſons que cette régle entre nous ſoit commune,
Vivons à cœur ouvert, ſans défiance aucune,
L'un l'autre ſans ſoupçon croyons-nous ſur la foi ;
Je n'en ai point de vous, n'en ayez point de moi :
Quand je vous le dirai, croyez que je vous aime,
Quand vous me le direz, je le croirai de même ;
Tant qu'ainſi nous vivrons, notre marché tiendra,
Au moindre changement notre marché rompra.

LUCIE.

Le véritable amour a des loix plus ſublimes,
Nous en ferions un monſtre en ſuivant ces maximes.

ORONTE.

Les ſuivant comme il faut, nous ferions ſeulement
Qu'il ſeroit un plaiſir, & non pas un tourment.

LUCIE.

Ah ! Qui dans ſon amour voit le moindre partage,
S'il n'en meurt de douleur, doit manquer de courage.

ORONTE.

S'il falloit qu'en effet cette maxime eût cours,
Nous ferions en danger de mourir tous les jours.
Eſt-il légéreté comparable à la vôtre ?
Tout le ſexe eſt changeant, hier l'un, aujourd'hui
l'autre.

LUCIE.

Feignez, pour mieux fourber, de craindre ce malheur ;
Mais combien après tout en ſont morts de douleur ?
A ces fâcheux revers combien n'ont pû ſurvivre ?

ORONTE.

L'exemple est dangereux, je renonce à le suivre.

LUCIE.

Pour un si bel effort votre cœur est trop bas.

ORONTE.

L'entreprenne qui veut, je lui céde le pas.
Quand je mourrois pour vous d'angoisse & de martyre,
Et que deux ou trois jours on vous entendroit dire,
C'étoit un brave amant, c'est pour moi qu'il est mort.
Hélas! j'en ai regret: j'y gagnerois très-fort.

LUCIE.

N'est-ce rien qu'acquérir une illustre mémoire?

ORONTE.

Me préserve le ciel d'une si triste gloire.

LUCIE.

Cependant vous direz encor que vous m'aimez?

ORONTE.

Consultez-en mon cœur, ce cœur que vous charmez.

SCENE VI.

ÉRASTE, ORONTE, LUCIE, LISETTE, CLITON, LISTOR.

ÉRASTE *à Listor.*

Ils s'adorent, te dis-je, on me l'a fait connoître.

LUCIE *abaissant sa coëffe.*

Voici mon frere, ô dieux!

ÉRASTE.

Mais je le vois, le traître!

LISTOR.

Une dame avec lui....

ÉRASTE.

Je n'en ſaurois douter ;
C'eſt Dorotée.

LUCIE *à Oronte.*

Enfin ſongez à me quitter.

ÉRASTE *montrant Liſette à Liſtor.*

Cette nuit au jardin conduit par ſa ſuivante,
Je la reconnois trop.

ORONTE *à Lucie.*

Faut-il que j'y conſente ?

LUCIE.

Oui, je veux qu'avant moi vous partiez de ce lieu ;
Ne perdez point de temps, & me dites adieu.

ORONTE.

J'obéis. Toi, Cliton...

CLITON.

Que faut-il encore faire ?

ORONTE.

Arrête ici, Liſette, & l'oblige à ſe taire,
Promets-lui pour cela tout ce que tu voudras.

Oronte s'en va par un côté, & incontinent après, Lucie s'en va par l'autre.

LISTOR *à Éraſte.*

Elle s'en va.

ÉRASTE.

L'ingrate ! Il faut ſuivre ſes pas ;
Car ſans doute à deſſein ſa ſuivante eſt reſtée
Afin de me nier que ce ſoit Dorotée,
Mais la ſuivant de loin je rends vains tous ſes traits.

SCENE VII.

CLITON, LISETTE.

CLITON.

De quel air me prendrai-je à faire le mauvais?

LISETTE.

Cliton?

CLITON.

Point de quartier.

LISETTE.

Quoi, tu fais le sévére?

CLITON.

Va te pourvoir ailleurs.

LISETTE.

Tu gardes ta colere,

Cliton?

CLITON.

Oui, je la garde, & la garderai bien.

LISETTE.

Regarde-moi.

CLITON.

Non.

LISETTE.

Mais . . .

CLITON.

Je n'en rabattrai rien.

LISETTE.

Tu m'abandonnerois, toi que met hors de mise
Ton poil déja grison, & ta nazillardise?
Tu m'abandonnerois, moi, que tu ne vaux pas,
Moi, dont un monde entier adore les appas,

Moi, dont tu vois l'amour à l'envi poursuivie
Faire qu'on te regarde avec un œil d'envie ;
Enfin, moi, qui m'abaisse à t'aimer . . .

CLITON.

Enfin, toi
Qui rend ma bourse nette, & te mocques de moi.

LISETTE.

C'est aussi par tes dons qu'on me voit si poupine.

CLITON.

Diable, je t'appréhende, & ta chienne de mine ;
A présent devant moi tu prends des libertés
Qui refroidissent bien mes libéralités,
Chacun t'en vient conter.

LISETTE.

Oui ; mais pour des paroles,
Sans donner rien de plus, j'attrape des pistoles.

CLITON.

Et par cette raison je m'en dois consoler ?

LISETTE.

Cliton, parlons françois au lieu de quereller.
Tu connois mon humeur, tu connois ma méthode ;
J'aime à changer d'habits, j'aime à suivre la mode,
J'achete tous les jours quelque meuble nouveau,
Je fais couper, tailler, & toujours du plus beau,
Tantôt chez le mercier, tantôt chez la lingere,
Et tant que j'ai de quoi je ne l'épargne guere.
Vois-tu bien ? Cela coûte, & tant d'ajustement
Ne se fait ni par sort ni par enchantement :
Tes gages, quels qu'ils soient, à peine sont capables
De me fournir des gans & des nippes semblables ;
Et si je ne souffrois qu'on m'en contât un peu,
Je viendrois au rabais, où je jouerois beau jeu.

CLITON.

C'est bien fait. Mais viens-çà, dis-moi quels avantages
Jusqu'ici j'ai trouvés à te donner mes gages,

Pour toi de jour en jour ma passion s'accroît ;
Et je ne t'ose encor toucher le bout du doigt.

LISETTE.

Ne te suffit-il pas de savoir que je t'aime ?

CLITON.

Tu m'aimes !

LISETTE.

En douter, c'est te tromper toi-même,
Tu le vois trop.

CLITON.

J'ai donc la berlue en amour.

LISETTE.

Je soupire pour toi plus de six fois par jour.

CLITON.

C'est un grand réconfort à soulager une ame.

LISETTE.

Estimes-tu si peu ces marques de ma flamme ?

CLITON.

C'est toujours mieux que rien; mais parlons franchement.
L'amour, comme tu sais, est un enfant gourmand,
Et pour rassasier sa faim trop convoiteuse,
Je trouve des soupirs une viande bien creuse.

LISETTE.

Je perds temps avec toi, tu n'aimes qu'à jaser ;
Et tes sottes raisons ne font que m'amuser.
Adieu.

CLITON.

Dis-moi, ta langue est-elle mercenaire,
Et pour vingt écus d'or te voudrois-tu bien taire ?

LISETTE.

Au lieu d'une cent fois.

CLITON.

L'effort est grand pour toi.

LISETTE.

J'en viendrai bien à bout, repose-t-en sur moi ;
Peux-tu me les donner ?

CLITON.

Oui, j'en ai charge expresse,
Si tu retiens ta langue auprès de ta maîtresse,
Mon maître....

LISETTE.

Je tairai son infidélité.
Voyons donc ton argent.

CLITON.

Il n'est pas bien compté.

LISETTE.

Quoi, les vingt écus d'or ne sont qu'en espérance ?

CLITON.

J'en réponds, que t'importe ?

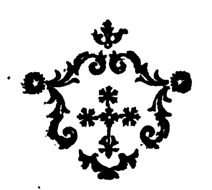
LISETTE.

O la bonne assurance !
Va, croi que de ce pas je vai la détromper.

CLITON.

Garde aussi qu'il ne sache à son tour t'attraper.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARGANTE, DOROTÉE.

DOROTÉE.

MAIS du moins attendez que mon ame étonnée
Ait pû se disposer à ce triste hyménée ;
Et sans précipiter...

ARGANTE.

Vous espérez en vain
M'obliger par priere à changer de dessein,
Je vois quel est le vôtre, & je lis dans votre ame.
J'ai donné ma parole au pere de Florame,
Il faut que je la tienne, il m'en presse, & je veux
Que dès demain l'hymen vous unisse tous deux.

DOROTÉE.

Mais vous voyez de moi qu'il tient si peu de compte,
Qu'à peine...

ARGANTE.

C'est l'effet du bruit qui court d'Oronte,
On dit qu'il vous en veut, & Florame allarmé
Semble craindre aujourd'hui de n'être pas aimé,
Je le remarque trop à son inquiétude ;
Et comme ce faux bruit lui porte un coup bien rude,
Pour le faire avorter, & le voir satisfait,
De cet heureux hymen je dois presser l'effet ;
Songez-y donc. Adieu, je vais trouver son pere
Pour aviser ensemble à ce qu'il faudra faire.

DOROTÉE.

DOROTÉE *seule.*

Vous résoudrez en vain cet hymen odieux ;
Dans le choix d'un mari je ne crois que mes yeux.
Mais Lisette revient. Amour, prens ma défense.

SCENE II.

DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE.

J'Attendois ton retour avec impatience.
Hé bien, l'as-tu trouvé ? Que t'a-t-il répondu ?
Parle.

LISETTE.

Je l'ai trouvé tout ensemble, & perdu.

DOROTÉE.

Il auroit refusé d'écouter ton message ?

LISETTE.

Vous ne connoissez pas encor le personnage,
Il sait trop pour cela comme on vit aujourd'hui.

DOROTÉE.

Dis-moi donc promptement, que croirai-je de lui ?
Sait-il que je l'attens ? Viendra-t-il ? Le verrai-je ?

LISETTE.

Sans doute qu'il viendra, mais gardez-vous du piége :
Et, si vous m'en croyez, rendez-lui de grand cœur
Fleurette pour fleurette, & douceur pour douceur,
Ne vous engagez point plus avant qu'il s'engage.

DOROTÉE.

Qui te peut obliger à tenir ce langage ?
Est-il fourbe, inconstant ?

LISETTE.

Je ne sai ce qu'il est,
Mais vous en jugerez, écoutez, s'il vous plaît.

Nous nous sommes l'un l'autre abordés dans la rue,
Où me riant au nez aussi-tôt qu'il m'a vûe,
Avecque tant de joie il est vers moi couru,
Qu'à bon escient pour vous je l'ai jugé féru:
Même chose à l'ouir, d'abord toute assurance
De ne sortir jamais de votre obéissance,
Mais à peine pour vous il me vantoit son feu,
Qu'une dame arrivant, c'est là le beau du jeu.
Sans dire, quoi ni qu'est-ce, au mépris de sa flamme,
Le causeur est allé lui chanter même gamme,
Et sur l'heure à mes yeux, sans autre compliment,
S'est mis à cajoler fort gracieusement.

DOROTÉE.

Quoi, devant toi l'ingrat auroit eu l'impudence
De mettre lâchement au jour son inconstance,
De lui parler d'amour?

LISETTE.

Oui, vous dis-je, à mes yeux.

DOROTÉE.

Il fourbe donc, le traître?

LISETTE.

Il s'y connoît des mieux.

DOROTÉE.

Mais cette dame enfin, qu'est-elle devenue?
Acheve.

LISETTE.

Après l'avoir long-temps entretenue,
Tout-à-coup, mais sans doute ils avoient concerté,
Ils ont tiré tous deux chacun de leur côté.

DOROTÉE.

Et pour savoir son nom tu ne l'as point suivie?

LISETTE.

Je l'ai tâché, madame, & j'en brûlois d'envie,
Mais le valet d'Oronte a rompu mon dessein,
Qui m'ayant sû couler quelque douceur en main,

Pour arrhes qu'il feroit encor toute autre chose,
M'a promis monts & vaux moyennant bouche close :
Mais moi, *Sachons un peu pour qui vous me prenez*,
Puis lui jettant soudain ses écus d'or au nez,
Va, marousle, ai-je dit, *je ne suis point traîtresse*,
Et ne sai ce que c'est de vendre ma maîtresse.
Si j'ai besoin d'argent, sans lui manquer de foi,
Elle en a de réserve & pour elle & pour moi.
Alors si contre lui j'eusse cru mon courage....

DOROTÉE.

Ton zéle me ravit.

LISETTE.

Je pétillois de rage.
Moi, vous trahir ! Vous vendre ! O qu'il s'adressoit bien !
Il auroit pû m'offrir...

DOROTÉE.

Va, tu n'y perdras rien.
Admire cependant, aux termes où nous sommes,
Combien j'avois raison de haïr tous les hommes,
Puisqu'Oronte, en faveur de qui ce triste cœur
Relâchoit un orgueil qui fait tout mon bonheur,
Cet Oronte me fourbe, il me joue, il me brave,
Et, pris en d'autres fers, feint d'être mon esclave.
Mais qu'à propos sa feinte a sû se découvrir !
Avec ce lâche amant j'étois prête à m'ouvrir,
A prendre son avis pour rompre un hyménée....

LISETTE.

Vous l'espériez en vain, la parole est donnée ;
Votre pere vous presse, & pourra tout sur vous.

DOROTÉE.

Il a beau me presser, malgré ces rudes coups....

LISETTE.

Mais Florame lui plaît, il le souhaite, il l'aime.

DOROTÉE.

Florame en un besoin m'y servira lui-même.

Pour rechercher jamais cette triste union
Il est trop averti de mon aversion.
En vain de nos vieillards l'impuissante manie
Veut sur nos volontés user de tyrannie,
Dans toutes nos froideurs l'un & l'autre d'accord,
De leur autorité nous craignons peu l'effort.
Mais qui ferme la porte, & que prétend-on faire ?

SCENE III.

DOROTÉE, LUCIE, LISETTE.

LUCIE *avec sa coëffe abattue.*

MAdame, sauvez-moi des poursuites d'un frere;
Il tâche à me connoître, & son esprit jaloux
De quelque promenade est peut-être en courroux.
En vain par cent détours allant de rue en rue,
J'ai cru que dans la presse il me perdroit de vûe;
Il m'a toujours suivie, & marchant sur mes pas
M'a contrainte à la fin, pour ne me perdre pas,
D'entrer ainsi chez vous, où j'implore votre aide
Pour trouver à ma crainte un assuré reméde.
Connoissez qui le cherche.

[*Elle leve sa coëffe.*]

DOROTÉE.

Ah! Lucie, est-ce vous?

LUCIE.

C'est moi que le chagrin d'un frere trop jaloux....
Mais il frappe déja; pour me servir d'asyle,
Feignez de revenir maintenant de la ville.
Je vous laisse ma coëffe.

[*Elle met sa coëffe sur la tête de Dorotée.*]

LISETTE.

Il faut donc vous cacher.

LUCIE.

J'entre ici.

LISETTE *à Dorotée.*

Savez-vous . . .

DOROTÉE.

Veut-on se dépêcher ?
Qu'on ouvre.

LISETTE *allant ouvrir.*

Elle a beau faire, elle payera la dette.

DOROTÉE.

Que croira-t-il de moi ?

SCENE IV.

ÉRASTE, DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE *donnant sa coëffe à Lisette, comme feignant de revenir de la ville.*

Prends ma coëffe, Lisette.

[*Lisette sort, & rentre sur la fin de la scéne.*]

ÉRASTE.

Pardonnez un abord qui me rendra suspect
De manquer envers vous d'amour & de respect.
Je suis mon désespoir, & ne retiens qu'à peine
Les flots impétueux du courroux qui m'entraîne.

DOROTÉE.

Votre mauvaise humeur aujourd'hui me surprend,
Je croyois votre esprit dans un calme si grand,
Qu'aux plus rudes assauts toujours inébranlable,
Du moindre emportement vous fussiez incapable.

ÉRASTE.

Je le suis pour tout autre, & trop d'amour pour vous
Est cause. . . .

DOROTÉE.

Quoi, je suis l'objet de ce courroux?

ÉRASTE.

Niez l'ingrat mépris dont vous payez ma flamme,
Niez que mon rival puisse tout sur votre ame,
Que de vos trahisons mes yeux soient les témoins.

DOROTÉE.

Croyez-moi, vous rêvez, Éraste.

ÉRASTE.

Mais du moins
Vous tomberez d'accord qu'on peut vous avoir vûe
Dans quelque confidence au milieu de la rue?

DOROTÉE.

Moi?

ÉRASTE.

Je vous ai suivie après vos adieux faits,
J'en crois mes yeux.

DOROTÉE.

Vos yeux....

ÉRASTE.

Ils ne mentent jamais.
Mais pour vous mieux convaincre, & vous couvrir de
honte,
Peut-être il souffrira de vous nommer Oronte.

DOROTÉE.

Oronte?

ÉRASTE.

Oui, cet amant avec qui vous étiez,
Qui vous faisoit sa cour, & que vous écoutiez.
Le nierez-vous encor?

DOROTÉE *bas.*

Je sers donc ma rivale?
O ciel! Quelle surprise à la mienne est égale?

ÉRASTE.

De votre trahison ce silence est l'aveu.
Enfin j'ouvre les yeux pour éteindre mon feu,

J'adorois une ingrate, & le ciel favorable,
Pour me désabuser, me la fait voir coupable.

DOROTÉE.

C'est aller trop avant, mais par bonté je croi
Que vous ne savez pas que vous parlez à moi;
Et veux bien excuser les chaleurs indiscrettes,
Et qui de ce reproche armant votre courroux,
Ne vous permettent pas de bien penser à vous.

ÉRASTE.

Je n'y pense que trop, & si je vous accuse...

DOROTÉE.

Quoi, vous continuez ? J'en suis pour vous confuse,
Votre raison, Éraste, est sans doute en défaut;
Mais sachons qui vous porte à prendre un ton si haut?
Oronte, dites-vous, a sû toucher mon ame?
Est-ce un crime pour moi que d'estimer sa flamme?
Que vous ai-je promis qui m'en doive empêcher?
Quels sermens violés m'osez-vous reprocher?
Si pour grande faveur vous comptez une lettre,
A votre vanité cessez de trop permettre:
J'aime à donner la baie, & pour la pousser loin,
J'écrirois cent billets, s'il en étoit besoin;
Vous régalant ainsi, je n'ai cherché qu'à rire,
Les termes en font foi vous n'avez qu'à bien lire.

ÉRASTE.

Quoi, me railler encor! C'est donc là tout le fruit
Qu'une flamme si pure à la fin m'a produit?
Après deux ans perdus en devoirs, en services....

DOROTÉE.

Ces devoirs quelquefois tiennent lieu de supplices.

ÉRASTE.

Votre orgueil envers moi ne se peut démentir,
Vous me tirez d'erreur, & j'en veux bien sortir.
De l'infidélité ne craignez point la honte,
Abandonnez Éraste, & vivez pour Oronte.

Je romps mes triſtes fers que j'eſtimai ſi doux ;
Et, pour ne rien garder qui me parle de vous ;
Ce billet, dont l'appas avoit pû me ſurprendre,
J'en faiſois un tréſor, je m'offre à vous le rendre.

DOROTÉE.

Ce ſera m'obliger ; donnez donc promptement.

ÉRASTE.

Oui, je vous le rendrai, n'en doutez nullement,
Je cours chez moi, madame, & je vous le rapporte.

SCENE V.

DOROTÉE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien, le ciel enfin vous rit de bonne ſorte ?
Celle dont je parlois, la rivale beauté
A qui le fourbe Oronte a ſi bien proteſté,
Elle eſt entre vos mains, la voulez-vous plus belle ?

DOROTÉE.

Je le ſai, cependant je ſoutiens ſa querelle.

LISETTE.

J'en ai tantôt ſouffert, mais à préſent il faut....

DOROTÉE.

Elle pourroit t'ouir, ne parle point ſi haut.

LISETTE.

Madame, elle n'a garde, elle eſt trop éloignée ;
Juſques dans le jardin ſa crainte l'a menée,
Où pour vous rendre grace, elle attend mon retour ;
Je l'y viens de quitter.

DOROTÉE.

Pour venger mon amour,
Et donner prompt obſtacle aux deſſeins de mon traître,
Il faut adroitement.... Mais que vois-je paroître ?

SCENE

SCENE VI.

CLITON, DOROTÉE, LISETTE.

CLITON.

Lisette.

LISETTE.

C'est Cliton. Ton maître tarde bien.

CLITON.

Peut-il entrer ?

LISETTE.

Oui, va.

CLITON.

Mais...

LISETTE.

Qu'il ne craigne rien ;
Le bon-homme est sorti, qu'il vienne.

SCENE VII.

DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE.

Enfin, Lisette,
Tu vois qu'en mes filets l'un & l'autre se jette ;
Si leur amour est né du mépris de mes feux,
Je saurai d'un seul coup me venger de tous deux.

LISETTE.

Mais, suivant les transports de votre jalousie,
Gardez...

DOROTÉE.

Dans le jardin va retrouver Lucie,
Puis, lorsque tu croiras qu'Oronte soit ici,
Fais-l'en sortir soudain pour y venir aussi;
Et sur le point d'entrer arrête-la de sorte
Qu'elle nous puisse entendre étant à cette porte;
Il ne manquera pas de me parler d'amour,
Alors, laisse-moi faire, à beau jeu beau retour.

LISETTE.

L'appas est délicat, vous l'y pourrez surprendre.

DOROTÉE.

Va donc vîte, aussi-bien je crois déja l'entendre,
Le voici.

SCENE VIII.

ORONTE, DOROTÉE, LUCIE, & LISETTE *dans l'appartement*, CLITON.

CLITON.

Quoi, monsieur?

ORONTE.

Oui, je te le promets;
J'y renonce, & Lisette est à toi désormais.

CLITON.

De bon cœur?

ORONTE.

De bon cœur, & sans réserve aucune.

CLITON.

Grand merci. Maintenant poussez votre fortune,

ORONTE *à Dorotée.*

Quelque cher que me soit l'honneur que je reçoi,
Je veux mal aux bontés que vous avez pour moi,
Puisqu'attendu de vous, l'on peut mettre en balance
Si je viens par amour, ou bien par complaisance;
Et que votre ordre exprès peut faire présumer
Que c'est vous obéir, & non pas vous aimer.

LISETTE *paroissant avec Lucie qu'elle oblige incontinent de rentrer.*

Un cavalier, madame, est encore avec elle;
Demeurez.

LUCIE.

C'est Oronte. Ah, l'ingrat, l'infidéle!

DOROTÉE.

Me surprendre d'abord avec ce compliment,
C'est prévenir ma plainte assez adroitement.
Vous-même, apprenez-moi ce qu'il faut que j'en croie.

ORONTE.

Vous le pouvez connoître à l'éclat de ma joie.

DOROTÉE.

J'en soupçonne l'adresse.

ORONTE.

Avec peu de raison.

DOROTÉE.

Souvent un beau dehors cache une trahison.

ORONTE.

Pour plus de sûreté n'en croyez que vous-même,
Consultez votre cœur, il sait si je vous aime.

DOROTÉE.

Il m'en fait donc secret?

ORONTE.

Moins que vous ne pensez,
Si vous daignez l'entendre, il vous en dit assez;
Et d'ailleurs, ce devoir dont mon amour s'acquitte...

DOROTÉE.

Peut-être étant forcé n'est pas de grand mérite.

ORONTE.

L'hommage que je rens aux yeux qui m'ont blessé
Passeroit-il chez vous pour un devoir forcé ?
Cet hommage si pur, sans mélange, sans tache,
Et qui n'a rien en soi de honteux ni de lâche.

DOROTÉE.

Vous l'élevez bien haut.

ORONTE.

N'en ai-je pas sujet,
Puisque de mon amour vos vertus sont l'objet,
Qu'en vous est le motif qui fait que je vous aime,
Et que c'est seulement à cause de vous-même ?

DOROTÉE.

Je puis donc m'assurer qu'il durera toujours,
Ce rare & digne amour qui de moi prend son cours ;
Car, encor que du temps le pouvoir soit extrême,
Me peut-il faire enfin cesser d'être moi-même ?

ORONTE.

Aussi me feriez-vous un outrage mortel,
D'attendre moins de moi qu'un hommage éternel.

DOROTÉE.

Vous en parlez, ce semble, avec tant de franchise,
Que j'ai quelque sujet de craindre une surprise.

ORONTE.

Quoi, vous vous défiez de ma sincérité ?

DOROTÉE.

On hazarde à tout croire avec légereté.

ORONTE.

Mais un espoir fondé sur de si grands mérites
Trahit qui le soutient en souffrant des limites,
Il doit se tout promettre, & sur ce ferme appui,
Prétendre à tous les cœurs qu'il croit dignes de lui.

DOROTÉE.

C'est ainsi aussi-tôt que le vôtre soupire ;
Il se tient assuré de tout ce qu'il desire ;

ORONTE.

C'est ainsi que sans crainte & sans émotion
Je vois briguer sous main votre inclination ;
Je vous rends mes respects, Éraste vous proteste,
Vous avez de bons yeux, qu'ai-je à douter du reste ?

DOROTÉE.

Vos mérites vous font un présage assuré
D'emporter la balance, & d'être préféré.

ORONTE.

D'une & d'autre façon je sai me satisfaire ;
Je me donne à l'objet dont le choix me préfére ;
Et quand l'heur d'un tel choix ne tombe point sur moi,
L'on montre une ame basse, & je reprens ma foi.

DOROTÉE.

M'accuseriez-vous bien d'une telle bassesse,
Et ce reproche adroit est-ce à moi qu'il s'adresse ?

ORONTE.

Un peu trop de scrupule à votre amour est joint,
Des termes si communs ne vous regardent point.
Mais j'entends du bruit.

DOROTÉE *contrefaisant l'étonnée.*

Où ?

ORONTE.

Vous semblez inquiette.
Vous regardez...

DOROTÉE.

De l'œil je cherche ici Lisette,
Il m'a semblé la voir.

ORONTE.

Vous l'avez vûe aussi.

DOROTÉE.

Qu'est-elle devenue ?

ORONTE.

Elle est entrée ici,
Je m'en vais l'appeler.

DOROTÉE *feignant de l'arrêter avec empressement.*

Dieux ! Que voulez-vous faire ?

ORONTE.

Vous rendre de mon zéle une preuve légere.

DOROTÉE.

Toujours d'un vil soupçon votre amour est taché ;
Mais croyez que chez moi si quelqu'un est caché,
Sans m'en avoir parlé, ma suivante est coupable...

ORONTE.

Madame, qui vous dit que vous soyez coupable ?
C'est parler cette fois vous-même contre vous.

DOROTÉE.

J'ai lieu de craindre tout d'un naturel jaloux,
Vous m'accusâtes hier, & depuis ce reproche...

ORONTE.

Trouvez bon seulement que Lisette s'approche.

DOROTÉE *l'arrêtant toujours.*

Sous ce prétexte feint vos soupçons imprudens
Veulent...

ORONTE.

Souffrez...

CLITON.

Sans doute Éraste est là-dedans.
Tenez ferme, monsieur, ayons-en l'ame nette,
Pour n'être plus leurrés d'un mari de Lisette.

DOROTÉE.

Suivez votre caprice, & ne montrez ici...

ORONTE.

Vous vous allarmez trop. Lisette.

SCENE IX.

ORONTE, DOROTÉE, LUCIE.

LUCIE.

LA voici;
Rassurez votre esprit, c'est à tort qu'il s'étonne.

CLITON.

Voici bien des marchands, la foire sera bonne.

ORONTE.

Quels embarras jamais furent moins espérés!

CLITON.

Vous avez l'esprit bon, vous vous en tirerez.

LUCIE.

Hé bien, perfide amant?

DOROTÉE.

Hé bien, amant volage?

LUCIE.

Entre nous, tour-à-tour, votre cœur se partage?

DOROTÉE.

Trompeur.

LUCIE.

Parjure.

DOROTÉE.

Fourbe.

LUBIE.

Ame double & sans foi.

DOROTÉE.

Lâche.

LUCIE.

Traître.

ORONTE.

Eſt-ce aſſez déclamé contre moi ?

LUCIE.

Après tant de ſermens, tant de promeſſes fauſſes...

CLITON.

De crainte d'accidens, monſieur, tirons nos chauſſes.
Si la moindre des deux nous ſautoit au collet,
Adieu, ce ſeroit fait du maître & du valet.

DOROTÉE.

Enfin la vérité malgré toutes vos feintes...

ORONTE.

De grace, dites-moi le ſujet de vos plaintes.

LUCIE.

Quoi, nos plaintes, ingrat, peuvent vous étonner ?

CLITON.

Parlez, car je n'ai pas le don de deviner.

LUCIE.

Nier des trahiſons qui ſont en évidence,
A l'infidélité c'eſt joindre l'impudence.

ORONTE.

Ne me condamnez point ſans me dire pourquoi.

DOROTÉE.

Vous ne m'avez pas dit que vous brûliez pour moi,
Que votre paſſion alloit juſqu'à l'extrême ?

ORONTE.

Je vous le dis encor de nouveau, je vous aime.

LUCIE.

Quoi, vous l'aimez, parjure, après m'avoir cent fois
Juré que votre cœur ſe rangeoit ſous mes loix ?
Qu'un fort amour pour moi...

ORONTE.

Je vous le dis encore.

LUCIE.

Vous m'aimez ?

ORONTE.

Je vous aime.

DOROTÉE.

Et moi ?

ORONTE.

Je vous adore.

LUCIE.

Voyez l'effronterie, à nos yeux nous jouer !

ORONTE *à Lucie.*

Mais vous cherchez en vain à ne pas l'avouer,
Vous me connoiſſez trop pour douter de ma flamme.

DOROTÉE.

Pourquoi donc m'en conter ſi Lucie a votre ame ?

ORONTE.

Par amour.

DOROTÉE.

Quel amour !

ORONTE.

Véritable.

DOROTÉE.

Et comment ?

ORONTE.

J'aime par connoiſſance, & non aveuglément ;
Ma raiſon ſe rendant de ſurpriſe incapable,
Sans rien chercher de plus, je m'attache à l'aimable,
Et le trouvant en elle ainſi qu'il eſt en vous,
Je confons un amour dont l'appas m'eſt ſi doux,
Et croi, ſans me noircir vers l'une ni vers l'autre,
Qu'honorer ſon mérite eſt rendre hommage au vôtre.

DOROTÉE.

Mais comme on eſt réduit à choiſir tôt ou tard,
Qui vaincra de nous deux ?

ORONTE.

C'eſt un ſecret à part.

DOROTÉE.

Il faut ſe déclarer.

ORONTE.

Votre ordre en vain m'en presse;
Celle qui me perdroit en mourroit de tristesse.

LUCIE.

Vous pouvez sans scrupule ailleurs vous engager:
Vraiment, vous valez bien qu'on y daigne songer.

ORONTE.

Ah! Vous en osez donc faire la dégoûtée?
Voilà mon choix tout fait, je suis à Dorotée.

LUCIE.

Je lui céde sans peine un bien si précieux.

ORONTE.

Me déclarant pour vous, vous en parleriez mieux.

LUCIE.

En effet, son bonheur est fort digne d'envie.

ORONTE.

Toujours d'un faux orgueil la disgrace est suivie;
Vous verrez ce que c'est que de m'avoir perdu.

A Dorotée.

Vous, à qui désormais tout mon amour est dû,
Croyez...

DOROTÉE.

Un choix si prompt me met en défiance.

ORONTE.

Votre cœur est d'accord de cette préférence,
N'en faites point la fine, il la croit mériter.

DOROTÉE.

Votre inégale humeur me fait toujours douter;
Vous en contez par tout.

ORONTE.

Et n'est-ce pas la mode?
Voyez si, tel qu'il est, mon cœur vous accommode.

SCENE X.

ARGANTE, ORONTE, FLORAME, ÉRASTE, DOROTÉE, LUCIE, LISETTE, CLITON.

ÉRASTE *à Dorotée.*

Voici votre billet, infidéle. Mais quoi,
Ma sœur avecque vous!

ARGANTE *à Florame.*

Je réponds de sa foi,
Je suis pere.

FLORAME.

Ah, plutôt que la vouloir contraindre...

ARGANTE.

Enfin de vos froideurs j'ai sujet de me plaindre;
Si certains bruits confus vous mettent en souci
Jusqu'à vous allarmer de voir Oronte ici,
Sachez ce qui l'améné, & qu'aimé de Lucie...

LUCIE.

De moi? Que dites-vous? C'est ce que je dénie,
Mon amour est un bien qu'il ne peut espérer.

FLORAME *à Argante.*

Souffrez donc qu'aujourd'hui j'ose me déclarer.
Lucie étant l'objet à qui j'ai pû prétendre,
J'estime en vain l'honneur de me voir votre gendre,
Je ne puis l'accepter sans infidélité;
Mais Éraste...

ÉRASTE *à Florame.*

Non, non, le sort en est jetté,
Mon cœur de cette ingrate abhorre l'hyménée;
Cependant je tiendrai ma parole donnée,

Venez-en voir l'effet, & remenez ma sœur.

FLORAME *à Argante.*

Adieu. Ne soyez point jaloux de mon bonheur.

SCENE DERNIERE.

ARGANTE, ORONTE, DOROTÉE, LISETTE, CLITON.

ARGANTE *à Oronte.*

QUe veut dire ceci ? Lucie aime Florame !
Et quoi, n'est-elle pas l'objet de votre flamme ;
Et surpris aujourd'hui dans un doux entretien,
N'avez-vous pas sauté de son jardin au mien ?

ORONTE.

Puisqu'enfin il est temps que je vous désabuse ;
Apprenez que l'amour m'a fourni cette excuse.

ARGANTE.

Quoi, voir de nuit ma fille, & tous deux tant oser ...

ORONTE.

Ne vous emportez point.

ARGANTE.

A moins que l'épouser ...

ORONTE.

J'y consens ; il faut bien qu'enfin je me marie,
Pourrions-nous autrement finir la comédie ?

DOROTÉE.

Vous réduire à l'hymen, qui l'auroit pû prévoir ?

ORONTE.

C'est la fin de mon rôle, il faut bien le vouloir.

CLITON.

Cette conclusion est encore imparfaite,
Il faut, pour bien finir, que j'épouse Lisette.

DOROTÉE.

L'aimes tu ?

CLITON.

Je m'en meurs, madame.

DOROTÉE.

Elle est à toi.

CLITON *à Lisette.*

Ah, mignarde !

LISETTE.

Non, non, il tient encore à moi.
Peux-tu m'entretenir l'état de demoiselle ?

CLITON.

Que trop.

LISETTE.

As-tu de quoi ?

CLITON.

N'en sois point en cervelle.

LISETTE.

J'en doute.

CLITON.

C'est à tort.

ORONTE.

Va, nous t'en assurons.

LISETTE.

Voyons compter l'argent, & puis nous parlerons.

FIN.

A

A
MONSIEUR***.

ONSIEUR,

Vous avez tant de part à la production de cette pastorale, que l'offre que je vous en fais se doit plutôt appeller une restitution, qu'un présent. En effet, vous ne m'en avez pas seulement inspiré le dessein; mais comme les choses que vous dites, quoiqu'admirables d'elles-mêmes, ne tirent pourtant leur plus grand éclat que de la belle maniere dont vous le dites, je suis obligé d'avouer que ç'a été vous qui avez formé mon caractére; puisque ç'a été vous qui m'avez fait remarquer les plus aimables extravagances de Lysis, mais avec une exagération si charmante, qu'il ne m'étoit plus guere difficile de réduire en vers avec quelque grace, ce que je vous en oyois dire si agréablement en prose. Après cela il me semble que vous devez prendre assez d'intérêt en sa bonne

ou mauvaise fortune, pour vous engager à le défendre contre ceux qui prétendront tirer avantage de sa foiblesse, & le traiter de ridicule à cause qu'il est extravagant. Ce n'est pas qu'il n'y ait déja long-temps qu'il fait vanité de sa folie, & que ce qu'un autre tiendroit à honte, ne lui ait été assez glorieux, pour l'avoir obligé depuis plusieurs années à paroître sans confusion devant ceux même qui, par délicatesse d'esprit, font profession ouverte de n'approuver que fort peu de choses. Il est vrai qu'il tient cet avantage d'une des meilleures plumes de notre temps, à qui notre langue ne pouvoit être redevable d'une plus ingénieuse satyre. Mais comme il n'y a rien qui ne devienne hors de mode avec le temps, peut-être que ce qui fut alors si agréable en roman, ne le sera point aujourd'hui en comédie, & qu'étant nécessaire que Lysis soit ici un peu différent de ce qu'il étoit la premiere fois qu'il parut, on s'imaginera que son extravagance en doit être moins supportable. Je ne croi pas néanmoins l'avoir si fort déguisé qu'il ne soit aisé de le reconnoître; & comme je suis persuadé que ce n'est qu'en imitant fort exactement le merveil-

leux original dont je l'ai tiré, que l'on en peut faire une copie qui soit capable de plaire, je n'ai point honte d'avouer que je m'y suis attaché autant que je l'ai pû, & que si les loix du théatre me l'avoient permis, je n'aurois rien ajouté du mien aux caprices spirituels dont j'ai trouvé son imagination déja toute remplie. Mais dans l'abondance même des belles choses, il est quelquefois bien difficile d'en faire le choix, & ce qui a grace dans un genre d'écrire, ne l'a pas toujours dans l'autre. J'en dirois davantage si je n'étois assuré que rien n'échappe à ces belles lumieres qui vous donnent des connoissances si éclairées de toutes choses, & si je ne craignois de faire tort à leur vivacité, en voulant me justifier auprès de vous de la conduite de cette pastorale. Ce qu'il y a de moins condamnable, je sai que vous le connoîtrez parfaitement; & j'espere que la bonté que vous avez pour moi, vous obligera à prendre moins garde à ce que j'y ai laissé de plus défectueux, qu'à la protestation sincere que je fais d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

T. CORNEILLE.

ACTEURS.

LYSIS, berger extravagant.

ANGÉLIQUE, nymphe, sœur de Montenor.

HIRCAN, frere de Lucide.

MONTENOR, berger, amant de Lucide.

ANSELME, berger, amant d'Angélique.

CLARIMOND, amant de Charite.

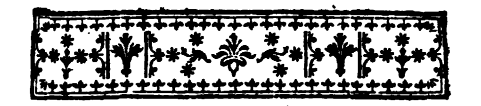
LUCIDE, bergere, sœur d'Hircan.

CHARITE, bergere, parente d'Angélique.

SINOPE, } demoiselles voisines d'Angélique.
CLORISE, }

ADRIAN, parent de Lysis.

La scéne est en Brie.



LE BERGER EXTRAVAGANT,

PASTORALE BURLESQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LYSIS, *en équipage de berger, chassant un troupeau devant lui.*



AISSEZ, cheres brebis, mes fidéles
compagnes,
Paissez en liberté dans ces vertes campagnes,
Où, grace à ma bergere, on voit régner
encor
Un siécle aussi doré que le feu siécle d'or :
Mais ne vous repaissez que d'œillets & de roses
Qu'en ces lieux sous vos pas vous trouverez écloses;
Goûtez sans craindre rien un pâturer si doux,
L'amour pour elle au guet vous défendra des loups,

Il aime ce qu'elle aime, & de bon œil regarde
Son fidéle berger, & le troupeau qu'il garde;
Troupeau qui désormais de sa marque marqué,
D'aucun mal de brebis ne peut être attaqué.
Ah, Charite, Charite, adorable Charite,
Des bergeres de Brie & la fleur & l'élite,
Que tes yeux ont de force, & qu'ils sont beaux & bons
A contraindre un amant de garder les moutons!
Auprès de leur lumiere éclatante & mignarde,
Le soleil ne fait voir qu'une lueur blafarde,
Dont les foibles rayons sont rayons à berner,
Quand ceux de tes regards viennent à rayonner.
Aussi, pauvre soleil, ta faute est sans seconde
De te mêler encor d'illuminer le monde:
Laisse, laisse un tel soin à l'objet que je sers,
N'expose plus ta honte aux yeux de l'univers,
Cache-toi sous les eaux, & nuit ni jour ne quitte
Ton palais de cristal, ni le sein d'Amphitrite;
Mais ton cours s'avançant, je ne ferois point mal
Si je me régalois par un festin frugal.
Pâturez, pâturez, mes cheres brebiettes,
J'en vais, sur l'herbe assis, faire autant que vous faites.

Il se sied sur l'herbe, & ayant tiré quelques fruits de sa pannetiére, il se détourne & apperçoit Clarimond, qui, surpris de voir un homme vêtu comme les romans nous dépeignent les bergers, s'étoit arrêté à le considerer.

SCENE II.

CLARIMOND, LYSIS.

LYSIS.

Pan te garde, Berger, où s'adressent tes pas?
Es-tu d'humeur à prendre un pastoral repas?
De meilleurs fruits encor sont dans ma panneriere;
Nous les partagerons, nous ferons chere entiere;
Si la soif nous saisit, le ruisseau n'est pas loin,
Daigne donc prendre place.

CLARIMOND.

Il n'en est pas besoin;
Je n'ai point d'appetit. Mais tirez-moi de peine;
Quel important dessein en ces lieux vous amene?

LYSIS.

Ta franchise me plaît, & je t'en aime mieux;
C'est avoir de l'esprit que d'être curieux:
Les curiosités quand elles sont discretes...

CLARIMOND.

Trêve de complimens, dites-moi qui vous êtes.

LYSIS.

Qui je suis? Ah, je crois que tu le peux juger,
Graces au grand dieu Pan, Berger, je suis berger.
Mais quel climat lointain est ta chere patrie,
Pour ignorer encor ce qui se passe en Brie?
Car, quoique ton habit soit différent du mien,
Je te prens pour berger.

CLARIMOND.

C'est en juger fort bien;
Je le suis en effet, & dès demain peut-être
Que plus ouvertement je me ferai connoître.
Cependant dites-moi quel est votre dessein?

LYSIS.

Oui, pour te refuser j'ai le cœur trop benin ;
Sieds-toi.

CLARIMOND *s'asseyant auprès de Lysis sur l'herbe.*

Qui vit jamais plus haute extravagance ?

LYSIS.

Je resserre pour toi mes fruits sans répugnance,
Carpeu m'importe l'heure ; & puis, ne dit-on pas
Qu'un gracieux devis vaut mieux qu'un bon repas ?
D'ailleurs les doux Zéphirs qui flattent ces verdures
Rendent le lieu tout propre au récit d'aventures.
Sache donc que l'amour, cet enfant du chaos,
Qui cent fois de sa mere a troublé le repos,
Et sans qui les bergers, dans une paix profonde,
Feroient nargue au bonheur des plus grands rois du monde,
Ce clair-voyant aveugle, au naturel pervers,
Dès mes plus tendres ans me voulut mettre aux fers ;
Mais sachant de quel air ses esclaves il traite,
Devant ce dieu malin j'ai toujours fait retraite,
Et mille fois encor je m'en serois moqué,
Si pour vaincre ce cœur trop long-temps attaqué,
Ayant enfin connu sa force trop petite,
Il n'eût pas mendié le secours de Charite.
Charite ! A ce beau nom voi quel tressaillement.

CLARIMOND.

Elle est donc belle ?

LYSIS.

Belle ? Hyperboliquement.
Tâche à faire un amas de mille belles choses,
Songe aux beautés des lys, songe à celle des roses,
Emprunte pour ses yeux les rayons du soleil,
Seme sur chaque joue un incarnat vermeil,
Puis d'un vif coloris par un crayon fidele...
Enfin figure-toi, Berger, qu'elle est fort belle.

CLARIMOND.

CLARIMOND.

Le merveilleux portrait !

LYSIS.

Ce fut dedans Paris,
Que, non encor berger, la voyant je fus pris.

CLARIMOND.

Et comme elle vous prit, de même vous la prîtes ?

LYSIS.

Eût-elle pû tenir contre tant de mérites ?
Je ne te dirai point combien mon cœur alors
Sentit par son amour d'extatiques transports,
Ni comme à l'éprouver à mes soupirs docile ;
Je mourus mille fois & ressuscitai mille.
Tu sauras seulement que mon plus grand bonheur
Vient d'un rare dessein qu'amour lui mit au cœur,
La faisant consentir à venir dans la Brie
Rétablir l'ancienne & noble bergerie.
Depuis cinq ou six jours elle habite ces lieux ;
Où ma félicité passe celle des dieux.
En effet, en fut-il jamais de plus parfaite,
Que de vivre berger & porter la houlette ?
Il n'est arbre déja, ni rocher d'alentour
Où nos noms ne soient lûs pleins de chiffres d'amour ;
Et sans une frayeur qui me tient en martyre...

CLARIMOND.

Craignez-vous quelque chose ?

LYSIS.

Oui, qu'un vilain Satyre ;
Quelque dieu chevre-pied, de ma bergere épris,
Ne la surprenne seule, & que malgré ses cris...

CLARIMOND.

Non, non, pour elle en vain votre amour appréhende ;
Il n'est point de Satyre à qui je ne commande ;
Mettez-vous en repos.

LYSIS *se levant.*

Tu leur donne la loi ?

CLARIMOND.

Ils m'entendent de loin, & tremblent tous sous moi.

LYSIS *se mettant à genoux.*

Grande divinité de nos sacrés bocages,
D'un berger ton sujet accepte les hommages;
Car je parle au dieu Pan, qui s'est dans mes amours
Déguisé tout exprès pour m'offrir son secours;
Ton regard plus qu'humain me le fait trop paroître;
Pardon, si je t'ai pû si long-temps méconnoître,
Désormais chaque jour sur ton autel divin
Je ferai qu'on épanche & du lait & du vin,
Et que de mes agneaux le plus gras se choisisse,
Pour t'être tous les mois offert en sacrifice.

CLARIMOND.

Que faites-vous, Berger?

LYSIS.

Ah! Souffre qu'aujourd'hui...

CLARIMOND.

Vous faites tort à Pan de me prendre pour lui:
Voyez bien, je ne suis, pour m'en faire la fête,
Ni fourchu par les pieds, ni cornu par la tête.

LYSIS.

Sous cet habit mortel cachant l'être divin...

SCENE III.

ADRIAN, CLARIMOND, LYSIS.

ADRIAN.

Ah, fou, te voilà donc!

LYSIS *se détournant.*

Adrian mon cousin,
Quoi, c'est vous!

ADRIAN.

Oui, c'eſt moi qu'affrontent tes folies :
Tu t'en viens donc ici jouer tes comédies ?
Ah, ſi tu n'es en cage aux petites maiſons ! ...

LYSIS.

Silence, laiſſez-moi déduire mes raiſons,
C'eſt où chacun de nous doit avoir ſon refuge.

Montrant Clarimond.

Ce gracieux berger nous ſervira de juge.
De ſes perfections tout-à-l'heure abuſé,
Je le prenois pour Pan en mortel déguiſé ;
Même, prenez-y garde, il a bien l'encoleure ;
S'il n'eſt Pan, d'être au moins Cupidon, ou Mercure.

ADRIAN.

O ciel, que de folie & de déréglement !

LYSIS.

Vous blâmez les bergers, mais trop aveuglément.
Eſt-il façon de vivre en douceurs plus féconde,
Et leur nom n'eſt-il pas auſſi vieux que le monde ?
Lorſque Deucalion voulut hommes forger,
De ſa premiere pierre il nâquit un berger.
Jadis les plus grands rois, que gloire m'eſt de ſuivre,
Faiſoient leurs fils bergers pour leur apprendre à vivre.
Les dieux cent fois en terre en ont pris les habits,
Apollon chez Admette a gardé les brebis ;
Et même encor là-haut ces étoiles errantes
Sont animaux paiſſans dans ces plaines luiſantes ;
Et qui les garderoit ſi ce n'étoit les dieux ?
Or, quant à nos moutons, eſt-il qui vaille mieux ?
Outre qu'on s'en nourrit, on les tond, & ſans peine
Tout berger en reçoit un doux tribut de laine.
Pour ſe faire adorer autrefois, ce dit-on,
Jupiter emprunta la forme d'un mouton.
La Gréce n'a point vû d'entrepriſe plus haute
Que quand pour la toiſon partit maint Argonaute ;

Le premier ſacrifice, on l'a fait au dieu Pan.
C'eſt pour vous témoigner, mon couſin Adrian,
Que, quoi qu'oſe du monde alléguer la malice,
Mener paître un troupeau c'eſt un noble exercice.
A quoi bon des cités l'importun embarras
De marchands, officiers, procureurs, avocats?
Qu'on liſe Juliette, & puis que l'on me die
Si l'on connut jamais tels noms en Arcadie:
Chacun étoit berger, & vivoit ſans ſouci,
C'eſt comme je prétends qu'on ſe gouverne ici.
Croyez-moi, mon couſin, laiſſez-là vos aunages;
Venez avecque nous régler nos pâturages,
Amenez femme, enfans, vous vivrez en repos,
Elle ſera bergere, ils ſeront bergerots
Et nous goûterons tous des voluptés parfaites,
Allant danſer ſous l'orme au ſon de nos muſettes.

ADRIAN.

Ah! Monſieur, vous voyez à quel étrange excès
Va de ce pauvre eſprit le phrénétique accès,
Combien d'extravagance...

LYSIS *s'éloignant d'eux.*

Ah, Charite! Ah, Charite!
Si tu me fais mourir, fais que je reſſuſcite.

[*Il ſe retire au coin du théatre où il ſe couche.*]

CLARIMOND.

Tandis qu'il rêve ſeul, de grace, apprenez-moi
Le principe caché du trouble où je le voi,
J'en trouve les accès d'une étrange nature.

ADRIAN.

C'eſt le fruit d'une vaine & maudite lecture.
Son pere étoit marchand & bourgeois de Paris;
Qui ſe voyant du bien, n'eut d'yeux que pour ce fils:
Ainſi, faiſant deſſein de le pourvoir d'office,
Pour lui former l'eſprit trop ſimple & ſans malice,
Il le mit à l'étude, où tout ce qu'il apprit
Ce fut à renverſer le peu qu'il eût d'eſprit;

Il ne lut que romans, en crut les impostures,
Admira des bergers toutes les aventures,
Et son foible cerveau fut bien-tôt démonté
Par ces contes en l'air d'amour & de beauté.
En moins d'un an ou deux il s'en coëffa de sorte,
Que dès-lors il voulut prendre l'habit qu'il porte;
On avoit beau le vaincre à force de raisons,
Toujours une houlette, & toujours des moutons.
Ainsi donc plus d'étude, & moins encor d'office;
Mais, quoiqu'il persistât toujours dans son caprice,
Ce fut bien pis encor quand son pere mourut.
Le roman de l'Astrée en ce temps-là parut,
Où lisant les débats d'Hylas & de Silvandre,
Comme en cette matiere il a le cerveau tendre,
Voulant être leur juge, & les ouir de près,
Il conclut son départ pour aller en Forêts,
Et si long-temps par tout je ne l'eusse fait suivre,
Sans doute il eût moins cru nos avis que son livre.
Cependant son transport ne se pouvoit calmer;
Souvent dans une chambre il alloit s'enfermer,
Où, sans obstacle aucun suivant ses rêveries,
Je l'entendois lui seul jouer des bergeries.
Enfin de ces romans la mode ayant cessé,
Son esprit fort long-temps nous parut moins blessé,
Et cette ardeur sans doute eût été refroidie,
S'il n'eût point l'autre hyver hanté la comédie.
Son obstination à voir l'Amarillis,
Lui remit dans la tête & houlette & brebis,
Il me traîna moi-même à ce vilain spectacle,
Presque de vers en vers il y crioit miracle;
D'aise à peine il pouvoit se tenir dans sa peau,
Tout lui sembloit charmant, tout lui sembloit nouveau,
Jamais attention n'y fut plus assidue,
Cent fois on l'a jouée, & cent fois il l'a vûe,
Si bien que rembarqué par son maudit caquet,
Il a trouvé moyen d'apprêter son paquet,

Et par un beau matin, ayant trouſſé bagage,
Il eſt ici venu jouer ſon perſonnage ;
Mais je ſaurai ſi bien déſormais l'enfermer,
Que je l'empêcherai de nous plus diffamer.

CLARIMOND.

Ce déſordre eſt fâcheux ; mais auſſi prenez garde
Combien à l'enfermer ſon repos ſe hazarde,
La priſon eſt affreuſe au plus ſolide eſprit,
Et c'eſt là que le foible aſſez ſouvent s'aigrit.

ADRIAN.

Mais quel amandement faut-il que j'en eſpere ?

CLARIMOND.

Pour moi, je ſuis d'avis que vous le laiſſiez faire.
Ici, que vous importe ? Il eſt loin de Paris,
Souffrez qu'il vienne à bout du deſſein qu'il a pris,
Que de ſes propres ſens il ſuive la ſaillie ;
Peut-être que huit jours guériront ſa folie,
Et que, ne trouvant pas au métier de berger
Les douceurs qui d'habit l'ont fait ainſi changer ;
On aura moins de peine à lui faire connoître
L'erreur qu'en ſon eſprit ſes livres ont fait naître.

ADRIAN.

Donc, pour un jour ou deux je vais vous dire adieu ;
Auſſi-bien le hazard m'a conduit en ce lieu,
Et loin de le chercher, je faiſois un voyage
Où ſans retardement quelque affaire m'engage,
Elle m'eſt d'importance, & preſſe au dernier point.

CLARIMOND.

Allez, on obtiendra qu'il ne s'éloigne point.

SCENE IV.

CLARIMOND, ANSELME *en habit de berger*, LYSIS *toujours couché & rêvant.*

CLARIMOND.

Il nous laisse un trésor d'un prix inestimable :
Fut-il jamais un fou d'humeur plus agréable ?
Mais quelle illusion me surprend aujourd'hui ?
Que vois-je ? Tout le monde est-il fou comme lui ?

ANSELME.

Quoi, Clarimond, ce semble, a peine à me connoître ?

CLARIMOND.

O ciel ! En quel habit vous vois-je ici paroître ?
Est-ce Anselme ?

ANSELME.

Oui, pour vous je suis Anselme encor,
Et mon nom de roman, le berger Polidor.

CLARIMOND.

Quoi, jouez-vous un rôle en quelque comédie,
Ou ce fou vous a-t-il tâché de sa folie ?

ANSELME.

Vous le connoissez donc ?

CLARIMOND.

Arrivé d'hier au soir,
J'en sai presque déja ce qu'on en peut savoir,
Lui-même tout au long m'a conté son histoire ;
Mais certaine Charite est fort dans sa mémoire,
Quel est ce rare objet ?

ANSELME.

La surprise m'en plaît.
Vous me nommez Charite, & demandez qui c'est ?

CLARIMOND.

Quoi, c'est cette beauté qui vit chez Angélique,
Sa parente ?

ANSELME.

Elle-même est l'objet qui le pique.

CLARIMOND.

A de si doux liens s'étant abandonné,
S'il a l'esprit à gauche, il a l'œil bien tourné ;
Mais puisque cette belle est la même Charite,
Dont cent fois à Paris j'ai vanté le mérite,
Je veux pour en tirer un plaisir sans égal,
Être aujourd'hui berger, & berger son rival :
A ce déguisément votre exemple me porte.

ANSELME.

Ne vous étonnez point de me voir de la sorte ;
C'est l'effet du pouvoir qu'Angélique a sur moi ;
Et comme la servir m'est une douce loi,
Et que la pastorale a toujours sû lui plaire,
Je me suis fait berger, & Charite bergere :
Elle s'en mêle aussi, mais son rôle est plus doux,
Et lui donne le rang de nymphe parmi nous.

CLARIMOND.

J'en crois le passe-temps aussi plaisant que rare ;
Mais il faut l'avertir de ce que je prépare,
Étant nymphe, chacun lui doit faire sa cour.

LYSIS *faisant un haut cri, comme sortant d'un profond assoupissement.*

Ah !

ANSELME *courant à lui.*

Qu'avez-vous, berger ?

LYSIS.

C'est un élans d'amour :
Je croyois que mon ame alloit quitter son gîte,
Rêvant à la beauté des beautés de Charite.

ANSELME.

La rêverie eſt belle & bien digne de vous,
Mais il faut vous laiſſer dans un tranſport ſi doux.
Adieu. Le ciel ait ſoin de ce qui vous regarde.

LYSIS.

Officieux Bergers, Pan vous tienne en ſa garde.

SCENE V.

CHARITE *en habit de bergere*, LYSIS.

LYSIS.

Beaux habitans de l'air, oiſeaux qui tous les jours
Louez par vos doux chants l'objet de mes amours,
Que voyez-vous ailleurs d'égal à ſon mérite ?

CHARITE *paroiſſant entre les arbres.*

Que fait ce fou lui ſeul, & qu'eſt-ce qu'il médite ?

LYSIS.

Mais avec des muets j'emploie en vain ma voix ;
Il vaut mieux que j'en parle à l'écho de ces bois,
Avecque les bergers cette nymphe raiſonne.

CHARITE *ſe coulant derriere les arbres.*

Servons ici d'écho, la piéce ſera bonne.

LYSIS.

Nymphe, l'amour me cauſe un tourment inoui,
J'en ai parlé cent fois, n'en as-tu rien oui ?

CHARITE.

Oui.

LYSIS.

Bon, elle répond. Pour trouver allégeance ;
Que ferai-je, ayant mis mon mal en évidence ?

CHARITE.

Danſe.

LYSIS.

Hé bien, chante ou sifle, & puis je danserai.
Mais Charité m'a dit qu'elle m'aime, est-il vrai ?

CHARITE.

Vrai.

LYSIS.

Mais je n'obtiens rien en la priant sans cesse
De soulager le mal dont la rigueur me presse.

CHARITE.

Presse.

LYSIS *se levant.*

C'est fort bien dit, je croirai ton discours ;
Et m'en vais de ce pas lui demander secours.

CHARITE.

Cours.

LYSIS.

Adieu donc ; ainsi puisse aller à toute heure,
Narcisse ton mignon, te voir dans ta demeure.

CHARITE.

Demeure.

LYSIS.

M'arrêter ! Tu dis qu'à mes tourmens
Sa vûe apportera de grands allégemens.

CHARITE.

Je mens.

LYSIS.

Ne raille point, & me tire de peine.
Qu'ai-je lieu d'espérer ? Son amour ou sa haine ?

CHARITE.

Sa haine.

LYSIS.

Que ferai-je, hélas, si tout en pleurs
Je ne puis appaiser ses mauvaises humeurs ?

CHARITE.

Meurs.

LYSIS.

Quelle mort choisir, s'il faut que je l'aborde,
Et demande secours sans qu'elle me l'accorde?

CHARITE.

La corde.

LISIS.

Quoi, la corde! Ah, tu me prends sans verd,
Ou c'est celle de l'arc dont Cupidon se sert.
Nymphe, n'est-ce pas là ce que tu veux entendre?
Répons.

CHARITE.

Non, je te dis une corde à te pendre.

LYSIS.

Ah, sotte & folle écho, tu babilles beaucoup!
D'où te vient cette humeur? As-tu trop bû d'un coup,
Ou si te connoissant moins belle que Charite,
La honte & le dépit te font parler si vîte?
Je la vois. Ah, belle astre!

CHARITE *étant rentrée sur le théatre.*

Et quoi, que faites-vous?

LYSIS.

Devant une déesse il faut être à genoux,
Et l'on ne doit jamais qu'en toute révérence
De ses divins regards recevoir l'influence.

CHARITE.

Non, non, pour ces respects je n'ai que du mépris;
Ces adorations sont bonnes à Paris,
Mais ici l'on doit vivre avec pleine franchise.

LYSIS.

Il est vrai qu'aux bergers elle est toujours permise.
O dessein haut & rare, inspiré par l'amour,
D'abandonner Paris pour ce plaisant séjour!
Que nous allons mener une agréable vie!
Les dieux même, les dieux nous porteront envie.
Quelquefois attroupés nous rirons, danserons,
Des autres quelquefois nous nous écarterons.

Tantôt à l'ombre assis, tantôt sur la fougere;
Tu diras mon berger, je dirai ma bergere;
Nous placerons l'amour au milieu de nous deux,
Puis nous jouerons ensemble à mille petits jeux,
Ou cueillant quelquefois ... Ah, Charite, mon ame;
Soutiens vîte, soutiens ton berger qui se pâme;
Tu técules, cruelle!

CHARITE.

Et j'en ai bien raison,
Vous pourriez m'accabler sous votre pâmoison;
Et je ne vous vois pas de taille si légere,
Qu'elle n'incommodât un peu votre bergere.

LYSIS.

Ta rigueur est extrême, & je vois qu'en effet
Tu n'as point de pitié du mal que tu m'as fait.
Cœur d'airain, cœur d'acier, cœur de marbre & de roche.

CHARITE.

Quel mal vous ai-je fait digne d'un tel reproche?
Vous aurois-je aujourd'hui, pour en être indigné,
Ou piqué par mégarde, ou bien égratigné?

LYSIS.

Oui; mais tu n'en sens rien; ô beauté trop maligne;
L'ongle de tes regards tous les jours m'égratigne,
Et les rayons pointus de tes puissans attraits
M'ont fait une piqueure à n'en guérir jamais.

CHARITE.

Il est vrai que leur force est un peu redoutable;
N'en croyez pas pourtant la blessure incurable,
J'y donnerai remède. Adieu jusqu'à tantôt.

LYSIS.

Quoi, dure Anaxarette, on me quitte, & si-tôt?
Vois de ce prompt départ ton Iphis tout languide.

CHARITE.

Je cours vîte chercher la bergere Lucide,
On l'attend chez la nymphe.

LYSIS.

Ah! Tu me fais trembler.
Mon mal est assez grand, pourquoi le redoubler?

CHARITE.

Quoi, vous craignez sa vûe?

LYSIS.

Ah, je la dois bien craindre;
Et jamais tant que moi berger ne fut à plaindre;
Je fuis qui me pourchasse, & j'aime qui me fuit.

CHARITE.

Vous faites le fâché quand elle vous poursuit;
Mais souvent le mépris cache un feu véritable,
Et peut-être en secret vous êtes plus traitable.

LYSIS.

Moi, du secret pour elle? Ah! Non, Bergere, croi
Que le cœur de Lysis ne peut être qu'à toi;
Tu le posséderas, chaste, pur, sans mêlange,
Tout entier; & plutôt qu'il ait recours au change,
Plutot que d'autres traits le puissent entamer,
Les fleuves révoltés n'iront plus vers la mer,
Leurs liquides palais se verront sans Nayades,
Les bois sans aucun Faune, & sans Hamadriades;
Et tout se gouvernant par des ordres nouveaux,
Les loups contre les chiens défendront nos troupeaux.

CHARITE.

Je prens sur ce serment une assurance entiere.
Adieu, gentil Berger.

LYSIS.

Adieu, belle Bergere;
Je te laisse mon cœur, daignes en prendre soin.

[*seul.*]

Allons, cheres brebis, allons paître plus loin;
Car le soleil ardent de ses regards superbes,
En éclairant ces lieux, en a brûlé les herbes.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCIDE, MONTÉNOR; *en habits de bergers.*

LUCIDE.

Un peu de complaisance, & l'habit de berger
A ces propos d'amour ont dû vous engager;
Mais, de grace, avec moi mettez fin à la feinte,
Ne vous imposez point cette dure contrainte,
Et croyez que de soi, sans me parler d'aimer,
Monténor vaut assez pour se faire estimer.

MONTÉNOR.

Quoi, d'un amour si pur la douce violence,
Pour vous persuader, a si peu de puissance,
Et quand pour vos beaux yeux je me sens tout de feu,
C'est être complaisant que d'en faire l'aveu?

LUCIDE.

On surprend de la sorte un esprit trop crédule
Quoiqu'on soit tout de glace, on proteste qu'on brûle,
Mais ces discours de feu m'en prouvent peu l'ardeur,
Plus j'en vois sur la langue, & moins j'en crois au cœur.

MONTÉNOR.

Qu'à l'espoir d'un amant votre humeur est contraire!
Vous ignorez ses feux, s'il s'obstine à se taire;
S'il parle, il est suspect d'artifice ou de fard.

LUCIDE.

L'amour pour s'expliquer a son langage à part,

Il parle, il persuade en gardant le silence,
Ses moindres mouvemens sont remplis d'éloquence.
Un soupir dit beaucoup souvent en un instant,
Et doit parler bien bas si le cœur ne l'entend.

MONTÉNOR.

S'il est vrai que le cœur entende ce langage,
Voulez-vous de ma flamme un plus clair témoignage ?
Cent fois auprès de vous le mien a soupiré,
Cent fois par ma langueur le mien s'est déclaré ;
Et n'osant vous parler du mal que vous me faites,
Mes yeux en ont été cent fois les interprétes :
Mais leurs tristes regards ont sû mal l'exprimer,
Et quoi qu'un fol espoir m'en ait fait présumer,
Des plus ardens soupirs l'éloquence est muette,
Si le cœur n'est d'accord de sa propre défaite,
Et leur intelligence a peine à subsister,
Quand l'amour n'aide pas à les faire écouter.

LUCIDE.

C'est donc par ce défaut que je n'ai pû comprendre
Ce que vous prétendez qu'ils m'ont dû faire entendre:
Mais deux ou trois regards langoureux & mourans
Quelquefois d'un beau feu sont de mauvais garans ;
Et me voyant encore ignorer ce langage,
Peut-être tâchez-vous d'en tirer avantage.

MONTÉNOR.

Ah ! Doutez moins d'un cœur trop soumis à vos loix,
J'en appelle à témoin les arbres de ce bois,
Combien de fois, hélas, cherchant la solitude,
Les ai-je entretenus de mon inquiétude ?
Combien de fois vanté l'empire glorieux
Qu'en secret sur mon ame exercent vos beaux yeux ?
Combien parlé du mal que leur éclat me cause ?

LUCIDE.

Quand ils me le diront, j'en croirai quelque chose.

MONTÉNOR.

Cruelle, c'est donc là ce que peut aujourd'hui...

LUCIDE.

Mais Hircan est mon frere, & je dépends de lui.

MONTÉNOR.

Jugez mieux de ma flamme, & croyez, quoiqu'extrême,
Qu'elle ne veut devoir votre cœur qu'à vous-même,
Et que dans sa poursuite elle n'employera point...

LUCIDE.

Brisons-là, Monténor, la troupe nous rejoint.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, ANSELME, LUCIDE, MONTÉNOR, CHARITE.

ANGÉLIQUE *à Monténor & à Lucide.*

CErtes, gentils Bergers, ma joie est sans égale
De vous voir imiter si bien la pastorale :
N'en rougis point, Lucide ; ainsi de quelques pas
S'avançoient fort souvent Philis & Lycidas ;
Et Diane jamais ne refusa d'entendre,
Un peu loin de la troupe, ou Pâris, ou Silvandre.

LUCIDE.

C'est le prendre assez bien ; mais j'ai lieu de douter
Que qui m'accuse, exprès n'ait voulu s'arrêter.
Si d'ouir Polidor le plaisir étoit moindre,
Vous auriez moins tardé peut-être à nous rejoindre.

MONTENOR *à Angélique.*

Ma sœur, elle vous rend le change adroitement.

ANGÉLIQUE.

Aussi ce qu'elle dit n'est pas sans fondement ;
Et vous joignant plutôt nous eussions pû vous nuire,
S'il n'eût eu quelque chose en secret à me dire.

CHARITE.

CHARITE.

C'est pour vivre à mon gré tous quatre assez contens.
Cependant avec vous je passe bien mon temps,
Quand douceurs sur douceurs sont pour vous entassées,
J'ai beau m'entretenir avecque mes pensées.

ANGÉLIQUE.

On connoît toutefois si bien ce que tu vaux.
Qu'aujourd'hui ta beauté doit faire des rivaux.

CHARITE.

Ne bâtissez point tant sur les débris d'une autre,
Mon temps viendra peut-être aussi-bien que le vôtre.

ANGÉLIQUE.

A ne le croire pas je manquerois de foi,
Puisqu'enfin Clarimond se fait berger pour toi.

CHARITE.

Sachant que c'est pour moi que notre fou soupire,
Il me doit protester seulement pour en rire;
Qu'il feigne toutefois autant qu'il lui plaira,
Nous verrons à la fin s'il en échappera.

ANGÉLIQUE.

Tu ne parles jamais à ton désavantage.

CHARITE.

D'une fausse vertu je hai le sot usage;
Qui n'attend rien de soi n'en peut rien obtenir.
Mais nos bergers rivaux tardent bien à venir.

ANSELME.

C'est ici que Lysis méne son troupeau paître,
Et devant qu'il soit peu nous l'y verrons paroître.

ANGÉLIQUE.

Qu'en façon de parler il est original!

ANSELME.

Son entretien jadis étoit moins inégal,
Mais depuis qu'il a lû Virgile en vers burlesques,
Il l'a toujours farci de cent termes grotesques,
Et cru, comme en burlesque y parlent tous les dieux,
Qu'imiter ce langage étoit parler le mieux.

ANGÉLIQUE.

Sa cervelle est bien creuse !

CHARITE.

Et sa tête si folle,
Qu'il ne m'a pû tantôt connoître à la parole,
Quand pour la nymphe écho j'ai si bien répondu.

MONTÉNOR.

Peut-il voir qu'on le joue ayant l'esprit perdu ?
Mais je l'entends chanter.

LUCIDE.

Cachez-vous, je vous prie,
Pour être les témoins d'une autre raillerie :
Je m'en vais l'accabler d'assurances d'amour.

ANGÉLIQUE.

Du moins auparavant oyons son air de cour.

[*Ils se cachent tous derriere les arbres, à la réserve de Lucide qui aborde Lysis après qu'il a chanté.*]

SCENE III.

LYSIS, LUCIDE.

LYSIS *chante.*

Quand des douceurs d'une flamme discrette
L'amour fait part à deux cœurs bien unis,
Ah, qu'il est doux de porter la houlette !
Ah, qu'il est doux de garder les brebis !

Ainsi chantoit au bord d'une riviere
Certain berger d'amour tout enflammé.
Ah, qu'il est doux d'aimer, belle bergere !
Ah, qu'il est doux d'aimer & d'être aimé !

LUCIDE.

Beau sujet de mes feux & de mon infortune,
Ce jour te soit plus doux & plus heureux qu'à moi.

LYSIS.

C'est en vain que ta flamme, ô Bergere importune,
Se sert d'un compliment qui n'est pas fait pour toi.

LUCIDE.

Quand voudras-tu cesser de me faire la guerre,
Et finir des mépris qui me donnent la mort?

LYSIS.

Quand les ormes fuiront l'embrassement du lierre,
Et qu'avec nos brebis les loups seront d'accord.

LUCIDE.

Quoique de plus en plus ta rigueur continue,
Tu me verras toujours telle qu'auparavant.

LYSIS.

Ixion autrefois n'embrassa qu'une nue,
Et Lucide pourra n'embrasser que du vent.

LUCIDE.

Comme la mer se calme après un grand orage,
De même ton orgueil un jour se calmera.

LYSIS.

Comme un rocher résiste à sa plus forte rage,
De même à ton amour mon cœur résistera.

LUCIDE.

Berger, par le dieu Pan & les Hamadryades,
Ne me refuse pas un paisible entretien.

LYSIS.

S'ils peuvent en amour secourir les malades,
Va leur offrir des vœux pour te guérir du tien.

LUCIDE.

Parmi les Scythes fiers ton cœur que rien n'embrase
Fut rempli de glaçons dès que tu vins au jour.

LYSIS.

Fais-moi, si tu le veux, sortir du mont Caucase,
Mais ne m'étourdis plus d'aucun propos d'amour.

LUCIDE.

Puisse être en proie au loup ta brebis plus chérie ;
Si tu laisses mon ame en proie à ta rigueur.

LYSIS.

Que le loup mille fois entre en ma bergerie
Plutôt qu'amour pour toi se loge dans mon cœur.

LUCIDE.

Tigre nourri du lait d'une tigresse fiere,
Ton dédain orgueilleux veut m'ouvrir le tombeau.

LYSIS.

Bien-loin d'avoir dessein de te mettre en la biere,
Il ne pense pas même à t'effleurer la peau.

LUCIDE.

Il déchire mon ame, & sa griffe acerrée,
Si-tôt que je te vois l'arrache par lambeaux.

LYSIS.

Ne sachant pas recoudre une ame déchirée,
De quoi me serviroit d'en avoir les morceaux ?

LUCIDE.

Tu peux les rassembler d'une douce parole,
Et de l'enfer des maux m'élever jusqu'au ciel.

LYSIS.

S'il ne tient qu'à cela que tu ne sois plus folle ;
Voi laquelle tu veux, ou du sucre, ou du miel.

LUCIDE.

Accorde l'un & l'autre à ma persévérance,
Le sucre de l'espoir, & le miel de ta foi.

LYSIS.

Si c'est le miel qu'il faut à ta forte constance,
Adieu, tu peux chercher d'autres mouches que moi.

LUCIDE.

Arrête, clair flambeau de ma vie amoureuse,
Et permets à mon feu pour le moins d'espérer.

LYSIS.

Ta vie est en hazard d'être fort ténébreuse,
Si je suis le flambeau qui la doit éclairer.

LUCIDE.

Si ce titre est trop bas pour un si haut mérite,
Hé bien, sois mon soleil, & daigne me guérir.

LYSIS.

Graces à ta Silvie, il faut que je te quitte,
Si je suis un soleil, je dois toujours courir.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, ANSELME, MONTÉNOR, LUCIDE, CHARITE, LYSIS.

ANGÉLIQUE.

OU courez-vous, Berger ?

LYSIS.

Nymphe sage & discrette;
Devant mon ennemi je sonne la retraite.

CHARITE *voyant Lucide qui s'éloigne comme ne voulant pas être surprise avec Lysis.*

Quoi, Lucide aujourd'hui ne veut pas nous parler ?

LYSIS *à Charite.*

Derriere ces buissons laisse-la se couler,
Et donne-lui le temps de retirer son ame
Du désordre où la met le refus de sa flamme.

ANGÉLIQUE.

Elle s'obstine donc à vous persécuter ?

LYSIS.

Tout autre que Lysis s'en laisseroit tenter;
Mais de quoi que pour moi l'amour le sollicite;
Elle est toujours Lucide, & Charite, Charite.

CHARITE.

Aussi si mon berger méprise tout pour moi,
Il posséde sans feinte & mon cœur & ma foi,

D'une pareille ardeur nos ames sont saisies.

LYSIS.

Tréve un peu de douceur, Amour, tu m'extasies.
Ah! Ah!

CHARITE.

Vous soupirez ?

LYSIS.

Bergere, mon souci,
C'est par précaution que je soupire ainsi ;
Sans cela trop d'ardeur auroit pû me surprendre,
Et je verrois bien-tôt mon cœur réduit en cendre
Par le feu trop actif de mes brûlans desirs,
S'il n'étoit rafraîchi du vent de mes soupirs.

LUCIDE *revenant sur le théatre.*

De quoi vous entretient l'honneur de nos bocages?

CHARITE.

Nous parlions de troupeaux, de prés, de pâturages.
[*à Lysis bas.*]
Il faut dissimuler.

LYSIS *à Lucide lui montrant Charite.*

Et nous parlions aussi
De cet œil rayonnant qui cause mon souci.
Oui, de cet œil divin la beauté charmeresse....

ANGÉLIQUE.

Berger, un tel discours blesse votre maîtresse ;
Voyez-la, de ses yeux l'éclat est peu commun,
Tous deux savent charmer, & vous n'en louez qu'un.
Par quel transport d'amour parler comme vous faites?

LYSIS.

C'est pour m'accommoder au langage des poëtes,
Ce style de tout temps leur est particulier,
Et comme eux tout exprès je parle au singulier,
Mais sans dessein pourtant d'offenser ma bergere;
Car de ces deux soleils l'un & l'autre m'éclaire,
Et jurant qu'à charmer son bel œil est adroit,
Je ne parle pas moins du gauche que du droit.

ANSELME *à Angélique.*

Nymphe, qu'en dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

La réponse est discrette.

LYSIS.

St, écoutons, j'entens le son d'une musette.
Qu'il est mélodieux !

MONTÉNOR.

C'est d'un jeune berger
Arrivé depuis peu d'un pays étranger.

LYSIS.

Il est vrai, son habit est différent du nôtre.

ANSELME.

Pour vivre parmi nous il en a pris un autre.
Le voici.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, ANSELME, LUCIDE, MONTÉNOR, CHARITE, CLARIMOND, LYSIS.

MONTÉNOR *à Clarimond.*

Tu veux donc, ô Berger gracieux,
Désormais avec nous habiter ces beaux lieux ?
Ton changement d'habit fait que je le présume.

CLARIMOND.

J'y viens chercher remède au feu qui me consume.

ANGÉLIQUE.

A ce que je puis voir, vous vous plaignez d'amour ?

CLARIMOND.

Hélas ! J'en ai bien lieu, je languis nuit & jour.

Mais dites-moi, de grace, avant que je m'explique;
Si je ne parle pas à la Nymphe Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Oui; si d'elle aujourd'hui dépend l'heur de vos jours;
Vous la voyez, & prête à vous donner secours.

CLARIMOND.

Grand Druyde, dont l'art produit tant de miracles,
C'est ici que j'attens l'effet de tes oracles.
Amour, rens-toi propice à mes brûlans desirs.

ANGÉLIQUE.

Quel objet si charmant vous cause ces soupirs ?

CLARIMOND.

Que ne m'est-il permis, hélas, de vous le dire!

ANGÉLIQUE.

Vous le pourriez, Berger, sans crainte de vous nuire;
Déja dans votre sort chacun prend intérét.

CLARIMOND.

Je l'adore en idée, & sans savoir qui c'est.

LYSIS.

Sans le savoir ?

CLARIMOND.

Oyez le récit de ma vie.
Mon nom est Philiris, mon pays l'Arcadie.

LYSIS.

O qu'en bergers toujours ce pays fut fécond!
Mais pour mieux l'écouter il faut s'asseoir en rond;
C'est l'ordre pastoral.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, qu'on prenne place;
Voici des gazons verds.

[*Tout le monde s'assied sur des gazons, & Lysis se couche aux pieds de Charite.*]

LYSIS *à Charite.*

Ah, mon soleil, de grace;
Modere tes rayons, ou tu me vas brûler.

ANGÉLIQUE

ANGÉLIQUE.

Chacun prête silence, & vous pouvez parler.

CLARIMOND.

Sachez donc, grande Nymphe, & vous, belles Bergeres,
Et vous, gentils Bergers, quelles sont mes miseres.
Dans le climat heureux où j'ai reçû le jour,
Pan se fait beaucoup moins redouter que l'Amour,
Puisqu'il n'est point de cœurs, point de bergers si braves
Dont ce cruel tyran ne fasse autant d'esclaves :
Et plût au juste ciel que je pûsse douter
Si le joug qu'il impose est pesant à porter !
Cependant admirez par quel prodige étrange
Sous ses injustes loix ma liberté se range.
Sous le feuillage épais d'un verdoyant ormeau
Un jour sans soins encor je gardois mon troupeau,
Quand surpris du sommeil, un amas de lumiere
Suspendit de mes sens la vigueur coutumiere,
Et fit voir tout-à-coup à mes yeux éblouis
Un précieux trésor de charmes inouis :
C'étoit une bergere, en qui toutes les graces
Sembloient comme en leur trône avoir choisi leurs places :
Une aimable arrogance, une digne fierté
Y joignoient la douceur avec la majesté :
Et les dieux n'ont jamais par un plus noble ouvrage
De leur divinité fait éclater l'image.
Ô, Nymphe, je la vis, jugez si je l'aimai,
Si d'une prompte ardeur ce cœur fut enflammé ;
Et si, pour résister à l'effort de ses charmes,
La surprise des sens me put laisser des armes.
Mais quel triste revers quand sur la fin du jour
J'en vis l'erreur finie, & non pas mon amour !
De tant de raretés mon ame possédée
A mon réveil encore en conserva l'idée,

Mais si confusément, que je ne pus jamais
Me retracer l'objet où brilloient tant d'attraits.
Je l'aimai toutefois, cette idée imparfaite,
Ma liberté par-là rencontra sa défaite,
Et depuis ce moment d'un tel amour épris,
Pour tous autres objets je n'eus que du mépris.
Ainsi, forcé d'aimer sans espoir de salaire,
Je me trouvai réduit à brûler & me taire,
Tant que cette contrainte augmentant ma langueur,
Il fallut découvrir les secrets de mon cœur.
Un Druyde fameux, qu'on voit dans sa retraite
Du destin chaque jour se rendre l'interpréte,
Fut l'oracle divin qui d'abord par ces mots
A mon esprit flottant rendit quelque repos.

Réjouis-toi, Berger mélancolique,
Les décrets du destin sont bien-tôt accomplis ;
Sur les rives de Marne, au royaume des lys,
Va trouver la Nymphe Angélique.
Fais-lui connoître ton ardeur,
Ouvres-lui ton cœur,
Lui contant de tes feux l'admirable origine,
Et tes yeux éclairés alors d'un nouveau jour
Reconnoîtront soudain cette beauté divine,
Dont l'image en dormant te donna tant d'amour.

[*Clarimond se leve, & comme surpris tout-à-coup d'un éclat nouveau, il continue en s'adressant à Charite.*]

Mais, dieux ! Que vois-je enfin ? Quel éclat de lumiere
Est venu tout-à-coup dessiller ma paupiere ?
Bergere, c'est donc vous qui m'aviez sû charmer,
Vous, dont l'aimable idée avoit pû m'enflammer,
Vous, ce divin objet pour qui mon cœur souffre,
Vous, que . . .

LYSIS.

Tout beau, Berger, cela vous plaît à dire,
Allez en Arcadie y faire le transi,
Charite est ma maîtresse.

CLARIMOND.

Et c'est la mienne aussi.

CHARITE.

Cette ardeur est bien prompte.

CLARIMOND.

Elle est pourtant extrême.

LYSIS.

Berger, au nom des dieux, prens pitié de toi-même ;
Si je suis ton rival, quel espoir t'est permis ?

CLARIMOND.

Souvent l'on obtient moins que l'on ne s'est promis.

LYSIS.

Ma flamme prévaudra comme plus ancienne.

CLARIMOND.

Celle que je ressens ne doit rien à la tienne,
Depuis plus de trois ans j'en ai le cœur épris.

ANGÉLIQUE.

Dieux, que cette merveille étonne mes esprits !
Lucide, qu'en dis-tu ?

LUCIDE.

Que ce berger mérite,
Après ce qu'il a fait, d'être aimé de Charite,
De posséder son cœur.

LYSIS.

Quoi, vous prenez sa voix ?
Ah ! Nymphe, je suis mort, ou du moins aux abois.

CLARIMOND.

Enfin, sans perdre temps en disputes frivoles,
Voyons si les effets répondront aux paroles.
Ma passion me dicte un glorieux projet,
De nos desirs Charite est le plus cher objet,

Tous deux également nous soupirons pour elle;
De notre différend la cause étant si belle,
Que sur l'heure un combat le décide à ses yeux,
Et montre qui de nous la mérite le mieux,
Elle en sera le juge.

LYSIS.

Oui, va, la chose est faite.
[*bas.*]
Quitte pour essuyer quelques coups de houlette.

CHARITE *à Lysis.*

Vous sortirez vainqueur.

LYSIS.

Ah, je n'en doute pas,
Si j'obtiens ton bel œil pour parrain de mon bras!
Pan, donne la victoire à mon amour sans bornes,
Et j'appens sa houlette au milieu de tes cornes:
Or, sus, prépare-toi, Berger.
[*Comme il se met en posture de combattre avec sa houlette, il voit que Clarimond tire une épée qui étoit cachée dans la sienne.*]
Mais qu'est-ce ceci?
Une épée! Es-tu fou de te défendre ainsi?

CLARIMOND.

Pour posséder Charite il faut m'ôter la vie;
Ne songe qu'à tuer.

LYSIS.

Je n'en ai point d'envie,
Je suis berger d'honneur, & non pas meurtrier.
D'ailleurs, quand je serois le plus rude lancier,
Que pourroient contre un fer mes armes pastorales!

ANSELME *tirant aussi une épée de sa houlette qu'il présente à Lysis.*

Prens courage, Berger, je vais les rendre égales,
Trop heureux d'obliger le phénix des amans.

LYSIS.

O les vilains bergers avec leurs ferremens!

ANSELME.

Prends ce fer.

LYSIS.

Je m'en garde.

MONTÉNOR.

A quoi Lysis s'expose,
Refuser un combat dont Charite est la cause ?
Sa lâcheté par tout se publiera tout haut.

LYSIS.

Et pourquoi ? J'ai du cœur tout autant qu'il m'en faut,
Mais...

MONTÉNOR.

Quoi, mais ?

LYSIS.

A quoi bon me presser davantage ?
Je n'enfraindrai pour rien le pastoral usage.

ANSELME.

Quel est-il cet usage ?

LYSIS.

Où me montreras-tu
Qu'à l'épée un berger se soit jamais battu ?

MONTÉNOR.

Filandre se battit autrefois pour Diane.

LYSIS.

Oui, pour la garantir des efforts d'un profane,
Ce fut à coups de fronde, encor pour son malheur.

ANGÉLIQUE.

C'est trop de ce berger exciter la valeur,
Son peu d'amour paroît pour la belle Charite,
Refusant de combattre il la céde, il la quitte.
Venez, brave étranger, la victoire est à vous.

CLARIMOND.

Que ne vous dois-je point pour un arrêt si doux ?

ANGÉLIQUE.

Et toi, berger ingrat, qui crains qu'il ne t'en coûte
De ton sang malheureux une chétive goutte,

Et pour l'objet aimé n'en oses hazarder
Ce peu qu'il faut pour vaincre, & pour le posséder!
Va, tu nous fais bien voir que tu n'étois qu'un traître;
Jamais devant nos yeux n'entreprens de paroître.
Allons, Bergers, allons.

LYSIS.

Ah! Nymphe au cœur hagard
Plus dur que Myrmidon & Dolope soudart!

CHARITE.

Adieu, triste Berger.

LYSIS.

Ah! Que me viens-tu dire?

CHARITE.

L'arrêt est prononcé, c'est à nous d'y souscrire.

LYSIS.

Tu m'abandonnes donc?

CHARITE.

J'en suis au désespoir;
Et j'attendrai des dieux le bien de te revoir;
Cependant ne meurs pas sûr que, quoi que l'on fasse,
Tu ne verras jamais ton rival en ta place.

LYSIS.

Du moins en soupirant flatte mes déplaisirs.

CHARITE.

Je te plains, je me plains, mais tréve de soupirs,
J'ai le cœur si serré que j'en suis incapable.

LYSIS.

O de tous les objets le plus insoupirable!

CHARITE.

Peut-être en ce départ souffres-tu moins que moi.
Adieu, Pan te console, & demeure avec toi.

SCENE VI.

LYSIS *seul.*

CÉdons, cédons au sort, assouvissons sa rage,
Allons finir nos jours dans quelque antre sauvage.
Adieu, lieux si chéris, adieu, pauvre troupeau
Que j'ai laissé paissant derriere ce côteau.
Adieu, prés, dont l'émail trop capable de plaire,
M'a fourni tant de fleurs pour orner ma bergere.
Adieu, charmans ruisseaux; Lysis presque aux abois
S'enfonce pour jamais dans l'horreur de ce bois:
O dieux, qu'il est épais! Qu'il est sombre! Ah, je pense
Qu'aucun berger jamais n'en troubla le silence.
Profanes loin d'ici, gardez d'en approcher,
Traversant ces buissons je crains de les toucher;
Mais leurs feuilles font bruit, & je vois, non sans peine,
Qu'une baguette en main un homme s'y proméne,
Il marche en murmurant, & tient un livre ouvert.
[*Il apperçoit Hircan, qui, suivant l'usage de la campagne, se promenoit avec une canne à la main, & lisoit en se promenant.*]
C'est sans doute un Druyde en la magie expert,
Il le faut aborder.

SCENE VII.

LYSIS, HIRCAN.

LYSIS.

O Sage & grand Druide ;
Si la divinité qui dans ce lieu préside
Y consola jamais un berger malheureux,
Daignez me secourir lui présentant mes vœux.

HIRCAN *bas.*

Voici ce fou sans doute avec sa bergerie,
Dont on m'a tant vanté l'aimable rêverie.

[*haut.*]

Ainsi sois-tu content comme tes vœux offerts
Doivent être exaucés par les dieux que je sers ;
Hesus & Tharamis aux bergers sont propices.

LYSIS.

J'en accepte à vous voir les fortunés auspices,
Et rends grace au destin d'un bien si précieux ;
Donc sur un pauvre amant daignez jetter les yeux ;
Car tout vous est possible, & d'un coup de baguette
Vous rendez la nature à vos ordres sujette.

HIRCAN *bas.*

Je passe auprès de lui pour un magicien.

[*haut.*]

Secondons son erreur. Berger, tout ira bien ;
Quels que soient tes malheurs, en voici le reméde.

[*Il marque un rond avec sa canne.*]

A ce charme secret il n'est rien qui ne céde,
Demande, & sois certain que je puis tout pour toi.

LYSIS.

Il n'est point de berger si malheureux que moi.
Par le fatal arrêt d'un pouvoir tyrannique
Tout accès m'est ravi chez la nymphe Angélique ;
Ainsi je perds Charite, & n'ose désormais
Approcher seulement des murs de son palais.

HIRCAN.

Et ce bannissement fait ton inquiétude ?

LYSIS.

Est-il pour un amant un supplice plus rude ?
Je m'en vais dans ce bois sans espoir de secours,
Irriter contre moi les tigres & les ours ;
Mais si vous me daignez, par un effort magique,
Faire voir ma bergere encor chez Angélique,
Me rendant invisible, ou métamorphosé...

HIRCAN.

Des secrets de mon art c'est là le plus aisé ;
Mais déguiser ton sexe est tout ce qu'il faut faire
Pour abuser la nymphe, & revoir ta bergere.
Prends l'habit d'une fille, & va chez elle en pleurs
Lui demander refuge en de pressans malheurs ;
Feins que de ton destin l'influence fatale...

LYSIS.

Cette métamorphose est assez pastorale.
Ainsi jadis Astrée embrassant Alexis
Méconnut Céladon caché sous ses habits ;
Mais pour paroître fille avec plus de décence,
Comment de ce duvet corriger l'excrescence ?
Comment me débarber ?

HIRCAN.

Quel scrupule est le tien ?
Demeure avec ta barbe, & n'appréhende rien :
Je saurai par mon art te donner le visage
D'une jeune bergere au plus beau de son âge,
La façon si modeste, & le port si charmant,
Que Charite voudra te voir à tout moment ;

[*à part.*]

Juge de ton bonheur. Le voilà dans le piége.

LYSIS.

Qu'en ce déguisement j'aurai de privilége !
Je suis impatient d'en venir aux effets.

HIRCAN.

Pour commencer l'ouvrage allons dans mon palais.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, HIRCAN.

ANGÉLIQUE.

ENFIN avec Lysis la premiere habitude
A sû vous retirer de votre solitude,
Et nous servant d'excuse en nos déguisemens,
Vous en fait partager les divertissemens.

HIRCAN.

Il le faut avouer, son aimable folie
Va beaucoup au-delà de ce qu'on en publie.
Pour moi, je voyois presque avec confusion;
Que ma sœur fût bergere a son occasion,
Et quelque passe-temps qu'elle eût lieu d'en attendre,
Dans un dessein si bas j'avois peine à descendre:
Mais on condamne à tort ce qu'on ne connoît pas,
Et l'humeur de Lysis a pour moi tant d'appas,
Que sans l'engagement où son erreur me jette,
J'aurois pû me résoudre à prendre la houlette;
Mais j'en espére assez pour vous faire avouer
Qu'un rôle de Druyde est plaisant à jouer.

ANGÉLIQUE.

Donc qu'à bien réussir votre esprit s'étudie.
La diversité plaît dans une comédie,
Et j'ose m'assurer que la nôtre ira bien,
Les uns bergers, moi nymphe, & vous magicien.

HIRCAN.

Du moins j'en ai causé la plus belle aventure.

ANGÉLIQUE.

Ce doit être sans doute une rare figure ;
Si pour paroître fille, il pense qu'il suffit
D'en imiter le geste, & d'en porter l'habit.

HIRCAN.

Aussi n'ai-je rien fait qu'avec cérémonie ;
J'ai prié Tharamis, invoqué son génie,
Puis ayant jetté l'œil d'abord de toutes parts,
Trois fois vers l'orient j'ai fixé mes regards,
Et par une grimace ainsi, sans autre chose,
J'ai levé tout obstacle à la métamorphose.
Ce berger sans soupçon s'est laissé déguiser
Et pour m'aider encore à le mieux abuser,
La transformation venoit d'être achevée,
Quand avec Monténor ma sœur est arrivée :
Un coup d'œil leur a fait comprendre mes desseins,
Et tous deux devant lui se sont si bien contraints,
Que le traitant de fille, & cachant leur surprise,
Ils ont fait hautement réussir l'entreprise,

ANGÉLIQUE.

Le rare passe-temps que vous nous préparez !

HIRCAN.

S'il ne vous charme pas, du moins vous en rirez :
Cependant pour jouer la nouvelle bergere,
O nymphe, vous savez ce que nous devons faire.

ANGÉLIQUE.

Oui, je sai de quel crime on le doit accuser.

HIRCAN.

Pour s'en purger sans doute il voudra tout oser.
Allons, pour son secours j'employerai la machine ;
Cette salle est commode à ce que j'imagine ;
Et les travaux d'Ulisse ici représentés
Fournissent à mon art d'assez belles clartés.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, HIRCAN, CLARIMOND, CHARITE.

ANGÉLIQUE *à Clarimond & à Charite.*

Je vous croyois perdus, & j'en étois en peine.

CLARIMOND.

Nous avons pris le frais au bord de la fontaine,
Tandis qu'Hircan & vous réſolviez de quel air
L'extravagant Lyſis ſe devoit régaler.

ANGÉLIQUE.

Le ſouffle des zéphirs avoit de quoi vous plaire.

CLARIMOND.

Je l'ai trouvé fort doux auprès de ma bergere.

ANGÉLIQUE.

Vos ſoins ſont aſſidus.

CHARITE.

S'en faut-il étonner,
Et quand on m'a pû voir, peut-on m'abandonner?

ANGÉLIQUE.

C'eſt de quoi Clarimond rend un bon témoignage.

CHARITE.

A qui plus juſtement pourroit-il rendre hommage?
Avecque moins d'attraits je gage qu'autrefois
Les bergeres charmoient les Faunes de leurs bois.
J'ai l'œil vif, les traits doux.

ANGÉLIQUE.

Et l'humeur aſſez vaine.

CHARITE.

Ce n'eſt pas ſans ſujet, je viens de la fontaine,
Dont le mouvant criſtal, quand je l'ai conſulté,
M'a de nouveau permis un peu de vanité.

ANGÉLIQUE.

Sans doute en vous flattant.

CHARITE.

Bien moins qu'il ne vous semble.
Enfin dans nos romans trouvez qui me ressemble.
De ce qu'y peint de rare un pinceau pastoral,
Ce ne sont que portraits, voici l'original;
Dans ce déguisement je n'ai rien qui n'agrée
Et je passe Philis si je ne vaux Astrée.

ANGÉLIQUE.

De soi-même, à mon gré, c'est faire assez de cas.

HIRCAN.

Pour parler autrement, Charite a trop d'appas;
La louange est permise où la beauté préside.

CHARITE.

Qui n'en voudroit pas croire un si sage Druyde?

CLARIMOND.

Sur cette vérité je ne croi que mon cœur;
Mais comme sans défauts montrez-vous sans rigueur,
Et daignez accorder à mon amour parfaite
La faveur d'un ruban pour orner ma houlette,
Celui-ci suffira.

[*Il lui veut prendre un nœud de ruban, & Charite lui arrête la main.*]

ANGÉLIQUE.

Quoi, d'Arcadie exprès
Ce berger vient en Brie honorer vos attraits;
Et vous le refusez? Cette rigueur m'étonne.

CHARITE *lui donnant son nœud de ruban.*

De quoi se peut-il plaindre; Il demande, & je donne.

CLARIMOND.

Sans feinte?

CHARITE.

Oui, Philiris, & sans feinte & sans fard,
Pourvû que Clarimond n'y prenne point de part.

CLARIMOND.

Pourquoi cette réserve à mes vœux si contraire?
Expliquez-vous, de grace.

CHARITE.

Il n'est pas nécessaire.

CLARIMOND.

Mais enfin ....

CHARITE.

C'est assez, Monténor vient à nous.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, MONTÉNOR, HIRCAN, CLARIMOND, CHARITE.

HIRCAN *à Monténor.*

Hé bien, gentil Berger?

MONTÉNOR *à Angélique.*

Ma sœur, songez à vous,
La bergere Lysis vous vient rendre visite,
Lucide vous l'amene; & vous, belle Charite,
Préparez-vous, de grace, à la bien recevoir.

CHARITE.

Fiez-vous en à moi, j'y ferai mon pouvoir.
Il se tient donc fort sûr de sa métamorphose?

MONTÉNOR.

Sur le grand art d'Hircan son esprit se repose.

ANGÉLIQUE.

Nous en verrons l'effet. Où l'avez-vous laissé?

MONTÉNOR.

A trente pas d'ici je me suis avancé.

HIRCAN.

Je vais donc diſpoſer ce qui nous reſte à faire,
Auſſi-bien ma retraite eſt ici néceſſaire,
Et cet art qui chez moi m'a ſi bien réuſſi,
Lui deviendroit ſuſpect s'il me trouvoit ici.
C'eſt en magicien qu'il faut que je m'y montre.

ANGÉLIQUE.

Par cette fauſſe porte évitez ſa rencontre.
J'entens parler d'ici Lucide dans la cour.
Que ne doit point Charite à cet excès d'amour ?

CHARITE.

Mon nom ſera fameux en fait de bergerie.

MONTÉNOR.

Anſelme ne ſait rien de cette raillerie ?

ANGÉLIQUE.

Il en ſera ſurpris plus agréablement :
Mais de notre bergere oyons le compliment,
La voici qui paroît.

CHARITE.

Le plaiſant perſonnage !

ANGÉLIQUE.

Vous gâterez la piéce à rire davantage.
Que chacun ſe contraigne.

SCENE

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, MONTÉNOR, CLARIMOND, LUCIDE, CHARITE, LYSIS *déguisé en bergere.*

LUCIDE.

O Nymphe, à qui les dieux
Font part de leurs secrets les plus mystérieux,
Vous en voyez la marque en cette infortunée,
Dont à guérir les maux ils vous ont destinée ;
Ainsi l'assure Hircan, & j'ai pris le souci,
Suivant son ordre exprès, de l'amener ici.

ANGÉLIQUE *embrassant Lysis.*

Venant d'un grand Druyde, elle doit m'être chere.

LYSIS *affectant la voix & la pudeur modeste d'une fille.*

Vous obligez beaucoup une pauvre bergere,
Qui malgré son malheur croira son sort bien doux
S'il lui fait obtenir le bonheur d'être à vous :
C'est ce qu'elle demande.

CHARITE.

Accordez sa requête,
A vivre parmi nous, ô nymphe, elle s'apprête,
Si vous aimez notre heur, ne la refusez pas.
La charmante personne !

ANGÉLIQUE.

Elle a beaucoup d'appas.

CHARITE *à Clarimond.*

Quoi, vous n'en dites rien ?

CLARIMOND.

Je sai ce que j'en pense;
Mais ce que je vous dois m'impose le silence.

CHARITE.

Non, non, que Philiris agisse en liberté,
Et qu'il rende justice à sa rare beauté;
Ce grand amas d'attraits mérite son hommage.
Voyez le vif éclat qui part de de ce visage,
Quels plus beaux yeux jamais captiverent un cœur!

LYSIS.

C'est trop, belle Bergere, épargnez ma pudeur,
Ou vous allez bien-tôt vermillonner ma joue.

ANGÉLIQUE.

Si belle & si parfaite, il faut bien qu'on vous loue.

LYSIS *montrant Charite.*

Bien-loin de mériter un éloge pareil,
Je ne suis qu'une étoile auprès de ce soleil.

LUCIDE.

Peut-être seriez-vous plus vaine de vos charmes,
Si leur possession vous coûtoit moins de larmes.

ANGÉLIQUE.

Et quel triste sujet la peut réduire aux pleurs?

LYSIS.

Pour le savoir, ô nymphe, apprénez mes malheurs!
Si l'astre injurieux qui régit ma naissance
M'eût conservé toujours sa bénigne influence,
Je paroîtrois ici dans le superbe état
Que d'un illustre sang permet le noble éclat.
J'eus l'avantage heureux de naître demoiselle,
Comme vous le voyez raisonnablement belle,
Et telle qu'en effet, dès mes plus jeunes ans,
Je sus gagner le cœur de mille courtisans.
O cruel souvenir qui ne sert qu'à ma peine!
On m'appelloit par tout la belle Céliméne,
Et sous ce nom fameux causant de doux transports,
J'effaçai cent beautés qui parurent alors;

Mais la fiere Atropos m'ayant ravi mon pere,
On m'a bien-tôt réduite à devenir bergere,
Il m'a fallu céder à la force, & j'ai pris,
Pour plaire à mes tyrans, le nom d'Amarillis.
Chétive Amarillis, que les malheurs en troupe ...
Pardonnez aux sanglots dont ma voix s'entrecoupe,
Il faut que je m'arrête.

CHARITE.

O le plaisant récit!

LUCIDE *à Charite.*

Ils ont mon frere & lui concerté ce qu'il dit.

LYSIS.

Hélas! Cette beauté pour moi seule importune
A vû sans changement celui de ma fortune,
Et loin de me trahir dans ces habits nouveaux,
Du bruit de son éclat a rempli nos hameaux.
Chacun loue à l'envi la nouvelle bergere,
Chacun cherche à me voir, chacun cherche à me plaire.
Heureuse jusqu'ici, mais, las, de voix en voix
Ce bruit a fait sortir trois Satyres des bois,
Qui, presque tous les jours, font retentir nos rives
De l'infame récit de leurs amours lascives.
Oui, de ma chasteté voulant venir à bout,
Pour user de la force ils m'attendent par tout;
Et même hier au soir allant vers la fontaine,
J'étois dans leurs filets sans le berger Filéne
Sur un tel attentat je me jette à vos pieds,
Les nymphes peuvent tout sur ces laids Chevres-pieds,
Purgez nos bois sacrés de cette indigne race,
Ils ne font leur métier que de mauvaise grace,
Tout leur fait n'est qu'injure & qu'immondicité,
Sauvez-en la candeur de ma virginité;
Une, deux & trois fois, c'est à quoi je m'attache,
Purgez-moi du Satyre, & je serai sans tache.

ANGÉLIQUE.

Votre sort est fâcheux, mais non pas déploré,
Puisque vous rencontrez un asyle assuré,
Et que dans ce palais la plus haute insolence
N'oseroit attenter sur votre continence :
Vous y vivrez sans trouble, & Charite aura soin
Des divertissemens dont vous aurez besoin ;
Vous l'accepterez bien pour compagne fidéle ?

LYSIS.

Son affabilité parle si haut pour elle,
Que, loin d'y répugner, je ferai mes efforts
A la suivre par tout comme l'ombre le corps ;
Et de jour & de nuit ; si j'ai l'heur de lui plaire....

CHARITE.

En pouvez-vous douter, belle & chaste Bergere ?
Dans quel transport mes sens sont-ils ensevelis
De me voir posséder le cœur d'Amarillis !
Ce modéle éclatant de la beauté suprême,
Cet astre ...

LYSIS.

Ah ! Réservez ces titres pour vous-même.
Si quelque éclat en moi semble ici radieux,
C'est par réflexion du soleil de vos yeux.

CLARIMOND *à Lysis.*

Enfin par ces douceurs si ce discours ne cesse,
Vous me déroberez le cœur de ma maîtresse.
Bergere, c'est assez.

LYSIS.

Soyez chagrin, jaloux,
Amarillis m'aimant, je me moque de vous.

CLARIMOND.

Si vous me négligez, gardez que je ne change.

CHARITE.

Je perdrois un mortel pour posséder un ange.

CLARIMOND.

Quoi, de ma servitude on fait si peu d'état ?
Anselme vient à nous, finissez ce débat,

SCENE V.

ANGÉLIQUE, ANSELME, MONTÉNOR, CLARIMOND, LUCIDE, CHARITE, LYSIS.

ANGÉLIQUE.

Nous nous plaignons, Berger, de votre longue absence.

ANSELME.

J'en tiens la plainte à gloire, & si je me dispense...
Mais, ô dieux !

ANGÉLIQUE.

Quoi, Berger, vous semblez interdit ?
Quel trouble tout-à-coup vous agite l'esprit ?

ANSELME.

Un éclat imprévu m'ayant frappé la vûe,
J'en ai les sens charmés, & l'ame toute émue.
Quelle est cette bergere ?

MONTÉNOR.

Hé quoi, vous ignorez
Les bonheurs qui nous sont désormais préparés,
Et que pour embrasser le soin des pâturages,
La belle Amarillis a choisi nos rivages ?

ANSELME *à Lysis.*

Rivages glorieux ! Oui, coulez-y vos jours,
Le printemps pour vous plaire y régnera toujours.
Mille nouvelles fleurs naîtront dans la campagne.

LYSIS.

Excusez-moi, Berger, je parle à ma compagne,
Je ne vous répons rien n'ayant rien entendu.

ANGÉLIQUE *à Anselme.*

Enfin, sachons pourquoi nous vous avions perdu,
Et quel soin si long-temps vous a fait disparoître.

ANSELME.

Pour le pauvre Lysis j'ai craint ce qui peut être,
Et qu'après votre arrêt un désespoir fatal
N'achevât par sa mort le bonheur d'un rival :
Ainsi pour l'empêcher de se perdre lui-même,
J'ai parcouru nos bois avec un soin extrême,
Mais sans en rien apprendre ; & pour moi je crains fort
Que dans les eaux de Marne il n'ait fini son sort.

CHARITE.

Oui, Céladon jadis, après moins d'injustice,
Dans les flots de Lignon chercha son précipice.
Sans doute il ne vit plus. Ah, criminels appas !

ANGÉLIQUE.

C'est aller un peu vîte à croire son trépas.

CHARITE.

Une secrette horreur qui saisit mon courage
D'un si triste accident m'est un trop sûr présage,
Il a péri dans l'onde. Ah, destins ennemis !

ANGÉLIQUE.

Non, la bonté des dieux ne peut l'avoir permis.

LYSIS.

Ils en auront eu soin, croyez, croyez, Bergere,
Qu'il aura rencontré le secours nécessaire,
Et que par quelque nymphe il vous sera rendu.

CHARITE.

Ah, ma chere compagne ! Hélas ! j'ai tout perdu,
Il méritoit sans doute une fin moins cruelle,
Car de tous nos bergers c'étoit le plus fidéle.

LYSIS.

Jusques dans nos hameaux son nom étoit porté,
Où chacun le prisoit pour sa fidélité.

CHARITE.

Ah, chere Amarilis, l'eussiez-vous pû connoître,
Le plus parfait berger que le ciel ait fait naître !
Son extrême douceur, sa grace, son maintien
Vous auroient obligée à lui vouloir du bien,
Il gagnoit tous les cœurs.

CLARIMOND.

Consolez-vous, de grace ;
Vous perdez un amant dont je remplis la place.
L'hommage que je rens à vos divins attraits....

CHARITE.

Va, Berger odieux, ne me parle jamais,
Tu fais tout mon malheur, ton départ d'Arcadie
Me prive de repos, & mon berger de vie,
Dans ces flots ennemis de ma félicité
C'est toi, c'est ton amour qui l'a précipité.

CLARIMOND.

Modérez ce transport.

CHARITE.

Veux-tu qu'il se modere ?
Dérobe ta présence à ma juste colere.

CLARIMOND.

Toujours tant de rigueur ?

CHARITE.

Le dessein en est pris.

CLARIMOND.

C'est trop, c'est trop souffrir un injuste mépris ;
Jusqu'ici, par respect, Bergere trop ingrate,
J'avois contraint mon feu, mais il faut qu'il éclate,
Et que j'avoue enfin, bravant votre courroux,
Que j'ai le cœur sensible, & des yeux comme vous.

[Il continue s'adressant à Lysis.]

Oui, belle Amarillis, la douceur de vos charmes
Me force avec plaisir à vous rendre les armes ;
Je romps mes premiers fers pour suivre votre loi.
Quoi, vous baissez les yeux ? Au moins répondez-moi,
Donnez quelque espérance à mon ame amoureuse.

LYSIS.

Oyant parler d'amour, une fille est honteuse ;
Agréez mon silence, ou changez de propos.

CLARIMOND.

O merveille, ô beauté fatale à mon repos,
Qu'un baiser obtenu sur ces lévres de rose
Soulageroit les maux que ce bel œil me cause !

LYSIS.

Pour régle en vos projets prenez l'honnêteté ;
Vous faites un outrage à ma pudicité,
Je dois me conserver plus chaste que Diane.

CLARIMOND.

Un baiser est permis, quel pouvoir le condamne ?

LYSIS.

Oui, ma compagne & moi nous pourrions nous baiser
Sans que d'incontinence on pût nous accuser,
Cette marque d'amour entre nous est permise ;
Mais baiser un berger, quel pouvoir l'autorise ?

CLARIMOND *feignant de lui vouloir baiser la main.*

Qu'au moins n'ayant pour vous que de chastes desseins,
Je puisse le jurer baisant ces belles mains.

LYSIS.

Profane, arrête-toi, ta faute est sans égale,
Tu ne me dois toucher non plus qu'une Vestale.

ANGÉLIQUE *à Clarimond.*

Vous perdez le respect.

CLARIMOND.

CLARIMOND.

Je le perds en effet ;
Mais quand on meurt d'amour, sait-on bien ce qu'on fait ?

ANGÉLIQUE.

Vous devez .... Mais, ô dieux, que mon ame est confuse !
Vois-je entrer un Satyre, ou si mon œil s'abuse ?

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, ANSELME, MONTÉNOR, CLARIMOND, LUCIDE, CHARITE, LYSIS, *trois des gens de Monténor déguisés en* SATYRES.

UN SATYRE.

Ne vous étonnez point, Nymphe, si cette fois,
Pour hanter vos palais, nous sortons de nos bois.
Amis de Tautatés, demi-dieux de nature,
Nous avons sû bien-tôt qu'on nous faisoit injure ;
Et nous venons ici dans un juste courroux,
Vous demander justice & pour vous & pour nous.

ANGÉLIQUE.

Contre qui que ce soit je saurai vous la rendre.

UN SATYRE.

Des traits d'Amarillis nous voulons vous défendre.

LYSIS.

De mes traits ? Que dis-tu, sale & vilain bouquin ?

ANGÉLIQUE.

Sans injure, de grace, oyons jusqu'a la fin.

UN SATYRE.

Sur le rapport trompeur de cette ame infidéle,
Vous croyez qu'elle soit aussi chaste que belle,

CHARITE.

Où sera mon asyle ?

LYSIS.

Ah, moi-même de peur j'en suis tout immobile.

[*Tout le monde fuit, & Hircan paroît dans son char volant au milieu de l'air.*]

SCENE VII.

HIRCAN, LYSIS.

HIRCAN *dans son char.*

Je feins l'horreur en ces lieux,
Pour rompre les périls où le destin t'expose.
Amarillis, leve les yeux,
Et reconnois l'auteur de ta métamorphose.
Voyant qu'on menace tes jours,
J'ai pris mon char volant, & viens à ton secours.
Voi de tes ennemis l'insolence arrêtée,
Voi comme ils ont fui mon abord,
Et comme leur fureur domptée
A fait céder leur haine aux frayeurs de la mort.

LYSIS.

Ah, de grace, daignez, illustre & savant Mage,
M'affranchir d'une épreuve où la force m'engage.

HIRCAN.

Je la sai ; mais enfin la force importoit peu,
Amarillis est chaste, elle eût bravé le feu.

LYSIS.

Oui, comme Amarillis j'eusse bravé la flamme ;
Mais ayant consulté le secret de mon ame,
J'ai craint que par le feu vos charmes affoiblis,
Lysis ne fût en moi plus fort qu'Amarillis.

HIRCAN *faisant descendre son char jusques sur le théatre.*

Cesse de craindre, & viens par le milieu des nues
Traverser dans mon char cent routes inconnues.

LYSIS.

Ce chemin est-il sûr ?

HIRCAN.

Oui ; mais il sera mieux
Que par précaution tu te bandes les yeux.

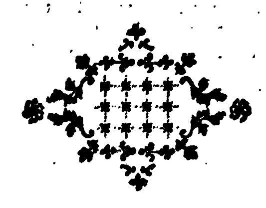
LYSIS *montant dans le char d'Hircan.*

J'obéis avec joie au plus sage Druyde,
Dont aux decrets du sort la volonté préside.

HIRCAN.

Il est temps de partir, sus, prens courage, & croi
Qu'il n'est point de périls qu'on n'affronte avec moi.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIRCAN, ANSELME.

HIRCAN.

OUi, ses yeux trahissant les secrets de son ame;
Déja plus d'une fois m'ont parlé de sa flamme;
Et j'ai trop remarqué qu'à devenir berger,
L'amour seul de Lucide avoit su l'engager.
Ainsi, dès le moment que j'en eus connoissance,
J'autorisai ses feux en souffrant leur naissance;
Ainsi sans injustice il ne m'est plus permis
D'oublier un aveu secrettement promis.
Monténor vaut beaucoup, mais, malgré son mérite,
L'intérêt de ma sœur encor me sollicite;
Je suis frere, & je dois le faire souvenir
Qu'à moins qu'elle se donne, il ne peut l'obtenir.

ANSELME.

Ah! Ne présumez pas que son amour extrême
Voulût pour l'acquérir employer que lui-même,
Et qu'en cette conquête il s'osât prévaloir
De l'empire inhumain d'un rigoureux devoir.
Mais enfin, quoi qu'il fasse, il a besoin d'un frere,
Pour forcer ce devoir qui s'obstine à se taire,
Et qui, sans votre aveu, ne souffre qu'à regret
Qu'un soupir échappé découvre son secret.

HIRCAN.

Si cet obstacle seul à son bonheur s'oppose,
Il doit louer l'effet d'une si belle cause;
Mais je vais donner ordre à le faire cesser,

ANSELME.

Pour mon propre intérêt j'ose vous en presser.
Puisqu'il faut qu'avec vous ma passion s'explique,
Je vis bien moins en moi qu'en la belle Angélique,
Je l'adore, & son frere est propice à mes vœux;
Mais pour les couronner il faut qu'il soit heureux,
Et que sa passion d'un doux effet suivie
Lui permette de voir mon bonheur sans envie.

HIRCAN.

Il le verra sans doute, & son esprit content
Fera le beau succès que votre amour attend;
Aussi-bien il est temps que notre bergerie
Fasse place aux douceurs de la galanterie.
C'est trop jouer Lysis, & trop entretenir
Une erreur qui sans nous eût pû déja finir.

ANSELME.

De cette guérison votre art est incapable.

HIRCAN.

C'est toutefois par-là que je le rens traitable;
Tant que de chez la nymphe il soutient, sur ma foi,
Que dans un char volant je l'ai mené chez moi.

ANSELME.

Lors plus d'Amarillis?

HIRCAN.

Avec un feint mystere
J'ai rempli la magie, & détruit la bergere,
Puis d'un charme secret l'infaillible pouvoir
A dû forcer la nymphe à le bien recevoir:
Vous en savez l'accueil, vous savez quelle adresse,
Pendant tout l'entretien, a fait voir sa maîtresse,
Qui, sur sa fausse mort l'obligeant de parler,
A donné beau prétexte à ces contes en l'air.

ANSELME.

Il en est fort fécond.

LUCIDE.

Moi ? Par quel sentiment souhaiter qu'il s'explique ?

CHARITE.

O la triste vertu dont votre esprit se pique !
Monténor ne vous montre, aux devoirs qu'il vous rend,
Que l'ordinaire effet d'un zéle indifférent ?

LUCIDE.

Si j'en crois ses soupirs, je régne dans son ame.

CHARITE.

Et votre cœur sans doute est ingrat à sa flamme ?

LUCIDE.

De quoi me serviroit de flatter sans espoir ?
Peut-il ne savoir pas ce que je dois vouloir ?
S'il posséde mon frere, a-t-il besoin du reste ?

CHARITE.

Certes, pour notre temps la réponse est modeste,
Elle est digne de vous, moi-même j'en fais cas ;
Mais entre nous, ma sœur, mettons le masque bas.
Confessez avec moi que notre esprit sans peine
Souffre qu'on le conduise où son desir le mene,
Et que pour obéir on se fait peu d'effort,
Quand avecque l'amour le devoir est d'accord ;
Mais lorsque cet amour qui régne avec empire
Trouve dans ce devoir ce qui le peut détruire,
Il nous guérit bien-tôt de cette vieille erreur
Qui nous prive du droit de donner notre cœur.
Non, non, si Monténor n'avoit pas su vous plaire,
Le vôtre sur ce choix ne croiroit pas un frere ;
Et vos feux, pour durer, auroient un foible appui,
S'ils n'étoient allumés que par l'ordre d'autrui.

LUCIDE.

Vous savez m'attaquer avecque tant d'adresse,
Qu'enfin vous me forcez d'avouer ma foiblesse.
Oui, je l'aime, & mon cœur d'amour préoccupé
Souffre....

CHARITE.

O le grand secret qui vous est échappé !
Hé quoi, l'amour doit-il, dans le siécle où nous sommes,
Être pour nous foiblesse, & vertu pour les hommes ?
Pourquoi rougir d'un feu qui n'a rien à blâmer ?
Manquons-nous d'yeux pour voir, ou de cœur pour aimer ?
Je sai qu'un vieux respect que la pudeur embrasse,
Veut qu'au seul nom d'amour nous fassions la grimace,
Et que, lorsqu'un amant prétend nous en conter,
Nous crions à la force avant que d'écouter ;
Mais quoiqu'à ses douceurs nous imposions silence,
Nous ne cherchons rien moins que de l'obéissance ;
Et vous me l'avouerez, il feroit mal sa cour,
Si pour parler gazette il supprimoit l'amour.
Ces obligeans refus d'en ouir le langage
Ne vont qu'à l'inviter d'en dire davantage :
Nous voulons qu'on nous aime ; & même, assez souvent,
Par des piéges secrets nous courons au-devant.

LUCIDE.

Dieux, que vous en savez !

CHARITE.

Pas plus que vous peut-être,
Mais vos desirs contens me le font mieux paroître :
Cependant puisqu'amour s'apprête à les borner,
Je veux cueillir des fleurs pour vous en couronner.

LUCIDE.

Si l'amour vous oblige à faire une couronne,
C'est à Clarimond seul par vos mains qu'il la donne ;
Voyez que plein de joie il la vient recevoir.

CHARITE.

Et Lucide en amour devoit ne rien savoir ?

LUCIDE *s'en allant.*

Je n'y sai rien aussi que la régle commune,
Que deux amans ensemble, un tiers les importune.

SCENE IV.

CLARIMOND, CHARITE.

CLARIMOND *abordant Charite, & souriant.*

C'Est elle, je la voi qui fait amas de fleurs.
Dans ce pré tant de fois arrosé par mes pleurs...

CHARITE.

L'abord est pastoral; mais, ô nouveau Filéne,
Ayant droit d'y répondre en Silvie inhumaine,
Gardez...

CLARIMOND.

Ah, que de vous ces vers soient écoutés,
Sans songer à celui qui me les a prêtés;
Il fut trop malheureux; &, quant à moi, j'espere
Qu'enfin je toucherai le cœur de ma bergere.

CHARITE.

Il n'est pas de rocher, & vos soins assidus
Méritent son estime, & peut-être un peu plus;
Mais jusqu'où puisse aller l'ardeur qui nous domine,
Nous voulons quelquefois qu'un amant la devine,
Qu'il force notre cœur, & que ses feux discrets,
Dans un regard surpris, en lisent les secrets.

CLARIMOND.

Trop heureux Clarimond, que pourrois-tu prétendre...?

CHARITE.

Ah! Ne nous brouillons point faute de nous entendre;
Et si votre franchise à la mienne répond,
Séparons Philiris d'avecque Clarimond.

CLARIMOND.

Quelle façon d'agir est égale à la vôtre,
De rendre l'un heureux sans favoriser l'autre?

CHARITE.

La raiſon qui m'y porte eſt facile à juger,
L'un eſt homme de cour, l'autre, ſimple berger.
Pour moi, ſi leur défenſe aujourd'hui m'eſt permiſe,
J'ai toujours des bergers eſtimé la franchiſe.
Ces dehors captieux de ſoupirs mendiés,
Ces regards languiſſans ſi bien étudiés,
Ces affectations d'un eſprit qui s'égare,
Ne ſont point les couleurs dont leur amour ſe pare:
D'un air vraiment ſincere ils ſavent l'exprimer,
Ils aiment en effet quand ils jurent d'aimer;
Et dans le doux tranſport d'une flamme innocente,
Ils ne promettent rien que le cœur n'y conſente.
Ainſi, quand Philiris m'aſſure obligeamment
Que ſur ſon cœur épris je régne abſolument,
Sans craindre qu'à la fourbe un tel aveu m'expoſe,
Je ne lui céle point que j'en croi quelque choſe;
Mais, loin de me réſoudre à flatter ſon ſouci,
Si c'étoit Clarimond qui me parlât ainſi,
Avec plus de réſerve & plus de retenue...

CLARIMOND.

Ah! Ne pourſuivez point un diſcours qui me tue;
Et puiſque de ſa foi ſa franchiſe répond,
Souffrez que Philiris parle pour Clarimond;
Clarimond, qui tiendroit ſa paſſion ſecrette,
Si Philiris n'oſoit en être l'interpréte.
Sous ce nom emprunté dont ſon amour ſe ſert,
Il vous ouvre ſon ame, il parle à cœur ouvert,
Et ſa ſincere ardeur allant juſqu'à l'extrême,
Il vous aime en effet quand il dit qu'il vous aime.

CHARITE.

Ce ſeroit mal répondre à ce que je me doi,
Qu'en vouloir croire ainſi Clarimond ſur ſa foi.
Non, non, pour ſon honneur, il eſt bon qu'il me jure
Que rien n'eſt comparable aux tourmens qu'il endure;

Mais tout ce que je puis, sans engager le mien,
C'est d'en souffrir la plainte, & de n'en croire rien.

CLARIMOND.

Quoi, vous pourriez douter d'un feu si véritable?

CHARITE.

Pour vouloir qu'il le soit je suis trop équitable;
Car enfin, Clarimond, je sai trop qu'à la cour
C'est vertu que bien feindre en matiere d'amour,
Que c'est être galant qu'en conter à chacune,
S'attacher à la blonde aussi-bien qu'à la brune;
Et, sans souffrir jamais de borne à ses desirs,
Selon l'occasion ménager ses soupirs.

CLARIMOND.

Ah! Cessez d'outrager la plus sincere flamme
Qu'un pur amour jamais alluma dans une ame.
Moi, qu'insensible aux traits d'une fidéle ardeur
A chaque occasion je partage mon cœur!
Que ce cœur en tous lieux pour chaque objet soupire!

CHARITE.

Il n'est rien plus aisé, du moins, que de le dire,
Et de flatter ainsi la sotte vanité
Qu'aime à nourrir en nous trop de crédulité.

CLARIMOND.

Persister si long-temps dans ces vaines allarmes;
C'est trop vous défier du pouvoir de vos charmes.
Il est vrai que pour plaire à cent objets divers
On peut feindre des maux qu'on n'a jamais soufferts,
Qu'il est aisé par tout de dire, je vous aime;
Mais sachez qu'avec vous il n'en est pas de même,
Et qu'il est impossible, en voyant vos appas,
De dire, je vous aime, & ne vous aimer pas.

CHARITE.

Et c'est ce qu'aujourd'hui vous voulez que je croie!
Mais voici notre fou.

CLARIMOND.

Quel obstacle à ma joie!

CHARITE.

Pour le punir du mal qu'il semble vous causer,
En feignant de dormir, je le veux abuser.
Adieu. Laissez-moi seule, aussi-bien il me semble
Qu'il n'est pas à propos qu'il nous surprenne ensemble.

CLARIMOND.

Mais....

CHARITE.

Laissez-moi, vous dis-je, ou je romps avec vous.
[*Elle se couche sur des gazons, & feint de dormir.*]

CLARIMOND.

Faut-il qu'un fou survienne en des momens si doux?
Mais pour plaire à Charite évitons sa présence,
Et laissons-la jouir de son extravagance.

SCENE V.

CHARITE, LYSIS.

LYSIS.

Beaux lieux, où mon soleil sous un feuillage épais
Après m'avoir brûlé, vient prendre un peu le frais,
Quoiqu'en être éclairés vous soit grand avantage,
Permettez qu'avec vous un berger le partage.
Ne cachez plus Charite au plus ardent transport...
Mais, ô dieux, me trompai-je, ou la vois-je qui dort?
C'est elle. Ah, quel bonheur! Chers zéphirs, bouche close,
Soufflez sans faire bruit, ma déesse repose.
Avançons à pas lents de peur de l'éveiller.
Arbres, pour un moment cessez de babiller;

Ruiſſeaux, ne courez plus; & vous, ſottes abeilles,
Qui venez bourdonner autour de ſes oreilles,
Fuyez ſans rien prétendre aux roſes que je voi,
Ma bergere aujourd'hui n'a de fleurs que pour moi.

[*Il ſe met à genoux devant elle.*]

Que Morphée eſt heureux, ô beauté ſans ſeconde,
D'avoir pour ſon palais les plus beaux yeux du monde!
Qu'il ſavoure un nectar délicieux & doux,
Et que de ſon bonheur ton berger eſt jaloux!
Ah, s'il m'étoit permis... Mais, ô mouche inſolente,
Qui vient ſur ce beau nez faire la préſidente,
Tu ſauras ce que c'eſt...

[*En voulant chaſſer la mouche, il lui donne un coup ſur le viſage, dont elle feint d'avoir été éveillée.*]

CHARITE.

Ah, dieux, quel traitement!
Que ne m'éveillez-vous un peu plus doucement?

LYSIS.

Ah, pardonne à ma flamme un acte de juſtice,
Elle a cru te devoir un pareil ſacrifice.

CHARITE.

Que par ce rude coup vous m'avez fait ſouffrir?

LYSIS.

Amour fait peu de maux qu'il ne ſache guérir;
Mais comme de douleur tu te ſens attaquée,
Ce maudit moucheron pourroit t'avoir piquée.
Tu ſais jadis qu'Eudoxe...

CHARITE.

Elle en uſa fort bien;
Mais ſi ce fut ſon mal, ce n'eſt pas là le mien.

LYSIS *ſe penchant vers elle.*

Ah, du moins par pitié...

CHARITE *le repouſſant.*

Quoi, Berger?

LISIS.

Quoi, mauvaise,
Tu permets tous les jours que le soleil te baise,
Et tu ne peux souffrir que mon cœur amoureux
Cherche auprès de ta neige à rafraîchir ses feux ?

CHARITE.

Le pitoyable état où votre cœur se trouve !

LYSIS *lui baisant la main.*

Ah, je veux que ta main de lait caillé l'éprouve.

CHARITE.

O dieux !

LYSIS.

D'un pareil vol daigne absoudre un amant.
Je sai que tout berger doit aimer chastement ;
Mais une ame au transport quelquefois s'abandonne,
Et de son naturel la nature friponne ...

CHARITE.

Ah, que l'impure ardeur dont je vous trouve épris,
Me force à regretter ma chere Amarillis !

LYSIS.

Amarillis ?

CHARITE.

Hélas !

LYSIS.

Tu l'aimois ?

CHARITE.

Et je l'aime,
Toute absente qu'elle est, encor plus que moi-même ;
Que ne la puis-je voir ?

LYSIS.

Il te seroit aisé
Ostant ce qui le cache à ton œil abusé.
Voi-la, voi ton berger.

CHARITE.

Que me voulez-vous dire ?

LYSIS.

Que ce n'est qu'en moi seul qu'Amarillis respire;
Et qu'un excès d'amour que l'on n'eût pû prévoir,
M'a fait changer de sexe afin de t'aller voir.

CHARITE.

Vous en auriez changé pour forcer les obstacles....

LYSIS.

C'est peu de chose, amour fait bien d'autres miracles.

CHARITE.

Quoi, c'est vous en effet qui d'un air gracieux
Sous l'habit d'une fille avez trompé nos yeux ?
Vous, que le mage Hircan a soustrait à la flamme ?

LYSIS.

Oui, c'est moi, c'est Lysis, lumière de mon ame.
Que d'un si rare effort tu dois faire de cas!

CHARITE.

Va, coupable Berger, va, ne m'approche pas.
Après une action si honteuse & si noire....

LYSIS.

Ah! tu veux m'éprouver.

CHARITE.

Non, cesse de le croire;
Je déteste un berger dont les folles amours
Osent de la magie emprunter le secours;
Les dieux me vengeront de tes sanglans outrages;
Cependant fui d'ici, fui loin de nos rivages,
Et noirci lâchement du plus grand des forfaits,
A mes yeux irrités ne te montre jamais.
C'est là mon dernier ordre.

[*Elle s'en va.*]

LYSIS.

Ah, Beauté Lestrigone;
Plus fiere qu'un aspic, & plus qu'une dragonne!
Viens saouler, si ma mort suffit à ton courroux,
Tes sarcophages yeux d'un spectacle si doux.

SCENE VI.

MONTÉNOR, LYSIS.

MONTÉNOR.

De quoi se plaint Lysis ?

LYSIS.

Ah ! Berger, tremble, tremble ;
Tous les dieux contre nous se vont liguer ensemble ;
Tu vas voir le soleil pour jamais se coucher,
Les forêts prendre en feu, les rivieres sécher,
Les prés perdre leurs fleurs, la nymphe Echo se taire ;
Enfin tout est perdu, Charite est en colere.

MONTÉNOR.

O dieux !

LYSIS.

Que n'as-tu vû ses transports violens !
C'étoit une tygresse aux yeux étincelans :
Mais aussi, Monténor, il faut que je confesse
Que je ne vis jamais de si belle tygresse,
Et que sa félonie avoit de l'agrément
A prononcer l'arrêt de mon bannissement.

MONTÉNOR.

Elle a pû te bannir ?

LYSIS.

Avec grande injustice.

MONTÉNOR.

Pourquoi t'en affliger ? Imite son caprice ;
Tu peux changer de vœux, si les siens sont changés.

LYSIS.

Non, j'attendrai le sort des amans affligés ;

A de si rudes coups quand les dieux les exposent ;
Touchés de leur désastre ils les métamorphosent.

MONTÉNOR.

Cela fut bon jadis.

LYSIS.

Il est encore ainsi.
Hé quoi, le bras des dieux seroit-il racourci ?
Non, cette nuit Mercure avecque sa baguette
De leur vouloir vers moi s'est rendu l'interprête ;
Je dois changer de forme.

MONTÉNOR.

Et sur ce grand espoir
Tu dédaignes Charite, & ne la veux plus voir ?

LYSIS.

Hélas ! Par mon aspect veux-tu que je l'irrite ?
Mais je puis voir de loin le palais qu'elle habite,
Et de ce même lieu, sur cet arbre monté,
Par un dernier hommage honorer sa beauté.
[*Il monte sur un arbre, & incontinent après il tombe dans son tronc, que la suite des ans avoit à demi creusé.*]
Je le voi ce palais que cachoient à ma vûe . . .
Mais, ô d'un juste espoir miraculeuse issue !
Enfin les justes dieux ne m'ont point abusé,
Et Lysis tout de bon est métamorphosé ;
Je suis, je deviens arbre. O merveilles divines !
Je sens déja mes pieds s'allonger en racines,
Et d'un prompt rejetton ma chair changée en bois ;
Produire des rameaux de chacun de mes doigts.

MONTÉNOR.

Quelle étrange folie !

LYSIS.

O témoin oculaire
D'une métamorphose aux amans ordinaire ;
Va répandre le bruit de mon destin nouveau ;
Et si je te fus cher, prens soin de mon troupeau.

SCENE VII.

MONTÉNOR, CLARIMOND, ADRIAN, LYSIS *dans l'arbre.*

CLARIMOND *à Adrian.*

NOn, pour le remener ne craignez point d'obstacle;
Nous vous l'abandonnons. Mais quel plaisant spectacle!
Berger, que fais-tu là?

LYSIS.

C'est fort mal en juger:
Enfin, graces aux dieux, je ne suis plus berger.

CLARIMOND.

Et quoi donc?

LYSIS.

Je suis arbre.

ADRIAN.

Ah, fou, tu continues
A croire obstinément tes visions cornues?

LYSIS.

Vous vous émancipez, Adrian; car enfin
Je m'abaisserois trop vous nommant mon cousin:
Un arbre tel que moi d'immortelle nature....

ADRIAN.

Et qui donc t'a fait arbre?

LYSIS.

Une rare aventure:
Mais je m'étonne peu que de profanes yeux
Ne puissent pénétrer dans les secrets des dieux.

CLARIMOND.

Quoi, tu veux habiter cette souche pourrie?

LYSIS.

Ah, mon bois eſt ſacré, parle mieux, je te prie.

CLARIMOND.

Je le croi, mais enfin voi-la nuit s'approcher.
Eſt-ce dans ce beau tronc que tu prétens coucher ?

LYSIS.

Ah, qu'il feroit beau voir mes branches ſpacieuſes
Etendre dans un lit leurs racines terreuſes !
Sache qu'un arbre eſt fixe, & que, ſi quelquefois
Sa déité champêtre abandonne ſon bois,
C'eſt pour aller de nuit faire quelques gambades
Avec les demi-dieux, & les Hamadriades,
Car au clair de la lune ils s'aſſemblent toujours.

ADRIAN.

Donc tes ſots demi-dieux, tes nymphes, tes amours...

LYSIS.

Ah ! Garde qu'à la fin pour venger leurs outrages,
Je n'abaiſſe ſur toi quelqu'un de mes branchages.

CLARIMOND.

Pardonne à ſon erreur, au moins pour cette fois.
Puiſque tu veux être arbre, il faut que tu le ſois.
Mais quel eſt ton eſpoir ?

LYSIS.

Tout le bien que j'eſpere,
C'eſt qu'enfin mon amour touchera ma bergere,
Et qu'autour de mon tronc, pour m'en récompenſer,
Avec toute ſa troupe elle viendra danſer.
Le murmure plaintif de mes feuilles tremblantes
Alors me tiendra lieu de paroles preſſantes,
Et pour lui déclarer l'excès de mon tourment,
J'employerai le ſecours d'un doux gémiſſement ;
Puis lui diſant adieu, par un nouveau prodige,
Pour marque de reſpect j'inclinerai ma tige.

ADRIAN.

Et quoi, fou, ſi c'eſt là le bien que tu pourſuis,
Crois-tu paſſer pour arbre ?

LYSIS.

Oui, puiſque je le ſuis.

ADRIAN.

Les arbres parlent-ils ?

LYSIS.

Ah, ſi cela t'étonne,
Tu n'as jamais rien lû de la forêt Dodonne,
Les arbres y parloient par le vouloir des dieux.
Sache que mon deſtin n'eſt pas moins glorieux,
Comme eux je ſuis prophéte, & mon bois fatidique
Va faire plus de bruit que le trépié Delphique.

ADRIAN *tirant ſon épée, & donnant quelques coups ſur l'écorce de l'arbre.*

Fais-en enfin l'épreuve ; ô le plus grand des fous !
Etant ce que tu dis, tu dois ſentir ces coups.

LYSIS.

Qu'oſes-tu faire, impie ? Où ſe porte ta rage ?
Jamais fer juſqu'ici ne m'avoit fait outrage,
J'étois vierge ; mais las, mon tronc eſt tout ouvert.
Arrête pour le moins ma ſéve qui ſe perd,
Et croi, quelque vigueur que ſa verdure étale,
Qu'un arbre ne vit point ſans humeur radicale.

ADRIAN.

Ah ! c'eſt trop t'écouter, fors de ce tronc enfin.

LYSIS.

Il faut que j'obéiſſe aux décrets du deſtin.
Arrête, ſacrilége. Hélas, uſer de fôrce !
Laiſſe vivre un Berger ſous cette foible écorce.
Que t'a-t-il fait, cruel ?

CLARIMOND *à Adrian.*

Ceſſez de l'irriter,
Nous n'en obtiendrons rien à le violenter.
Conſentons qu'il ſoit arbre, auſſi-bien j'imagine
Les moyens d'empêcher qu'il ne prenne racine ;
Vous ſaurez au château ce que j'ai projetté,

ADRIAN.

Hélas ! Il est plus fou qu'il n'a jamais été.

MONTÉNOR.

Adieu, bel arbre.

CLARIMOND.

Adieu. Le ciel vous fasse croître.

SCENE VIII.

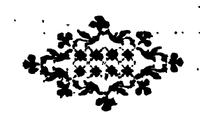
LYSIS *seul.*

ENfin ils sont partis, je puis me reconnoître.
O lune au front d'argent, si tu sais en quels lieux
S'assemblent cette nuit mes freres demi-dieux,
Ne me refuse pas un bien que je demande,
Et me prête tes rais pour découvrir leur bande :
Je ne suis plus mortel, & dans leurs jeux ce soir
Les nymphes sans soupçon me peuvent recevoir.
Cher tronc, puisqu'il fait nuit, souffre que je te quitte,
Je leur dois aujourd'hui ma premiere visite.

[*Il se tire hors de l'arbre.*]

Adieu. Pour prendre part à leurs ébats si doux,
Je m'en vais dans les bois chercher leur rendez-vous.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, ANSELME.

ANSELME.

ENfin, puiſque le ciel ſenſible à ma priere,
Aux vœux de Monténor ne te rend point contraire,
Qu'il ſemble n'avoir ſoin que de les couronner,
Aux douceurs de l'eſpoir je puis m'abandonner,
Si toutefois ſans crime, & ſans trop entreprendre,
A l'amour d'une nymphe un berger peut prétendre.

ANGÉLIQUE.

C'eſt fort adroitement me vouloir engager
A mépriſer la nymphe, & louer le berger;
Mais ce doit être aſſez à l'ardeur qui vous preſſe,
Que pour vous aujourd'hui mon frere s'intéreſſe;
Et de quoi que l'amour vous flatte déſormais,
Son aveu doit ſuffire à remplir vos ſouhaits.

ANSELME.

Qu'aux deſirs d'un amant ce diſcours fait d'outrage!
Et ſi vous bornez là ſon plus haut avantage;
Qu'il a ſû mal vous dire, en expliquant ſes vœux,
Combien dans ſes projets l'amour eſt ſcrupuleux!
Il voit avec dédain la plus belle victoire,
Quand elle peut jetter quelque ombre ſur ſa gloire;
Par ſon propre mérite il veut être abſolu;
Il n'aime à triompher que lorſqu'on l'a voulu,
Et ne ſauroit ſouffrir, quelque effort qui s'apprête,
Qu'un ſecours étranger aſſure ſa conquête.

ANGÉLIQUE.

C'est ainsi qu'un amant n'est jamais satisfait,
Et doute d'être heureux quand il l'est en effet;
Et sa flamme inquiéte, obstinée à tout craindre,
Dans son plus beau succès trouve encore à se plaindre.

ANSELME.

Ah! ne refusez point à ce cœur enflammé
La douceur de se voir entiérement charmé;
Et s'il touche votre ame au moment qu'il soupire,
Ne m'enviez point l'heur de vous l'entendre dire.
Non, ce n'est point assez que Monténor content
M'assure un bien égal à celui qu'il attend;
Pour le rendre parfait, pour achever ma joie,
Il faut que votre cœur avec moi se déploie,
Qu'un aimable transport m'explique ses desirs,
Qu'un doux saisissement réponde à mes soupirs,
Et que par votre aveu ma flamme confirmée
Soit le prix glorieux de vous avoir aimée.

SCENE II.

CLARIMOND, ANSELME, ANGÉLIQUE, ADRIAN.

CLARIMOND.

SAns doute qu'en ce lieu dans l'ombre de la nuit
Vous avez oublié quel dessein nous conduit;
Vous avancez toujours, & ne prenez pas garde
Que peut-être de loin notre fou vous regarde;
Et que, s'il nous connoît, il comprendra soudain,
Voyant nos demi-dieux, quel est notre dessein.

ADRIAN.

Hélas! Pour déférer à quoi qu'on lui propose,
Il est trop obstiné dans sa métamorphose,

Et vous croyez en vain que d'un arbre si cher
Vos feintes déïtés le puissent détacher.

ANGÉLIQUE.

De quoi qu'avec Hircan il ait été capable,
Ce dernier incident me paroît incroyable;
Car, puisqu'il parle encor, d'où peut-il présumer
Que le ciel dans un tronc ait voulu l'enfermer?

ADRIAN.

C'est par où j'ai tâché de lui faire connoître
Qu'il n'est pas en effet ce qu'il se prétend être;
Mais pour toute raison il est arbre, & les dieux
Devoient à son mérite un sort si glorieux.
Que maudit soit Ovide & toute sa sequelle!

ANGÉLIQUE.

Si la lune nous prête une clarté fidéle,
Je crois que vos desirs doivent être contens,
Et qu'en vain vous craignez qu'il soit arbre long-temps;
Il n'est plus dans son tronc.

ADRIAN.

O dieux! Le puis-je croire?

CLARIMOND.

Vous en pourriez douter dans une nuit plus noire.

ADRIAN.

Je rens graces au ciel que de son mouvement
Il soit sorti d'un tronc qu'il trouvoit si charmant,
Et que, pour l'en tirer, vos nymphes bocageres,
Vos Faunes, vos Silvains ne soient pas nécessaires;
Bien-loin de le guérir, c'eût été de nouveau
Lui renverser l'esprit, & brouiller le cerveau.

CLARIMOND.

Il est hors de son tronc; mais craignez que l'aurore
Demain à son lever ne l'y replante encore;
Vous le croyez trop tôt démétamorphosé.

ANGÉLIQUE *à Adrian.*

Tandis qu'il est absent, le remede est aisé.

Faisons couper cet arbre, aussi-bien je ne tâche
Qu'à soulager un mal dont le progrès vous fâche;
Et je renonce enfin à m'en plus divertir,
Pour vous faciliter les moyens de partir.

ADRIAN.

Je cours donc emprunter du secours pour l'abattre.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, ANSELME, CLARIMOND.

ANSELME.

Lysis à son retour fera le diable à quatre.

ANGÉLIQUE.

Aussi par son départ vos desseins avortés
Font...

CLARIMOND.

Je plains seulement ces deux jeunes beautés,
Qui brûlant de jouer un si fou personnage,
Ont pris enfin l'habit de nymphes de bocage.
C'est fort mal rencontrer pour la premiere fois.

ANGÉLIQUE.

Qui de nous eût prévû qu'il sortît de son bois?
Mais Charite nous manque, où l'avez-vous quittée?

CLARIMOND.

Avec nos demi-dieux elle s'est arrêtée;
Pour s'avancer peut-être elle attend le signal.

ANGÉLIQUE.

Qu'un quart d'heure d'absence aux amans est fatal!

CLARIMOND.

Il est vrai que je souffre, & que, loin de Charite,
Certain trouble aussi-tôt dans mon ame s'excite:

Mais ce trouble secret, quoiqu'il n'ait rien de doux ;
N'est pas le plus grand mal dont je sente les coups.
Ce qui fait mon tourment, ce qui me rend à plaindre,
C'est d'espérer beaucoup & de voir trop à craindre ;
C'est de porter un cœur d'amour tout enflammé,
Et de douter encor si je puis être aimé.

ANGÉLIQUE.

Clarimond sait trop bien user de son mérite ;
Pour n'avoir rien gagné sur l'esprit de Charite ;
Mais enfin il s'obstine à s'allarmer en vain,
Qu'il sache qu'aujourd'hui je prens sa cause en main.
Qu'il aime, qu'il espere.

CLARIMOND.

O charmante promesse !

ANGÉLIQUE.

Comme pour vous l'amour avec moi s'intéresse,
La victoire est aisée.

CLARIMOND.

Ah, s'il étoit ainsi ...

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, CLARIMOND, ANSELME, CHARITE, LUCIDE.

CHARITE.

Faites place à notre arbre, on vous l'améne ici.

ANGÉLIQUE.

Où l'avez-vous trouvé ?

LUCIDE.

Dans ce petit bocage,
Qui joignant ce grand parc fait ce beau paysage ;
C'est là que de ses cris ayant oui le bruit ...

ANGÉLIQUE.

Et qu'y pouvoit-il faire au milieu de la nuit?

CHARITE.

Il haranguoit un chêne, & faisoit son possible
Pour obliger sa nymphe à se rendre visible.
Ainsi, nos déïtés, que nous suivons de loin,
Ont joué plaisamment leurs rôles au besoin,
Il les croit sur leur foi; mais comme il se propose
De leur montrer le lieu de sa métamorphose,
Le soin d'en avertir nous l'a fait devancer.

CLARIMOND.

L'occasion s'offrant il la faut embrasser;
Dût le bon Adrian en maudire l'adresse,
Puisque nous le pouvons, faisons valoir la piéce.

CHARITE.

Il faut donc se cacher. Ils viennent, les voici.
Anselme.

ANSELME.

Non, de moi n'ayez aucun souci,
De peur que de son tronc il ne se ressaisisse,
D'un arbre demi-dieu je vais faire l'office.

CLARIMOND.

Mais s'il vous apperçoit?

CHARITE.

Ah, bons dieux, parlez bas!

ANSELME.

Le creux est si profond qu'il ne me verra pas.

[*Anselme se met dans le tronc de l'arbre où étoit Lysis, s'abaissant de sorte qu'il ne peut être vû, & les autres se cachent derriere d'autres arbres.*]

SCENE V.

LYSIS, SINOPE, CLORISE, *vêtues en nymphes des bois, avec des branches d'arbres, au bout desquelles sont attachées quelques confitures sèches.*

LYSIS.

ENfin, mes cheres sœurs, car je me persuade
Que je dois ce beau titre à chaque Hamadryade;
Voici le tronc fameux qui, dans ce méme lieu,
Par l'ordre du destin enferme un demi-dieu.

SINOPE.

A peine le soleil a fait place à la lune,
Que nous avons appris votre bonne fortune;
Et nous n'avons quitté nos écorces ce soir,
Que pour vous rendre hommage, & pour vous venir voir.

LYSIS.

Ah! Foi d'arbre gommeux, ma joie est infinie
De me voir en si belle & bonne compagnie:
Je gage que demain mes feuilles en prendront
Un éclat de verdeur plus vif & plus fécond.
Mais, ô Nymphes, par moi de tout temps respectées,
Quels sont les lieux charmans où vous êtes plantées?

CLORISE.

Nous habitons de jour un bois fort écarté.

SINOPE.

Aussi nous y voyons nos fruits en sûreté;
Ils ne sont pas communs, & c'eût été dommage
Que le ciel en passant les eût mis au pillage.

LYSIS.

Vos arbres sont fruitiers, à ce que je puis voir?

SINOPE.

Fruitiers par excellence, & vous l'allez savoir

LYSIS.

Ah, je serai ravi d'ouir vos aventures.

SINOPE.

Notre emploi dans le monde étoit aux confitures;
Nous les faisions d'un goût si haut, si relevé,
Que Diane en ce point ne l'eût point dépravé,
Elle en mangea cent fois au retour de la chasse;
Mais pour avoir osé publier cette grace,
Elle en fut indignée, & suivant son courroux,
Nous fit changer soudain en arbres comme vous.

LYSIS.

En quels arbres?

SINOPE.

Voyez, ma sœur en cerisiere,
Et pour moi le destin m'a fait abricotiere,

LYSIS *montrant les confitures qu'elles portent.*

Quoi, Nymphes, sont-ce là les fruits que vous portez?

CLORISE.

Oui, par grace accordée à nos divinités;
Ils croissent tous confits.

LYSIS.

Le goût n'en est pas pire.

SINOPE.

Si vous ne l'éprouvez, vous n'en saurez que dire,
Cueillez-en.

LYSIS.

Que j'en cueille?

SINOPE.

Ils sont délicieux,
On en sert tous les jours à la table des dieux,
Vous en pouvez manger.

LYSIS.

Ne trouvez pas étrange
Qu'un arbre s'en excuse, il ne boit ni ne mange.

SINOPE.

Il n'eſt eſprit ſi lourd qui ne doive juger
Que votre arbre ne peut ni boire ni manger ;
Mais vous qui ſervez d'ame à ſa foible nature,
Vous n'êtes pas exempt de prendre nourriture.
Ainſi pour ſubſiſter preſque toutes les nuits
Les arbres demi-dieux viennent cueillir nos fruits ;
Leur ſéve ſans cela deviendroit fort ſtérile.

LYSIS.

Il eſt vrai que mon tronc ſe trouve un peu débile ;
Et je juge en effet, depuis pluſieurs inſtans,
Qu'un arbre ſans manger ne vivroit pas long-temps.

CLORISE *mangeant de ſes confitures.*

Suivez donc notre exemple, & mangeons d'importance.

LYSIS.

Hé quoi vous dévorez votre propre ſubſtance ?

CLORISE.

C'eſt pour vous obliger à faire comme nous.

LYSIS *après en avoir mangé.*

Ganiméde là-haut verſe un nectar moins doux.
Ah, qu'il fait bon être arbre !

SINOPE.

Hé bien notre cher frere ?

LYSIS.

Vos fruits ſont excellens, ma ſœur l'abricotiere ;
Tels les mangeoit Saturne au temps du ſiécle d'or :
Mais l'une de vos ſœurs, Myrrha, vit-elle encor ?
Son tronc eſt bien âgé ?

SINOPE.

Je ne l'ai jamais vûe.
Et vous, parlez, ma ſœur, vous eſt-elle connue ?

CLORISE.

Myrrha ? Dans nos quartiers jamais on ne la vit.

LYSIS.

Ce n'eſt qu'en Arabie où ſon arbre fleurit.

Ce pays en effet est éloigné du vôtre ;
Mais n'allez-vous jamais d'une contrée à l'autre ?

SINOPE.

Nous quittons rarement notre pays natal.

LYSIS.

Nymphes, je viens d'ouir un son fort musical.

CLORISE.

C'est d'un jeune cyprès, le voici qui s'avance.

LYSIS.

Et ce brave barbon ?

SINOPE.

Parlez en révérence,
C'est un dieu de riviere, & des plus relevés :
Il faut lui rendre ici ce que vous lui devez,
Il vous recevra bien apprenant qui vous êtes.

SCENE VI.

LYSIS, SINOPE, CLORISE, MONTÉNOR *déguisé en dieu de riviere avec une barbe fort longue, & un de ses gens ayant dans son déguisement force branches de cyprès, & portant un luth.*

SINOPE *à Monténor.*

Puissent vos eaux, mon pere, être claires & nettes,
Comme nous recevons par vos embrassemens
Le comble souverain de nos contentemens.

LYSIS *à Monténor.*

Jamais nous n'eussions crû qu'un dieu si magnifique
Fût sorti pour nous voir de son lit aquatique,
Et que nous connoissant demi-dieux si petits,
Il nous eût préférés à Neptune & Thétis,

[*Monténor commence à gronder au lieu de répondre*]
Mes sœurs, il nous répond d'une étrange maniere ;
De grace, en quelle langue ?

SINOPE.

En langue de riviere,
Ce n'est que des poissons qu'il peut être entendu.

LYSIS.

Ce vénérable dieu gronde comme un perdu,
Les poissons, à mon gré, parlent un sot langage ;
Mais d'un œil fort hagard je voi qu'il m'envisage.

SINOPE.

C'est qu'il est étonné de vous voir en ce lieu.
Mon pere, connoissez ce nouveau demi-dieu,
C'est celui qui jadis fut l'honneur de la Brie,
La gloire de son siécle & de la bergerie ;
Il est maintenant arbre, & va peupler vos bords.
Par mille rejettons qui naîtront de son corps.
[*à Lysis.*]
Il vous fait signe, allez recevoir ses caresses.

LYSIS *tâchant à se tirer d'entre les bras du dieu de riviere qui le serre trop étroitement en l'embrassant.*

Ah, pourquoi me presser ainsi que tu me presses ?
Tes bras réparent-ils le défaut de ta voix ?
Arrête, dieu muet, n'écache point mon bois.

CLORISE.

Quoi, fuir qui vous embrasse ?

LYSIS.

Ah, belle Hamadryade,
Je me passerai bien de pareille embrassade.

SINOPE.

Ce dieu vous tend les bras, de vos cris tout confus.

LYSIS.

Tréve d'embrassement, je n'y retourne plus.

SINOPE.

Tréve puisqu'il vous plaît, mais faisons autre chose
Consacrons par nos chants votre métamorphose.
Mon pere, obtiendrons-nous votre consentement ?

LYSIS *voyant que le dieu continue à gronder.*

Ce dieu toujours grondant me déplaît grandement.

SINOPE.

Sus, qui veut commencer ?

LYSIS.

O moitié de déesse,
Entre vous le débat, pour moi rien ne me presse.

SINOPE.

Hé bien, ce sera moi.

CLORISE.

Nous chanterons après.

SINOPE.

Prêtez-moi votre luth, mon frere le cyprès.
[*Elle prend le luth d'entre les mains du cyprès, & l'accordant avec sa voix elle commence à chanter.*]
O sort trois fois digne d'envie !

LYSIS.

Que ne m'ont fait les cieux arbre toute ma vie !
O divine Amphionne !

SINOPE.

Ecoutez en repos.

LYSIS.

Ta voix me charme autant qu'ont fait tes abricots.

SINOPE chante.

O sort trois fois digne d'envie !
Nous possédons Lysis, cet arbre glorieux ;
Ses vertus l'ont placé parmi les demi-dieux,
Pour y jouir d'une immortelle vie.
O sort trois fois digne d'envie !
Il est digne de cette gloire,
Ses hauts faits de berger faisoient connoître assez
Que par ce rang illustre un jour recompensés

Ils graveroient son beau nom dans l'histoire ;
Il est digne de cette gloire.
Hé bien, que vous en semble ?

LYSIS.

Ah ! Nymphe abricotiere ;
Que d'arbres comme vous n'ai-je une pépiniere !

SCENE DERNIERE.

LYSIS, SINOPE, CLORISE ; MONTÉNOR, ANGÉLIQUE, CLARIMOND, LUCIDE, ANSELME, CHARITÉ

ANGÉLIQUE.

IL est temps de paroître, avançons.

SINOPE.

Justes dieux !
J'apperçois des mortels qui viennent en ces lieux.

LYSIS *à Sinope.*

Je rentre dans mon tronc. Vous allez disparoître ?

SINOPE.

Et pourquoi ?

LYSIS *étonné de voir Anselme qui commence à se montrer dans son tronc.*

Mais que vois-je ?

ANSELME.

O demi-dieu champêtre,
Les dieux ont sû punir mon incrédulité,
Et je ne doute plus de ta divinité ;
Comme toi je suis arbre.

LYSIS *à Anselme.*

Arbre, mon cher confrere,
Te loger dans mon tronc étoit peu nécessaire :

Sois arbre si tu veux, mais non à mes dépens.

CHARITE.

C'est lui qui fut jadis mon berger, je l'entens.

ANGÉLIQUE *à Sinope & aux demi-dieux.*

Grandes divinités, excusez notre audace,
Nous venons vous trouver d'assez mauvaise grace,
Mais c'est pour rendre hommage au berger glorieux
Qu'enfin le ciel a mis au rang des demi-dieux.
On nous dit qu'il est arbre.

LYSIS.

Oui, mais dans mon écorce
Un autre...

ANSELME.

J'obéis au destin qui m'y force.

ANGÉLIQUE.

Polidor demi-dieu !

LYSIS.

Non, c'est un fait à part,
Ou, s'il l'est, ce n'est rien qu'un demi-dieu bâtard,
Car tout arbre d'honneur & de bonne origine,
Dans un tronc emprunté jamais ne s'enracine.

SINOPE

Si c'est l'ordre du ciel ?

CHARITE.

Il n'en faut point douter.

LYSIS *à Anselme.*

Rens-moi mon tronc.

CHARITE.

Et quoi, tu veux lui résister ?
De grace, au nom d'amour, ne lui sois point contraire,
Et redeviens berger, pour aimer ta bergere.

LYSIS.

Non, non, je dois être arbre, il le faut ; mais croi-moi,
Tout arbre que je suis, je te garde ma foi.

CHARITE.

S'il est ainsi, pour moi renonce à cette souche,

LYSIS.

Hélas! On me la vole, & c'eſt ce qui me touche.
Mais, arbre raviſſeur, rens-la-moi.

ANSELME.

Je ne puis,
Le ciel me le défend.

LYSIS.

Malheureux que je ſuis!

SINOPE.

Qu'avez-vous?

LYSIS.

Ah, mes ſœurs, ſongez à mes affaires;
Si je ſuis déplanté, je ne vivrai plus guéres.

CLORISE.

Non, non, ne craignez rien; puiſqu'il eſt obſtiné
A vous ravir un tronc qui vous fut deſtiné,
Qu'il y vive haï de toutes nos compagnes,
Plus qu'aucun arbriſſeau qui ſoit dans ces campagnes.

LYSIS.

Et moi, que deviendrai-je?

SINOPE.

Et n'eſt-il pas ailleurs
Et des lieux plus charmans, & des arbres meilleurs?
Nous vous y planterons.

LYSIS.

Cela ſe peut-il faire?

SINOPE.

Notre pouvoir eſt grand. Qu'en dites-vous, mon pere?
N'êtes-vous pas d'avis qu'on le change de lieu?

[*Le dieu de riviere continue à gronder.*]

LYSIS.

Ce diable de grondin eſt un étrange dieu.

CLORISE.

Au jardin d'Angélique il conſent qu'on vous plante.

LYSIS.

Fort bien, la ſtation n'eſt pas trop déplaiſante;

Mais comme de nos troncs, pour vivre longuement,
L'ame végétative a besoin d'aliment,
Ayant à me planter, Nymphes mes amourettes,
Greffez-moi sur quelque arbre aussi beau que vous êtes.
O les doux abricots !

SINOPE.

Vous serez satisfait.

LYSIS.

Vous me rendrez fruitier en effet ?

SINOPE.

En effet.

Venez.

LYSIS *à Charite.*

Adieu, Bergere.

CHARITE.

Ah, souffrez moi présente
Au mystere secret qui chez nous vous transplante,
Sûr que toutes les nuits la troupe dansera
Autour du tronc sacré qui vous enfermera.

SINOPE.

Ne suivez que de loin.

LYSIS.

Ah, que de confitures
Au lever du soleil vont croître à mes verdures !

CLORISE.

N'en doutez point.

LYSIS *à Anselme.*

Et toi, maudit arbre larron,
Sache qu'à porter fruit ton bois n'est beau ni bon,
Et qu'autour de ton bois, loin que jamais on danse,
Ton bois ne servira qu'à faire une potence.

[*Lysis sort avec les demi-dieux.*]

ANGÉLIQUE.

Ainsi par cette adresse on le méne au château.

ANSELME *sortant du tronc.*

Cependant je renonce à mon destin nouveau,

Et

Et prens trop peu de part à cette souche antique,
Pour vouloir m'opposer à ce qu'il pronostique.
Seulement, grande Nymphe, ayant sû m'obliger...

ANGÉLIQUE.

Enfin, tréve de nymphe, & tréve de berger;
Retournons au château mettre bas la houlette,
Lysis est désarbré, la comédie est faite.

FIN.

LE CHARME
DE LA VOIX,
COMEDIE.

ÉPISTRE.

ONSIEUR,

Je n'appellerai point du jugement du public sur cette comédie, pour tâcher à vous faire estimer davantage le présent que je vous en fais. Il peut se

laisser surprendre dans les approbations qu'il donne, & ces tumultueux applaudissemens qu'une premiere émotion lui fait quelquefois accorder d'abord à ce qu'il n'a pas bien examiné, ne sont pas toujours infaillibles garans de la véritable beauté de nos poëmes; mais il arrive rarement qu'il condamne ce qui mérite d'être approuvé, & puisqu'il s'est déclaré contre celui-ci, je dois être persuadé qu'il a eu raison de le faire. On m'accusera sans doute d'une franchise peu judicieuse d'en demeurer d'accord avec vous, lorsque je prends la liberté de vous l'offrir, & j'aurois lieu d'appréhender que vous n'entrassiez dans ce sentiment, si je n'étois assuré que vous ne m'imputerez pas ce qu'il a de plus défectueux, & que séparant ce que vous y connoîtrez de moi d'avec ce qui n'en est pas, vous serez assez équitable, pour trouver de l'injustice à me vouloir faire répondre des fautes d'autrui. J'ai rendu si religieusement jusqu'ici ce que j'ai cru devoir aux auteurs

Espagnols qui m'ont servi de guides dans leurs sujets comiques qui ont paru de moi sur la scéne avec quelque succès, qu'on ne doit pas trouver étrange, si leur en ayant fait partager la gloire, je refuse de me charger de toute la honte qui a suivi le malheur de ce dernier, puisqu'en effet j'eusse peut-être moins failli, si je ne me fusse pas attaché si étroitement à la conduite de D. Augustin Moréto, qui l'a traité dans sa langue, sous le titre de Lo que puede la aprehension. *Si vous voulez vous souvenir de la lecture que nous fîmes ensemble de cet original avant que j'en commençasse la copie, vous vous souviendrez en même temps que j'en combattis opiniâtrément tous les caractéres, & soutins que quelque soin que l'on apportât à les justifier pour le faire paroître avec quelque grace sur notre théatre, il seroit impossible d'en venir à bout, sans faire voir toujours ceux qui sont intéressés dans cette intrigue plus capricieux que raisonnables; néanmoins*

cet excellent ami qui me portoit à ce dessein, appuya si fortement devant vous le conseil qu'il m'avoit déja donné d'y travailler, que vous vous en laissâtes vous-même persuader, & crûtes que puisque la bizarrerie des motifs qui font agir tous les personnages de cette comédie, avoit été reçûe en Espagne avec acclamation, il y avoit lieu d'espérer, que pour peu que j'employasse d'adresse à les rendre plus justes, ils ne déplairoient pas en France. Il n'en fallut point davantage pour me forcer à me rendre, je ne voulus plus opposer que le goût des deux nations est fort différent; que ces entretiens de valets, & de bouffons avec des princes & des souverains, que l'une souffre toujours avec plaisir dans les actions les plus sérieuses, ne sont jamais supportables à l'autre dans les moins importantes, & que les plus ingénieuses nouveautés deviennent rarement capables de nous divertir, quand elles semblent en quelque sorte opposées à la raison. L'événement

a fait voir que je n'en avois pas mal jugé, je ne ſaurois toutefois me repentir entiérement de m'être exposé à cette petite diſgrace contre mes ſentimens, puiſqu'elle vous doit convaincre de la déférence que j'ai pour les vôtres, & de la paſſion avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,
T. CORNEILLE.

ACTEURS.

LE DUC de Milan.

LA DUCHESSE de Parme.

FÉDÉRIC, gouverneur du duc.

CARLOS, fils de Fédéric.

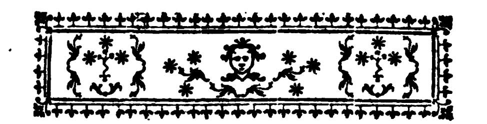
FÉNISE, fille de Fédéric.

LAURE, confidente de Fénise.

FABRICE, bouffon du duc.

CAMILE, suivant de Carlos.

La scéne est à Milan.



LE CHARME DE LA VOIX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FÉNISE, LAURE.

LAURE.


UOI, lorſque dans ces lieux tout le monde s'apprête
Au ſpectacle pompeux d'une ſuperbe fête,
Et que pour augmenter l'éclat d'un ſi beau jour,
Nous vous voyons enfin rappellée à la cour,
Vous ſoupirez, Madame, & votre ame inquiéte
Semble n'en recevoir qu'une joie imparfaite ?

FÉNISE.

Après douze ans d'exil te faut-il étonner
Si l'ordre qui m'en tire a de quoi me gêner ?
Lorsque de la retraite on a pris l'habitude,
On n'y renonce point sans quelque inquiétude ;
Et dans le changement qui me vient d'arriver,
Les plus fermes esprits se plairoient à rêver.

LAURE.

Votre humeur au chagrin fut toujours si contraire,
Qu'il parle malgré vous quand vous voulez vous taire ;
Le luth dont vous faisiez votre plus cher souci,
A peine encor pour vous a quelque charme ici ;
Et cette belle voix, le comble favorable
De tant de qualités qui vous rendent aimable...

FÉNISE.

Ah, don de la nature à mon repos fatal !

LAURE.

Quoi donc, sans y penser, j'ai touché votre mal ?

FÉNISE.

Oui, Laure, & c'est en vain qu'un obstiné silence
Voudroit t'en dérober l'entiere connoissance,
J'en sens par cet effort redoubler la rigueur ;
Et te le découvrir, c'est soulager mon cœur.
Mais pour le concevoir, remets dans ta mémoire
De nos malheurs passés la pitoyable histoire,
Lorsque le duc de Parme, injuste en ses projets,
Nous priva si long-temps des douceurs de la paix.

LAURE.

Je sai que de Milan prétendant quelque hommage,
Il en tint le refus pour un sanglant outrage,
Et qu'il fit par la guerre éclater en ces lieux
Tout ce que la vengeance a de plus furieux ;
Qu'après plusieurs combats aux deux partis funestes,
On voulut par l'hymen en conserver les restes ;
Que les ducs ennemis s'en faisant une loi,
Dès-lors pour leurs enfans se donnerent la foi ;

Et qu'enfin par l'accord où l'obligea son pere,
Le nôtre doit de Parme épouser l'héritiere.

FÉNISE.

Hélas ! Je vins au jour dans ce temps malheureux
Qui fit naître un accord pour moi si rigoureux,
Puisque j'entrois à peine en ma cinquiéme année,
Que Milan de son duc pleura la destinée :
Il meurt, & par un choix qui nous comble d'honneur,
Mon pere de son fils est déclaré tuteur.
Sa prudence connue, & son rang & son âge
Acquirent à sa foi cet illustre avantage,
Et chacun s'assurant sur sa fidélité,
On lui laisse le soin de l'hymen arrêté.
Comme par une rude & triste expérience,
Pour l'un & l'autre état il en sait l'importance,
Auprès de la duchesse, héritiere à son tour,
A Parme pour son maître il fait toujours sa cour;
Et craignant de laisser un prétexte à l'envie
Qui pût mêler quelque ombre à l'éclat de sa vie,
Pour montrer qu'à l'état il est bien plus qu'à soi,
Par mon bannissement il veut marquer sa foi.
Ce que sur mon visage il pense voir de charmes
Pour le rendre suspect à d'assez fortes armes;
Avec le jeune duc m'élever au palais,
C'est vouloir l'asservir au peu que j'ai d'attraits;
Et rompant un traité qui finit notre peine,
M'assurer en secret le rang de souveraine.
Voilà sur quels motifs ce pere sans amour
Dès l'âge de cinq ans m'éloigna de sa cour.
Compagne de mon sort, tu sais à quelle étude
J'ai tâché d'employer ma longue solitude,
Et que, sans être vûe, ou du moins rarement,
J'ai pris pour la musique un fort attachement.

LAURE.

C'est ce qui me confond, qu'au mal qui vous posséde
Elle manque aujourd'hui d'apporter du remede.

FÉNISE.

Ah ! S'il faut éclaircir ton esprit abusé,
Comment guériroit-elle un mal qu'elle a causé ?
Pour les nôces du duc à Milan revenue,
A ce prince toujours je demeure inconnue,
Et l'on ne me permet de paroître à ses yeux
Qu'avecque la duchesse attendue en ces lieux.
Mon frere l'est allé recevoir à Pavie ;
Et de tant de malheur ma fortune est suivie,
Que contre mes souhaits, sans en rien espérer,
Je romps son hymenée, ou le fais différer.

LAURE.

Vous ?

FÉNISE.

Si de cet aveu ton ame est étonnée,
Songe depuis huit jours quelle est ma destinée,
Et qu'affranchie enfin d'un long bannissement,
Dans le palais du duc j'ai cet appartement ;
Qu'ayant sur ce jardin une secrette vûe,
C'est de-là qu'aisément, sans en être apperçûe,
J'ai pû, quelque ordre exprès qui m'en ôtât l'espoir,
Et voir ce jeune prince, & suivre mon devoir.
Hélas ! Par cette vûe où me vois-je réduite ?
Ma raison en désordre en fut d'abord séduite ;
Et pour le dissiper, je cherchai dans ma voix
Ce charme qu'à mes maux elle offroit autrefois :
Mais qu'indiscrettement je rompis le silence !
Le duc en est surpris, il s'approche, il s'avance,
Je me perds, je me trouble à le considérer,
Interdit & confus, je l'entens soupirer ;
Et l'un & l'autre atteints de blessures pareilles,
S'il m'éblouit les yeux, je touche ses oreilles.

LAURE.

Sût-il qui vous étiez ?

FÉNISE.

Il l'apprit aisément,
Et son inquiétude égalant mon tourment,
Dans la pressante ardeur qu'il a de me connoître,
Chaque jour en ce lieu je le vois seul paroître.
Je chante, & ne pouvant rien obtenir de plus,
Il soupire, il se plaint d'un injuste refus.
Jamais, s'il l'en faut croire, une si vive flamme
Avec tant de respect ne s'empara d'une ame.
Ce que lui peint de moi la douceur de ma voix
Par un charme inconnu l'asservit à mes loix;
Et le rare tableau qu'en lui-même il s'en trace
Ne souffre dans son cœur aucun trait qu'il n'efface.
Un vieil accord à Parme engage en vain sa foi,
S'il me voit, s'il me parle, il le rompra pour moi;
Et sur quelque prétexte arrêtant la duchesse,
Son amour de Milan me fera la maîtresse.

LAURE.

Il est de certains nœuds dont le secret pouvoir
Attache un cœur à l'autre avant que de se voir;
Et cette sympathie a souvent tant de force...

FÉNISE.

O de mon fol espoir trompeuse & vaine amorce!
Après tant de sermens dont mon esprit flatté
Par trop de confiance enfla ma vanité,
Je crus que me montrant sans me faire connoître,
Si par l'ordre du ciel sa flamme avoit pû naître,
Le duc seroit contraint de la faire éclater
Aussi-tôt à me voir qu'à m'entendre chanter:
Ainsi, pour m'assurer du secret de son ame,
Ayant adroitement pratiqué quelque dame,
La curiosité me servant de couleur,
Je la suivis au bal, hélas, pour mon malheur.
Ce fut pour mon orgueil de quoi se satisfaire
D'y mériter le nom de la belle étrangere.

Chacun m'offrit des vœux, chacun me fit sa cour;
Et le duc seul m'y vit sans me parler d'amour;
Ce qu'il oüit vanter d'attraits sur mon visage
Ne put forcer son cœur au plus léger hommage:
Mes yeux dont les regards en cherchoient les moyens,
N'eurent qu'un foible éclat pour arrêter les siens;
Et ce fatal essai de son indifférence,
Sans finir mon amour, finit mon espérance.
Voi par-là si mon cœur a droit de soupirer.

LAURE.

Au moins ne l'a-t-il pas de ne point espérer.

FÉNISE.

Quoi, sans sentir ce trouble aux amans ordinaire,
Il me voit, il m'écoute, & tu veux que j'espere?

LAURE.

Cette indigne froideur dont vous vous irritez,
Vient de n'avoir pas sû que c'est vous qui chantez.

FÉNISE.

Quand l'amour dans nos cœurs se coule avec empire,
Le ciel qui le permet prend soin de les instruire;
Un désordre secret qu'on ne peut réprimer
Nous fait connoître assez ce qu'il nous fait aimer.
En vain on dissimule, en vain l'on se déguise,
Un beau feu n'a jamais à craindre de surprise,
Et comme en ses effets il est toujours égal,
Il ne brûle pas bien quand il éclaire mal.

LAURE.

Mais il faudra qu'enfin le secret s'éclaircisse.

FÉNISE.

Mais tu vois que le duc n'aime que par caprice;
Et ma voix de sa flamme étant le seul appui,
Voudrois-tu que mon cœur se déclarât pour lui?

LAURE.

C'est l'unique moyen de vous faire duchesse.

FÉNISE.

Où je hazarde trop, mon ambition cesse.

LAURE.

Et que hazardez-vous à souffrir son amour ?

SCENE II.

FÉDÉRIC, FÉNISE, LAURE.

FÉDÉRIC.

IL vous faut retirer, le duc est de retour,
Ma fille, & son chagrin qu'aucun plaisir n'efface ;
N'a pû céder long-temps à celui de la chasse :
Pour rêver solitaire il doit entrer ici.

FÉNISE.

Mais encor jusqu'à quand me renfermer ainsi ?
Ai-je à vivre toujours exilée ou captive ?

FÉDÉRIC.

Ma fille, c'est demain que la duchesse arrive ;
Et l'état par mes soins jusqu'ici défendu,
Vous remettra par elle au rang qui vous est dû.

FÉNISE.

Jusqu'ici mon respect vous a trop fait connoître....

FÉDÉRIC.

Hâtez-vous de rentrer, le duc s'en va paroître.

FÉNISE *bas à Laure.*

C'est ma voix qui l'attire.

LAURE.

Et sans vous laisser voir,
Vous chercherez toujours à flatter son espoir ?

FÉNISE.

Sans doute.

LAURE.

Mais par-là que pouvez-vous prétendre ?

FÉNISE.

Perdre quelques soupirs sans qu'il les puisse entendre,
Et de ce faux appas soulager mon ennui,
Qu'il souffrira pour moi, si je souffre pour lui.

SCENE III.

LE DUC, FÉDÉRIC, FABRICE.

LE DUC *à Fabrice.*

SI tu peux à mon mal trouver quelque remède...
Mais verrai-je en tous lieux que Fédéric m'obsède!
Et faut-il pour surcroît de haine & de chagrin,
Qu'aujourd'hui mon malheur l'améne en ce jardin ?

FÉDÉRIC.

Seigneur, si près de voir arriver la duchesse,
Vous conservez encor cette morne tristesse,
Un espoir si charmant vous en doit retirer.

LE DUC.

Quelque bien qu'il m'assure, il faut le différer.
Comme dans mon chagrin je ne puis me contraindre,
De mon accueil peut-être elle pourroit se plaindre;
Et je trouve à propos, pour la mieux recevoir,
De me priver encor du plaisir de la voir.

FÉDÉRIC.

Quoi; comme aux autres lieux l'arrêter à Pavie?
Seigneur...

LE DUC.

Mais, Fédéric, il y va de ma vie:
Qu'on ait soin seulement de l'y bien divertir,
Tant qu'un ordre nouveau l'oblige d'en partir.

FÉDÉRIC.

Ce long retardement ouvrant sa défiance,
Lui fera voir en vous trop peu d'impatience ;
Et je crains que par-là son esprit irrité ...

LE DUC.

Enfin, n'en parlons plus, le sort en est jetté.

FÉDÉRIC.

Au point que cet hymen à votre état importe...

LE DUC.

La raison est pour vous, mais elle est la moins forte ;
Et quand la passion tâche de l'étouffer,
Ce n'est qu'en lui cédant qu'on en peut triompher.

FÉDÉRIC.

Puisqu'aujourd'hui sur vous la vôtre a tant d'empire,
De peur de l'irriter, Seigneur, je me retire.

SCENE IV.

LE DUC, FÉNISE *derriere le théâtre*, FABRICE.

LE DUC.

Enfin, il est parti, Fabrice, c'est à toi
A me donner ici des preuves de ta foi.

FABRICE.

Elle a de tous vos maux la guérison certaine,
Vous en avez douté, vous en souffrez la peine :
Si vous eussiez plutôt imploré mon secours...

LE DUC.

Je tâchois de me vaincre, & j'espérois toujours.

FABRICE.

C'étoit mal espérer ; rien n'est gâté, n'importe,
Vous m'allez voir pour vous agir de bonne sorte.

LE DUC.

Si tu peux m'acquérir le bien que je prétens....

FABRICE.

Je bats bien du pays, Seigneur, en peu de temps,
Et veux à bouffonner n'être jamais de mise,
Si dans ce même jour vous ne voyez Fénise:
Mais il vaudroit bien mieux, sans chercher ce détour,
Aller à Fédéric découvrir votre amour;
Dans l'espoir de se voir ducalement beau-pere....

LE DUC.

Non, non, il faut aimer, & souffrir & me taire,
Attendant que sa fille avecque nous d'accord,
Du malheur que je crains m'aide à braver l'effort.
Je sai de Fédéric la fiere politique,
Au seul bien de l'état tout son zéle s'applique;
Et lui laisser enfin soupçonner mon amour,
C'est bannir de nouveau Fénise de la cour.
Voi si je dois songer à rompre le silence.

FABRICE.

Mais vous lui pourriez faire un peu de violence;
Et, si de l'éloigner il prenoit le dessein,
Malgré ses dents & lui, parler en souverain.
Un je veux, bien poussé, de loin se fait entendre.

LE DUC.

Mais enfin, sans aveu dois-je rien entreprendre?
Si pour trop écouter un scrupuleux devoir
Fénise a jusqu'ici refusé de me voir,
Puis-je, sans être sûr de ne lui pas déplaire,
Permettre à mon amour d'agir contre son pere?

FABRICE.

Sans plus moraliser, il faut donc promptement
Vous donner l'accès libre à son appartement;
Alors permis à vous d'avancer vos affaires.

LE DUC.

Tu m'y verras donner les ordres nécessaires:
Mais comment ton adresse en viendra-t-elle à bout?

FABRICE.

Sachez que ma folie est mon passe-par-tout,
Et que, vieux harangueur qu'avec vous on voit rire,
J'entre par privilége en tout lieu sans rien dire.
Mais quel son musical...

[*On entend quelques accords de tuorbe.*]

LE DUC.

Fénise va chanter,
C'est le signal ; approche, il la faut écouter.

FÉNISE *chante derriere le théatre.*

Si dans l'ennui dont mon ame est atteinte
Mes soupirs chaque jour vous adressent ma plainte,
Cessez, ruisseaux, d'en murmurer.
Quand d'un astre fâcheux la fatale influence
Nous défend l'espérance,
Il est permis de soupirer.

FABRICE.

Peste, quels roulemens !

LE DUC.

Ils enlevent mon ame.
Hé bien, Fabrice, hé bien, condamnes-tu ma flamme ?
Et d'un plus rare objet puis-je suivre la loi ?

FABRICE.

Vous en croyez l'amour, & cela sur sa foi ?
Mais s'il falloit qu'enfin cette rare personne
Eût le nez perroquet, ou la face guenonne ?

LE DUC.

Quoi, tu pourrois penser qu'elle manquât d'appas,
Et que chantant si bien...

FABRICE.

Ne vous y trompez pas :
J'en ai vû telle, moi, témoin irréprochable,
Qui, chantant comme un ange, auroit fait peur au diable,

Et qui, quoique sa voix semblât venir des cieux,
Avoit un œil en terre, & l'autre chassieux.

LE DUC.

Non, Fénise toujours eut le bruit d'être belle.

FABRICE.

Si ce bruit n'est point faux, que ne se montre-t-elle ?

LE DUC.

Peut-être... Mais je crois oüir sa voix;
Ecoute.

FABRICE.

Un peu plus haut que la premiere fois.

FÉNISE.

Je connois bien qu'au mal qui me posséde,
Je n'applique par-là qu'un impuissant remède,
Qui n'étouffe point mes desirs;
Mais en vain en fuyant votre onde s'en offense.
Quand on perd l'espérance,
On peut bien perdre des soupirs

LE DUC *à Fénise.*

Ah ! Si d'un cœur soumis vous estimez l'hommage,
Perdrez-vous des soupirs que mon amour partage;
Et lorsque par l'espoir le sort se peut braver,
Vous le défendrez-vous afin de m'en priver ?
Fabrice, c'en est fait. Il faut avec adresse
A Parme dès demain renvoyer la duchesse.
Dût se perdre Milan, on verra mon amour...
Mais que vois-je ? Carlos est déja de retour !

SCENE V.

LE DUC, CARLOS, FABRICE; CAMILE.

CARLOS.

SEigneur, vous me verrez sans doute avecque joie,
Apprenant que vers vous la duchesse m'envoie,
Et que de son amour l'impatiente ardeur
Vous explique par là les secrets de son cœur.
Ces superbes apprêts, dont la magnificence
Par votre ordre à Pavie honore sa présence,
N'ont point d'appas en eux qu'elle daigne goûter,
Lorsque pour en jouir, il s'y faut arrêter.
C'est ce que de sa part j'ai charge de vous dire;
Vous voir est le seul bien où son desir aspire,
Et l'ennui qu'elle sent des honneurs qu'on lui fait
D'une agréable cause est le charmant effet.
A ce retardement où leur pompe l'engage,
Un aimable courroux a saisi son courage;
En vain à le cacher elle a fait quelque effort,
Dans l'éclat de ses yeux il a paru d'abord.
A songer au bonheur dont ce délai la prive,
On les a vû briller d'une clarté plus vive,
Son teint, dont la blancheur eût les lys effacés,
Souffrant un doux mêlange a paru...

LE DUC.

C'est assez.

SCENE VI.

CARLOS, CAMILE, FABRICE.

CAMILE.

LA réponse est bien courte.

CARLOS.

O l'étrange caprice!
D'où lui vient cette humeur ? Arrête, un mot, Fabrice.
Toi, qui souvent du duc partages le souci,
Dis-moi ce qui l'oblige à me traiter ainsi.
Sans daigner me parler je voi qu'il se retire !
Pour l'aigrir contre moi qu'aurois-je pû lui dire ?
Je n'ai fait jusqu'ici qu'applaudir à ce feu,
Dont lui-même avec joie il a signé l'aveu.
Par ce retardement qui gêne la duchesse,
J'ai donné plus de jour à l'ardeur qui la presse,
J'en ai peint tout exprès ses desirs traversés,
J'ai parlé de ses yeux, de son teint...

FABRICE.

C'est assez.

SCENE VII.

CARLOS, CAMILE.

CAMILE.

ENtendez-vous l'écho ?

CARLOS.

Tout sert à me confondre,
Quoi, le duc tout-à-coup s'en va sans me répondre,
Et quand je croi venir soulager son amour,
Un silence affecté condamne mon retour ?
Quel énigme est-ceci ? Dieux ! Qu'est-ce qui se passe ?

CAMILE.

Est-ce là seulement ce qui vous embarrasse ?

CARLOS.

Mille pensers divers me tiennent divisé,
Qui le devineroit ?

CAMILE.

Il n'est rien plus aisé.
Nous arrivons tous deux, &, sans qu'on nous en presse,
Votre langue s'exerce à louer la duchesse;
Le duc à la harangue ayant les yeux baissés,
Vous l'a fait accourcir par un grand, c'est assez;
Et sourcilleusement nous laissant seuls ensemble,
Sans plus longue réplique il tourne où bon lui semble.

CARLOS.

Mais enfin le sujet, qu'est-il ?

CAMILE.

Pour ce point,
Il est bien évident que je ne le sai point;
Mais du reste, si c'est ce qui vous embarrasse,
Sans y rien altérer, voilà ce qui se passe.

CARLOS.

Ah ! Cesse de railler, quand mon sort rigoureux
Dans un trouble confus laisse flotter mes vœux.
Si pour quelque autre objet l'ame d'amour atteinte
Le duc pour son hymen sentoit quelque contrainte,
Et qu'il vit à regret... Mais, ô frivole espoir,
Qu'un feu trop écouté me laisse concevoir !
C'est plutôt que ce cœur, à louer la duchesse,
A trop fait éclater quel motif l'intéresse,
Et que mes sentimens par un zéle indiscret,
D'un amour que je cache ont trahi le secret.
Ah, dieux ! S'il est ainsi...

CAMILE.

Non, cela ne peut être;
C'est plutôt que le duc cherchant à se connoître,
De peur de trop donner à son tempérament...

CARLOS.

Hé bien ?

CAMILE.

Ma foi, brisons sur le raisonnement,
Il vaudra mieux peut-être à diverses reprises.
Souvent...

CARLOS.

C'est trop long-temps écouter tes sottises,
Allons trouver mon pere, & tâchons de savoir
Si j'ai plus de sujet de crainte que d'espoir.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE DUC, FABRICE.

FABRICE.

C'EST n'avoir pas peu fait avec mon badinage,
Qu'avoir à votre amour assuré ce passage.
Tandis que de sa voix jamais rassasiés
Vos sens à l'écouter étoient extasiés,
M'étant coulé sans peine avec un domestique,
J'ai mis avec tant d'art le bouffon en pratique,
Que, sans donner soupçon d'aucun secret complot,
Je me suis esquivé soudain sans dire un mot;
Et laissant au besoin cette porte entr'ouverte,
J'ai ménagé pour vous l'occasion offerte.
C'est à vous maintenant à vous en bien servir.

LE DUC.

Mon cœur dans son transport se sent presque ravir.
Mais un fâcheux souci vient traverser ma joie.

FABRICE.

Quel Seigneur?

LE DUC.

De Carlos qu'il faut que je renvoie.

FABRICE.

On l'est allé chercher, il partira soudain,
Lorsqu'il en verra l'ordre écrit de votre main.

LE DUC.

Il sera fort surpris d'y trouver charge expresse
De remener à Parme au plutôt la duchesse.

FABRICE.

Que dira Fédéric ?

LE DUC.

C'est ce que je crains peu,
Si j'obtiens de sa fille un favorable aveu.
Enfin je la verrai, cette aimable inconnue.

FABRICE.

Ce poste bien gardé vous assure sa vûe.

LE DUC.

Mais es-tu bien certain qu'elle doive passer ?

FABRICE.

Vous prenez grand plaisir à vous embarrasser.
Ne chantoit-elle pas dans cette galerie ?

LE DUC.

Si l'on s'étoit douté de ta supercherie ?

FABRICE.

Pour peu que vous donniez sur les si, sur les mais,
Vous trouverez matiere à ne finir jamais ;
L'amour est ombrageux.

LE DUC.

Et Fénise trop belle
Pour ne pas craindre tout lorsqu'on brûle pour elle.

FABRICE.

Dans ce que votre esprit s'en figure d'appas,
Elle peut être belle, & ne vous plaire pas ;
Car la plus belle enfin, quelques traits qu'elle assem-
ble,
N'est pas celle qui l'est, mais celle qui le semble.

LE DUC.

Qui t'a fait si savant en matiere d'amour ?

FABRICE.

On est en bonne école en pratiquant la cour ;
Et le plus ignorant que le ciel a fait naître,
Aux leçons qu'on y prend y devient bien-tôt maître.
Mais, enfin, en aimant, qui croyez-vous aimer ?

LE DUC.

L'objet seul dont l'empire a droit de me charmer.
Je m'en offre une idée & si noble & si belle,
Que je ne sache rien qui puisse approcher d'elle.

FABRICE.

Tant pis ; car ce portrait dans votre cœur gravé
Y doit avoir déja son autel élevé ;
Et si l'original étoit fort dissemblable . . . .

LE DUC.

Tel qu'il soit, à mes yeux il faut qu'il soit aimable ;
De sa divine voix j'en croi le doux effet,
Le ciel ne laisse point son ouvrage imparfait ;
Et l'amour sans succès entre peu dans une ame,
Lorsque la sympathie en fait naître la flamme.

FABRICE.

Pour moi qui ne fais point tant de rafinement ;
J'aimerois mieux aimer moins sympathiquement.
Doux yeux un peu fripons aidés d'un souri tendre,
Sont beaux à regarder avant que de se rendre,
Les blessures qu'ils font sont de meilleur aloi,
Et, s'il en faut mourir, au moins sait-on pourquoi.

LE DUC.

Tai-toi. J'entens marcher, on vient à nous, écoute.

FABRICE.

Retirons-nous ici, c'est Fénise sans doute.
Sans nous nommer si-tôt, laissons-la s'avancer.

LE DUC.

Je crains . . . .

FABRICE.

Quoi, les regards qu'elle va vous lancer ;
Pour les tendres de cœur sa blessure est mal saine.

SCENE II.

LE DUC & FABRICE *dans le fond du théatre*, FÉNISE, LAURE.

FÉNISE *à Laure.*
AS-tu remis ce luth ?

LAURE.
N'en soyez point en peine.

LE DUC.
Regarde, admire, voi, Fabrice, quel éclat!
Qui n'en seroit charmé ?

FABRICE.
Tâtez, le cœur vous bat.

LE DUC.
Mais as-tu vû jamais beauté plus surprenante ?

FABRICE.
Ma foi, je n'en sai rien, j'œillade la suivante;
Comme elle est plus mon fait, elle est plus à mon gré.

FÉNISE *à Laure.*
Dieux ! Comment jusqu'ici le duc est-il entré ?
Feignons grande surprise.

LE DUC *à Fénise.*
Enfin, je puis, madame....

FÉNISE.
Ah ! Laure, où sommes-nous ?

FABRICE *au duc.*
Parlez vîte de flamme.

LE DUC.
Ne vous offensez pas...

FÉNISE.
Allons, Laure.

FABRICE *l'arrêtant.*

Ah ! Tout doux.
La belle, c'est le duc.

FÉNISE.

Que voudroit-il de nous ?

LE DUC.

En pouvez-vous douter si vous êtes Fénise ?

FÉNISE.

L'erreur qui vous abuse augmente ma surprise.
Moi, Fénise ? Ah ! Seigneur, j'ai quelque vanité
De voir à cette erreur votre esprit emporté ;
Et je puis désormais me vanter d'être belle,
Puisqu'au moins a vos yeux j'ai pû passer pour elle.

LE DUC.

Quoi, vous ne l'êtes point ?

FÉNISE.

Non, Seigneur.

LE DUC *à Fabricee*

Qu'est-ceci ?
Que toujours le malheur me persécute ainsi ?

FABRICE *au duc.*

Ma foi nous allions mal adresser nos fleurettes.

LAURE *bas à Fénise.*

Mais, de grace, à quoi bon lui cacher qui vous êtes ?

FÉNISE.

Pour voir si mon visage a pour lui quelque appâs,
Et ne rien hazarder si je ne lui plais pas.

LE DUC.

Vous êtes de sa suite, à ce que je puis croire ?

FÉNISE.

Oui, Seigneur, la servir fait toute notre gloire.

LAURE.

Ce soin de l'une & l'autre est le plus cher emploi,
Mais Célie est d'un rang plus élevé que moi,
Comme dame d'honneur il faut que je lui céde.

LE DUC *à Fénise.*

Vous êtes donc la dame ?

LAURE.

Et moi, je suis son aide.

FABRICE.

Si l'on trouvoit moyen de s'en accommoder
L'aide a l'air assez drôle, on pourroit s'en aider.

LE DUC.

Et Fénise ?

FÉNISE.

Pour moi, je ne la quitte guere,
Que lorsqu'elle reçoit visite de son pere.
Ils ont quelque secret toujours à consulter.

LE DUC.

Mais ici tout-à-l'heure elle vient de chanter ?

FÉNISE.

Oui, dans cet endroit même, & j'étois avec elle,
Quand de cette visite ayant sû la nouvelle,
Par cet autre escalier nous quittant promptement,
Elle a couru le joindre en son appartement.

LE DUC *à Fabrice.*

O succès imprévu d'une heureuse entreprise,
Que je trouve Célie où je dois voir Fénise !

FABRICE.

Mais, si pour celle-ci vous vous sentez piqué,
Que perdra votre amour à s'être équivoqué ?
Après tout, c'est hazard si l'autre n'est plus laide.

LE DUC.

Ah, non, Fabrice, non, mon mal est sans remede :
J'ai beau voir dans Célie éclater mille appas,
C'est en manquer pour moi que de ne chanter pas.

FÉNISE *bas à Laure.*

Hé bien, quoiqu'à ma voix il semble rendre hommage,
Veux-tu d'un plein mépris un plus clair témoignage ;

Et

Et crois-tu que mes yeux, pour en faire un captif,
Puissent jamais briller d'un éclat assez vif ?
A peine il me regarde.

LAURE.

Et c'est là ma surprise.

LE DUC *à Fénise.*

Voudriez-vous pour moi dire un mot à Fénise ?

FÉNISE.

Vous pouvez m'employer, Seigneur, sûr qu'il n'est rien
Que Fénise de moi ne reçoive fort bien,
Qu'elle prend mes avis, les estime, les aime,
Et qu'enfin je lui suis comme un autre elle-même.

LE DUC.

Ainsi je vous pourrois confier mon secret ?

FÉNISE.

Vous ne sauriez choisir un esprit plus discret.

LE DUC.

Et vous lui direz-tout ?

LAURE.

Célie est ponctuelle ;
Quoi que vous lui disiez, je vous répons pour elle,
Qu'avecque tant de soin elle vous servira,
Que dans le même instant Fénise le saura.

LE DUC.

Daignez donc l'assurer que mon ame soumise
Au charme de sa voix a voué sa franchise,
Que malgré ses refus, le bonheur de la voir,
De mon cœur amoureux fait le plus doux espoir,
Et qu'enfin, si le sien dans mes vœux s'intéresse,
Milan verra ma mort, ou la verra duchesse.

FÉNISE.

Quoi, vous aimez Fénise ?

LE DUC.

Ah, c'est dire trop peu.
La plus pressante ardeur n'égale point mon feu ;

Et sa rare beauté, pour qui ce cœur soupire,
Est la seule conquête où mon espoir aspire.

FÉNISE.

Vous la croyez donc belle ?

LE DUC.

A former son beau corps
Le ciel a déployé ses plus riches trésors,
Jamais de tant d'appas beauté ne fut pourvûe.

FÉNISE.

Comment la louer tant sans l'avoir jamais vûe ?

LE DUC.

C'est assez que l'amour, par un merveilleux trait,
A mon ame enflammée en ait fait le portrait;
Et s'il m'a sû causer de si douces allarmes,
Jugez ce que sa vûe aura pour moi de charmes.

FÉNISE.

Quoi que vous présumiez de ce rare portrait,
L'imagination fait en vous trop d'effet;
Et Fénise, après tout, ne peut être si belle,
Que vous n'en ayez vû qui vaillent autant qu'elle.

LE DUC.

Non, tout ce que jamais j'ai vû de plus charmant
N'a pû faire à mon cœur de surprise un moment;
Ce sont fades beautés indignes qu'on leur céde.

FÉNISE *bas à Laure.*

Qu'ose-t-il dire, Laure, il me trouve donc laide ?

LE DUC.

Mais cette belle voix dont les divins accens
M'ont enchanté l'oreille, & captivé les sens,
C'est là des plus grands cœurs le charme inévitable;
C'est par elle qu'au mien Fénise est adorable,
Et que j'estime autant cet objet inconnu,
Que je sens de mépris pour tout ce que j'ai vû.

FÉNISE *bas à Laure.*

Jusqu'où pour moi du sort va le caprice extrême,
Si l'on me désoblige à me dire qu'on m'aime.

Il faut pourtant pousser la chose encor plus loin.

LE DUC.

Mais de votre secours mon amour a besoin ;
Mon secret déclaré, me le puis-je promettre ?

FÉNISE.

En de plus sûres mains l'eussiez-vous pû remettre ?
Je prévoi toutefois un obstacle fâcheux,

LE DUC.

Quel ? Fénise auroit-elle accepté d'autres vœux ?
Si le ciel l'a permis, ma mort est infaillible.

FÉNISE.

Non, son cœur jusqu'ici s'est montré peu sensible ;
Mais on m'a découvert depuis notre retour,
Qu'une dame assez belle a pour vous de l'amour ;
Et prenant quelque soin d'observer cette amante,
J'ai connu que Fénise étoit sa confidente,
Ainsi je tiens fort sûr, comme elle en fait grand cas,
Qu'elle vous voudra mal de n'y répondre pas.

LE DUC.

Et quelle est cette dame ?

FÉNISE.

Un brillant de jeunesse
La fait plus que toute autre aimer de ma maîtresse ;
D'elle, quoi qu'elle fasse, elle trouve tout bon.

LE DUC.

Faites-moi grace entiere en m'apprenant son nom.

FÉNISE.

Je vous le dirois bien, mais je ne sçaurois croire
Que vous eussiez si-tôt pû manquer de mémoire.
Après ce que déja vous avez sû de moi...

FABRICE *au duc.*

Oyez-vous la friponne ? Elle parle pour soi.

LE DUC.

Je viens de me remettre, & sai qui ce peut être.

FÉNISE.

Vous la connoissez donc ?

LE DUC.

Ouï, je croi la connoître.

FÉNISE.

Hé bien, la trouvez-vous indigne qu'un grand cœur
Pour prix de son amour, en partage l'ardeur ?
Qui verroit & Fénise, & celle que je pense,
N'y trouveroit peut-être aucune différence ;
Le mérite de l'une à l'autre est fort égal.

FABRICE.

Bon, qui l'entendra mieux ne l'entendra pas mal.

LE DUC.

Ce qui presse le plus, c'est qu'auprès de Fénise
Vous daigniez de ma flamme appuyer l'entreprise ;
Assurez-la d'un cœur respectueux, soumis,
Je l'espere de vous, vous me l'avez promis :
Et quant à cette dame, à qui le le ciel fait prendre
Des sentimens plus doux que je n'en dois prétendre,
Dites-lui qu'à la voir si j'osois présumer,
Que je fusse jamais capable de l'aimer,
D'une autre passion contraire à son attente
Je ne la voudrois pas faire la confidente.

SCENE III.

FÉNISE, LAURE.

FÉNISE.

AH ! Laure, à sa froideur voi quel mépris est joint.
Que mon malheur est grand !

SCENE IV.

FÉNISE, FABRICE, LAURE.

FABRICE.

Ne vous affligez point.
Si par hazard votre ame étoit embarrassée
De quelque trait d'amour dont elle fut pressée,
Avisez & comment, & pour combien, & quand,
Votre fait est trouvé, je suis toujours vacant.

LAURE.

Maraud, si de railler tu prens jamais l'audace ...

SCENE V.

FÉNISE, LAURE.

FÉNISE.

Souffrons, je n'ai que trop mérité ma disgrace.
Qu'à ce mépris le duc ait pû s'abandonner !

LAURE.

Je ne voi point encor de quoi vous étonner.

FÉNISE.

Non, sa façon d'agir est sans doute obligeante ?

LAURE.

S'il s'est mis dans l'esprit d'aimer celle qui chante;
Il ne doit pas trouver grand charmes à vous voir,
Lorsque vous lui cachez ce qu'il devroit savoir.

Avec quelques appas que le ciel l'ait formée,
L'amour fait la beauté de la personne aimée,
A votre seule voix le sien est attaché ;
Et, tant qu'on lui tiendra le mystere caché,
Tous vos attrait pour lui n'auront qu'un éclat sombre,
Et comme l'ame y manque, il n'en verra que l'ombre.

FÉNISE.

Hé bien, qu'il continue à s'aveugler ainsi ;
S'il est capricieux, je le veux être aussi ;
Et de ce que je suis il n'aura connoissance,
Qu'en cessant de me voir avec indifférence.
Aussi-bien de mon cœur l'espoir ambitieux,
Pour arrêter le sien, doit éblouir ses yeux ;
Et, sans un fort amour, ce n'est qu'une foiblesse
De croire qu'il rompra l'hymen de la duchesse.

SCENE VI.

FÉNISE, LAURE, CAMILE.

CAMILE.

Adieu, Laure.

LAURE.

Ah! C'est toi? Qui t'améne en ce lieu!

CAMILE.

Tu n'écoutes donc pas? Je viens te dire adieu.
Touche.

LAURE.

Tu me le dis avec beaucoup de joie.
Où vas-tu donc?

CAMILE.

A Parme, où le duc nous renvoie.
Nous avons ordre exprès de le démarier.

FÉNISE.

Et Carlos ?

CAMILE.

Il y va sans se faire prier.

FÉNISE.

Quoi, d'un pareil emploi ne craint-il point la honte ?

CAMILE.

A le voir, on diroit qu'il y trouve son compte :
Pour le moins il prétend... Mais il vous dira tout.

LAURE *à Fénise.*

Voyez-vous que le duc pousse l'affaire à bout ?

FÉNISE.

Je crains de Fédéric l'humeur inéxorable.

CAMILE.

C'est fort bien craindre à vous, il peste comme un diable ;
Carlos est avec lui, qui ne peut l'appaiser.

LAURE.

N'en doutez point, Madame, il veut vous épouser ;
Et levant un obstacle à ses desseins contraire,
Il va pour vous fléchir employer votre frere,
C'est par-là que Carlos sans contrainte obéit :
Mais il entre.

SCENE VII.

CARLOS, FÉNISE, LAURE, CAMILE.

CARLOS.

MA sœur, la fortune nous rit,
Et sur nous désormais sa faveur se déploie.
Voyez dans ce billet la cause de ma joie.

FÉNISE.

Carlos, ſans trop abattre ou flatter ſon eſpoir;
Juſques dans ſes états remenez la ducheſſe,
A trouver un prétexte employez votre adreſſe,
Je ne ſuis point encore en état de la voir.

LE DUC.

CARLOS.

Que dites-vous de l'ordre qu'il me donne?

FÉNISE.

Sachant ce qui ſe paſſe, il n'a rien qui m'étonne;
Mais après les bontés que vous avez pour moi,
Je me dois accuſer...

CARLOS.

Vous, ma ſœur? Et de quoi?

FÉNISE.

De vous avoir caché ce qu'avoient sû m'apprendre
Mille ſoupirs qu'en vain j'ai refuſé d'entendre.

CARLOS.

Ils ſont les ſeuls à craindre à qui ſe voit forcé
De déguiſer ſa peine aux yeux qui l'ont bleſſé.

FÉNISE.

Il n'eſt point toutefois de flammes ſi ſecrettes,
Qu'on ne les autoriſe à s'en rendre interprétes.

CARLOS.

Le reſpect quelquefois a lieu de prévaloir.

FÉNISE.

Je ne vois pas pour qui le duc en dût avoir.

CARLOS.

Je ſai qu'on lui doit tout; auſſi j'oſe vous dire
Que ſentant dans mon cœur ce que l'amour inſpire,
Ma raiſon dont mes ſens tâchoient de triompher,
S'employa toute entiere afin de l'étouffer;
Et ſi de cette ardeur, à toute autre inconnue,
Mes ſoupirs malgré moi vous ont entretenue,
C'eſt que contraint ailleurs à les trop reſſerrer,
Ce cœur auprès de vous cherchoit à reſpirer.

FÉNISE *à Laure.*

Où m'alloit engager mon imprudence extrême ?
Sans ſavoir mon ſecret il parle pour lui-même ;
Pour nous entendre mal, j'ai penſé me trahir.

CARLOS.

Mais qu'à ce nouvel ordre il m'eſt doux d'obéir,
Quand le duc rejettant l'hymen de la ducheſſe,
Ote à ma paſſion toute ombre de foibleſſe !
Car c'en eſt une enfin qu'on ne peut trop blâmer ;
Que d'aimer ſans eſpoir qui ne peut nous aimer.
J'ai vécu cependant dans ce cruel martyre,
J'aimois, & le reſpect m'empêchoit de le dire,
Et mes vœux incertains, dans mon cœur renfermés,
Y mouroient languiſſans, auſſi-tôt que formés.
Hélas ! Combien de fois, ſans le faire paroître,
Me ſuis-je plaint du rang ou le ciel m'a fait naître,
Puiſque ſon vain éclat faiſoit tomber ſur moi
Le redoutable honneur d'un glorieux emploi,
Qui, pour ſervir le duc, me réduiſoit ſans ceſſe
A m'arrêter à Parme auprès de la ducheſſe !
C'eſt là qu'à ſes regards ce cœur trop expoſé
Prit l'amorce du feu dont il eſt embraſé,
C'eſt là que le devoir m'attachant à lui plaire
Produiſit un effet à ſoi-même contraire ;
Et que de mes reſpects les ſoins trop aſſidus
Dans l'hommage du duc ſe virent confondus.
Mais enfin, ennuyé de contraindre ma flamme,
Le ciel daigne à mes vœux abandonner mon ame ;
Et cet heureux revers que je n'oſois prévoir,
Permet à mon amour les douceurs de l'eſpoir.

FÉNISE.

Cet eſpoir qui ſi-tôt croit avoir lieu de naître,
Vous fait voir plus heureux que vous ne feignez d'être ;
Puiſque dans la ducheſſe il ſuppoſe pour vous
Des ſentimens d'eſtime & glorieux & doux.

CARLOS.

Je l'avouerai, ma sœur ; si l'ardeur qui m'enflamme
Eclaire assez mon cœur pour lire dans son ame,
L'estime que toujours la duchesse eut pour moi,
Trouve quelque contrainte au respect de sa foi,
Et ce qu'elle se plaît à m'en faire paroître,
Desavoue à regret l'amour qui le fait naître.
Cent fois j'ai vû sa peine égale à mon ennui,
A m'ouir expliquer la passion d'autrui,
Et nos cœurs interdits ne se pouvoient défendre
De pousser des soupirs que nous n'osions entendre.
Ainsi, comme l'hymen que l'on voit arrêté
A pour unique appui la foi d'un vieux traité ;
Que bien loin que son cœur dans ce choix s'intéresse,
Le seul bien de l'état y porte la duchesse ;
Et que même elle tient pour un mépris secret
Que le duc n'ait jamais demandé son portrait,
Jugez si d'un retour où son ordre m'engage,
Mon adresse pourra dissimuler l'outrage,
Et si, prenant mon temps à parler de mon feu,
Il doit m'être permis d'en espérer l'aveu.

FÉNISE.

Vous l'espérez, mon frere, avec trop de justice :
Prenez l'occasion puisqu'elle est si propice ;
Parlez, priez, pressez, & ne négligez rien.

CARLOS.

L'ordre que je reçois m'en offre le moyen :
Fédérit toutefois m'en donne un tout contraire
Auprès de la duchesse il m'engage à me taire,
Tandis que de sa part il fera son effort
A remettre le duc aux termes de l'accord.

FÉNISE.

Ah ! Ne l'en croyez pas. C'est un abus extrême,
Quand on peut tout pour soi, d'agir contre soi-même.
Le duc vous autorise à ne rien déguiser,
Irritez la duchesse au lieu de l'appaiser,

Inventez, ajoûtez, une couronne est belle,
Et, quoi qu'on fasse enfin, tout est permis pour elle.

CARLOS.

A ces hauts sentimens je voi toute ma sœur :
Que pour mes intérêts elle montre d'ardeur !

FÉNISE.

Le ciel sait à quel point cette ardeur est sincere ;
Mais en pourrois-je moins témoigner pour un frere,
Qui, pendant mon exil, m'a montré tant de fois
Qu'il en désaprouvoit les tyranniques loix ?
Aussi, ce doux espoir de vous voir duc de Parme,
Pour mon ame, à son tour, est un si puissant charme ;
Qu'à peine m'acquittant de ce que je vous doi,
Celui d'être duchesse en auroit plus pour moi.

CARLOS.

Certes, je suis confus de voir qu'à tant de zéle....

SCENE VIII.

FÉDÉRIC, CARLOS, FÉNISE, LAURE, CAMILE.

FÉDÉRIC.

Je viens vous apporter une étrange nouvelle.
De ton départ, Carlos, ne sois plus en souci.
La duchesse en secret vient d'arriver ici.

CARLOS.

Que dites-vous, Seigneur ?

FÉDÉRIC.

Moi-même je l'ai vûe,
Elle veut à Milan demeurer inconnue,
Et tenant de son rang le secret déguisé,
Entretenir le duc sous un nom supposé.

CARLOS.

La résolution me semble si nouvelle....

FÉDÉRIC.

Ma fille, cependant courez au-devant d'elle ;
Et, dans son entreprise, offrez-lui tous vos soins.

FÉNISE.

Je sai ce que je dois,

FÉDÉRIC.

Allez, je vous rejoins.

SCENE IX.

FÉDÉRIC, CARLOS, CAMILE.

FÉDÉRIC.

CArlos, sans pénétrer son dessein davantage ;
Pour servir la duchesse il faut feindre un voyage,
Et demeurant caché le reste de ce jour,
D'un ordre de sa part appuyer ton retour.
Prens bien garde sur-tout de ne lui rien apprendre
Du dessein que le duc contre elle avoit sû prendre ;
Pour l'intérêt public il faut dissimuler.

CARLOS.

Mais, sans se découvrir, elle veut lui parler.
Quel est donc votre espoir ?

FÉDÉRIC.

Qu'ébloui de ses charmes,
Le duc à sa beauté rendra soudain les armes,
Et que de son chagrin l'effort capricieux
Cédera sans contrainte à l'éclat de ses yeux :
J'en viens d'être surpris, on lit sur son visage
Une fierté si noble & d'ame & de courage,

Sa taille avantageuse a tant de majesté,
Son teint tant de douceur & de vivacité,
Que de tant de beautés il est presque impossible
De voir briller l'appas, & n'être point sensible.

CARLOS.

Mais enfin, sous quel nom le prétend-elle voir?
En quelle qualité?

FÉDÉRIC.

C'est ce qu'il faut savoir.
Comme à l'entretenir le devoir nous appelle,
Allons, sans différer, en résoudre avec elle.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA DUCHESSE, FÉNISE, LAURE.

LA DUCHESSE.

CELLES qui comme nous naissent dans ce haut rang
Doivent ce sacrifice à l'éclat de leur sang,
Ces hommages profonds, & ces honneurs suprêmes
Ne servent qu'à les rendre esclaves d'elles-mêmes;
Et leur propre grandeur étale un joug pompeux,
Qui, pour être éclatant, n'est pas moins rigoureux.
Sur-tout pour leur hymen, quoi qu'elles se proposent.
Elles sont aux états, les états en disposent;
Et de leurs intérêts faisant d'injustes loix,
Pour régler leurs desirs n'attendent pas leurs choix.
C'est par là que mon cœur, sans aucun autre charme,
Agréa l'union de Milan & de Parme:
Mais au premier soupçon qui m'a fait pressentir
Qu'à cet accord le duc a peine à consentir,
Ayant sû m'échapper de Pavie inconnue,
Pour m'en éclaircir mieux, je suis ici venue,
Où l'ordre de Carlos ne m'a que trop appris
Ce qu'il faut que j'oppose à de lâches mépris.

FÉNISE.

Madame, pour le duc je demeure confuse
De voir qu'à son bonheur lui-même il se refuse.
Mais quand vous ne cherchez qu'à vous désabuser,
J'aurois cru faire un crime à vous rien déguiser;
La raison peut sur lui bien moins que son caprice.

LA DUCHESSE.

Quels que soient ses projets, le ciel me rend justice,
D'une indigne contrainte il dégage ma foi,
Et me laisse en état de disposer de moi ;
Car je ne cache point ce qu'en faveur d'un frere
Vous m'avez sû déja forcer à ne plus taire,
Ce beau feu dont pour lui je me sentois brûler,
Et que l'honneur toujours me fit dissimuler.
Je rougis toutefois, & crains un juste blâme
D'avoir si-tôt reçu l'hommage de sa flamme,
Et doute si Carlos, dans un trop prompt aveu,
Peut estimer un bien qui lui coûte si peu.

FÉNISE.

Douter qu'il ne l'estime! Ah, c'est lui faire injure.
Madame, il a pour vous une flamme si pure,
Il trouve tant de gloire à s'en voir consumer,
Qu'il semble que lui seul ait jamais sû aimer.
Ravi d'être écouté, vous l'avez vû vous-même
Témoigner à vos pieds sa passion extrême ;
Mais si je vous disois à quels secrets efforts
Le respect devant vous contraignoit ses transports,
Si son feu tel qu'il est s'osoit faire paroître ...

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me l'a fait connoître ;
Mais à vous en ouir exagérer l'ardeur,
Carlos auprès de vous manque de la froideur ;
Jamais sœur ne prit tant les intérêts d'un frere.

FÉNISE.

Le sang trace en nos cœurs un profond caractere.
D'ailleurs ; pendant douze ans & d'exil & d'ennui,
N'ayant vû que lui seul, que puis-je aimer que lui?
Lui seul a soulagé ma triste solitude.

LA DUCHESSE.

D'un pareil traitement l'exemple est assez rude.

FÉNISE.

Fédéric crut devoir cet exemple à sa foi.

LA DUCHESSE.

Vous m'en devez hair, puisque ce fut pour moi.

FÉNISE.

Dites plutôt le duc, dont le fâcheux caprice
Justifia depuis une telle injustice.

LA DUCHESSE.

Il a l'air d'un bizarre ; & tantôt, à le voir,
J'ai connu dans ses yeux ce qu'on m'a fait savoir ;
Mais c'est peu d'en juger par ce qu'ils font paroître,
Je veux l'entretenir sans me faire connoître ;
Il est juste aussi-bien qu'il me voie à son tour.

FÉNISE.

Madame, & s'il venoit à vous parler d'amour ?

LA DUCHESSE.

Que la vengeance alors auroit pour moi de charmes !

FÉNISE.

Il est pour attendrir des soupirs & des larmes ;
S'il s'en servoit, Madame ?

LA DUCHESSE.

Il n'en seroit pas mieux.

FÉNISE.

Mais l'amour quelquefois se glisse par les yeux ;
S'il vous plaisoit enfin ?

LA DUCHESSE.

Le duc pourroit me plaire !

FÉNISE.

Madame, excusez-moi, je parle pour un frere,
Dont l'amour inquiet semble ne craindre rien
A l'égal du péril d'un semblable entretien.
Si le duc, lorsqu'il aime, est la même inconstance,
Il s'attache sur l'heure, au moins en apparence :
Toutes les nouveautés ont pour lui tant d'appas,
Qu'il estime toujours ce qu'il ne connoît pas.
Moi-même à me savoir hors de ma solitude,
J'ai mis dans son esprit un peu d'inquiétude ;

Et pour me laisser voir, si je veux l'écouter,
Peut-être qu'il ira jusques à m'en conter.

LA DUCHESSE.

Flattant son feu d'espoir, faites qu'il continue.

FÉNISE.

Il s'évanouiroit à la premiere vûe;
Et ce n'est après tout que la difficulté
Qui chatouille aujourd'hui sa curiosité;
Ayant oui ma voix il s'est pris par l'oreille.

LA DUCHESSE.

On publie en effet que c'est une merveille;
Et j'ai sû de Carlos, lui qui ne farde rien...

FÉNISE.

Il prend mon intérêt comme je fais le sien.
Madame, on est suspect parlant de ce qu'on aime.

LA DUCHESSE.

Je voudrois avoir lieu de m'en croire moi-même.

FÉNISE.

Mes vœux ont à vous plaire, & leur gloire & leur but;
Je vais vous détromper. Qu'on m'apporte mon luth.

[*Laure sort.*]

LA DUCHESSE.

Les accords en sont doux quand la voix les anime;
Ce talent est aimable.

FÉNISE.

Il vaut ce qu'on l'estime;
Pendant ma solitude il flattoit mon souci.
Donne.

LAURE *rentrant*

Le duc, Madame...

LA DUCHESSE.

Hé bien?

LAURE.

Il vient ici.

FÉNISE.

Le duc?

LA DUCHESSE.

Pour me cacher usons de stratagême.

FÉNISE.

Appellez-moi Célie, & passez pour moi-même;
Vous n'aurez rien à craindre; attiré par ma voix,
Le duc ici déja m'a surprise une fois.
J'ai feint si bien àlors, que, trompant son attente,
Sous ce nom emprunté j'ai passé pour suivante.

LA DUCHESSE.

Ce jeu de votre esprit ne se peut trop priser,

FÉNISE *lui donnant son luth.*

Servez-vous de ce luth pour le mieux abuser.

SCENE II.

LE DUC & FABRICE *dans le fond du théatre*; LA DUCHESSE, FÉNISE, LAURE.

LE DUC.

Voyons sans être vus.

FABRICE.

Ah, Seigneur, qu'elle est belle!

LE DUC.

Célie avec raison s'estimoit autant qu'elle;
Et je doute en effet, si jamais sans sa voix
La beauté de Fénise eût arrêté mon choix.
Mais elle est belle enfin, & ce charme l'emporte:
Elle accorde son luth, demeurons là.

FABRICE.

Qu'importe?

LE DUC.

Si tu sais que ma joie est à l'ouir chanter...

FABRICE.

Oyez donc, mais gardez de vous en dégoûter.
Si vous fermiez les yeux ?

LE DUC.

Le conseil ridicule ?

FABRICE.

J'appréhende pour vous qu'elle ne gesticule.
Est-elle la premiere, à qui, sans y penser,
L'étude d'un passage apprenne à grimacer,
Et qui, pour l'adoucir, croyant faire merveille,
Le commence à la bouche, & finit à l'oreille ?

LE DUC.

Ton sens, de ta folie a toujours le support.
Tai-toi.

FABRICE.

Son instrument est d'un fâcheux accord.

FÉNISE *à la duchesse.*

Il ne s'avance point.

LA DUCHESSE.

La rencontre est plaisante ;
Comme il me prend pour vous, il attend que je chante;
J'y vais remédier.

[*haut.*]

Julie est-elle ici ?
Cherchez, Laure. Mais, dieux ! Qui nous observe ainsi?

FÉNISE.

Madame, c'est le duc.

LE DUC *à la duchesse.*

Enfin, belle Fénise,
Le ciel par son aveu soutient mon entreprise,
Puisque malgré vos soins à vous cacher de moi,
Il daigne consentir au bien que je reçoi.
Mais, dieux, quelle rigueur ? Et qui le pourroit croire,
Qu'au plaisir de vous voir lorsque je mets ma gloire,
Vos vœux dans mes desirs prennent si peu de part,
Que, s'ils sont satisfaits, je le dois au hazard ?

LA DUCHESSE.

Seigneur, je l'avouerai, ce reproche m'étonne.
Quand on vit sans desirs, on n'en cause à personne;
Et je me connois trop, pour oser concevoir
Qu'on se laissât surprendre à celui de me voir.

LE DUC.

Vous désavouerez donc cette voix adorable,
Qui d'un si beau desir m'a sû rendre capable,
Ce charme qui déja m'a surpris tant de fois?

LA DUCHESSE.

Si bien que vos desirs sont l'effet de ma voix?

LE DUC.

Il est vrai qu'elle seule a sû les faire naître;
Mais comment les borner quand on vous peut connoître,
Et qu'on admire en vous ces merveilleux accords
Des charmes de la voix & des beautés du corps?

FÉNISE *bas à Laure.*

Que lui parois-je donc, s'il la trouve charmante?

LAURE.

Vous lui laissez penser que c'est celle qui chante,
C'est par-là qu'il se prend.

FÉNISE.

Qu'il est capricieux?

LAURE.

Vos réserves pour lui ne valent guere mieux.

LA DUCHESSE.

J'examine, Seigneur, quand je vous pourrois croire;
Comment vous accordez vos desirs & ma gloire;
Et je ne vois pas bien de quel espoir flatté,
Vous admirez ma voix, ou louez ma beauté.

LE DUC.

Comme tous mes desirs sont éloignés du crime,
Je crois m'être flatté d'un espoir légitime,
Et que vous agréerez qu'en ce bienheureux jour
Mon cœur vous soit donné par les mains de l'amour.

Que dis-je ? Il est à vous, & la gloire où j'aspire
N'est que d'être avoué quand j'ose vous le dire.

LA DUCHESSE à *Fénise.*

Voyez qu'à ma vengeance il se livre à propos.

FÉNISE à *la duchesse.*

Mais n'oublierez-vous point le malheureux Carlos ?

LA DUCHESSE *au duc.*

Si c'est là de la cour le langage ordinaire,
Il faudra que j'apprenne à n'être plus sincere.

LE DUC.

Quoi, doutez-vous d'un feu qu'ont tant justifié ? ...

LA DUCHESSE.

Quoi, l'on parle d'amour quand on est marié ?
Est-ce que vous croyez m'acquérir pour maîtresse ?

LE DUC.

Moi marié, Madame ?

LA DUCHESSE.

Avecque la duchesse.

LE DUC.

Et ne savez-vous pas qu'afin de l'irriter,
En tous lieux à dessein je l'ai fait s'arrêter,
Et qu'à ma passion craignant qu'elle pût nuire ;
Carlos jusques à Parme est allé la conduire ?
J'en hai jusques au nom, & trouverois plus doux
De vivre sans états que de vivre sans vous.

FÉNISE.

Quelle assurance, Laure, & qu'il la trouve aimable ?

LA DUCHESSE.

Un tel aveu, Seigneur, m'est assez favorable ;
Mais c'est un peu trop tôt m'engager votre foi,
Peut-être la duchesse est plus belle que moi,
Et je m'exposerois ...

LE DUC.

Pensez-en mieux, de grace ;
Est-il quelque beauté que la vôtre n'efface ?

LA DUCHESSE *à Fénise.*

J'obtiens sous votre nom un accueil assez doux ;
Voyez ce que je puis lui promettre pour vous,
Répondrai-je en cruelle, ou serai-je propice ?

FÉNISE.

Je n'ai point d'intérêt à flatter son caprice ;
Comme votre beauté fait vivre son desir,
Sans me considérer, c'est à vous à choisir.

LA DUCHESSE.

Mais c'est pour votre choix que ce desir éclate.

FÉNISE.

Qu'importe, si vos yeux ont l'appas qui le flatte ?

LA DUCHESSE.

Où l'on voit à la plainte un cœur abandonné,
L'amour naîtra bien-tôt s'il n'est pas déja né.

LE DUC *à la duchesse.*

Hélas ! Lorsqu'il s'agit du repos de ma vie,
Au lieu de mon amour consultez-vous Célie ?

LA DUCHESSE.

Outre que son avis est le seul qui me plaît,
Peut-être a-t-elle ici quelque peu d'intérêt ;
Je le dois conserver.

LE DUC *à Fabrice.*

Voi, Fabrice.

FABRICE.

Ah ! J'enrage.
Elles sont toutes deux d'accord du filoutage.

LE DUC.

Mais que résolvez-vous ?

LA DUCHESSE.

De prendre votre amour
Pour un feu qui peut naître & mourir en un jour,
Pour un aveugle effort d'une premiere idée,
Dont sans réflexion votre ame est possédée ;
Ou, si vous m'en voulez pleinement assurer,
Il faut voir la duchesse, & puis me préférer.

LE DUC.

Ah, si vous en doutez, que votre crainte cesse.
Quelque éclat de beauté qu'étale la duchesse,
Eût-elle mille attraits capables de charmer,
N'ayant point votre voix, je ne la puis aimer.

LAURE à Fénise.

Cela va bien pour vous.

LE DUC.

D'ailleurs, ceux qui l'ont vue
M'en ont fait le portrait, sa beauté m'est connue;
Ce sont charmes communs, ce sont mornes appas
Qui des plus foibles cœurs ne triompheroient pas.

FABRICE.

Et même...

LE DUC.

Que dis-tu?

FABRICE.

Que vous êtes modeste!
Elle a, vous a-t-on dit, quelque os ici de reste,
Qui n'a jamais voulu se mettre à la raison,
Qu'on ne l'ait mis aux fers, & son corps en prison.

LE DUC.

Vous ne répondez point? Seroit-il bien possible
Qu'un si parfait amour vous trouvât insensible,
Et que vous trahissiez mon espoir le plus doux,
Quand j'ose mépriser la duchesse pour vous?

LA DUCHESSE.

En vain de ce mépris, qui si-tôt vous dégage,
Votre légereté tire quelque avantage,
Puisque dans cet amour qui presse mon aveu,
Ma voix mérite trop, & ma beauté trop peu.
Si pour avoir oui cette voix qui vous blesse,
Sans scrupule aujourd'hui vous quittez la duchesse,
Pour me rendre le change, & m'ôter votre foi,
Il ne faudroit demain que chanter mieux que moi.

L'exemple me fait peur, & sur cette assurance
Vous pouvez adresser ailleurs votre inconstance.
Adieu.

LE DUC.

Quoi, me quitter ? Madame, encor deux mots.

LA DUCHESSE à Fénise.

Allons, il faut donner mes ordres à Carlos.

SCENE III.

LE DUC, FÉNISE, LAURE, FABRICE.

LE DUC.

HÉ, de grace, un moment ; arrête là, Célie.

FÉNISE.

Moi, Seigneur ?

LE DUC.

Quel mépris !

FÉNISE.

Dites, quelle folie.
Mais pour lui donner lieu de s'en mordre les doigts,
Épousons la duchesse, & nargue de sa voix.

LE DUC.

Ah ! Ne m'en parle point. Quoiqu'elle me méprise ;
Ce cœur ne brûlera jamais que pour Fénise ;
Elle a seule pour lui tout ce qui peut charmer.

FABRICE.

Donc sa seule beauté vous pouvoit enflammer,
Et toute autre aujourd'hui vous est indifférente ?

LE DUC.

J'en sens dans tout mon cœur l'impression charmante.
Ah ! Si Célie eût eu quelque bonté pour moi...

FÉNISE.

Je presse vos intérêts autant que je le doi ;

Et quoiqu'à m'accuser votre plainte s'attache ;
Vous ne m'avez rien dit que Fénise ne sache.

LE DUC.

Auriez-vous exprimé ces doux empressemens . . .

FÉNISE.

Avec la même ardeur ; les mêmes sentimens ;
Mais j'ai trouvé toujours obstacle à votre flamme.

LE DUC.

Et c'est ?

FÉNISE.

Vous le savez, l'amour de cette dame ;
Qui dans sa confidence eut toujours tant de part.

LE DUC.

Mais me dites vous vrai ?

FÉNISE.

Je vous parle sans fard.
Est-ce avec vous, Seigneur, qu'il est permis de feindre ?

LE DUC à Fabrice.

Qu'elle est folle ! Entens-tu ?

FABRICE.

J'ai peine à me contraindre.
Quoi, ce petit extrait d'original humain,
Pour aspirer à vous a le cœur assez vain ?

LE DUC.

Tu vois.

FABRICE.

Pour la payer de tous ses badinages,
Mariez-la, Seigneur, à quelqu'un de vos pages.

FÉNISE au duc.

Enfin, sur cet amour il faut vous déclarer.

LE DUC.

Mais, cette dame encor que peut-elle espérer ?

FÉNISE.

Si pour elle, Seigneur, vous avez quelque estime,
Ignorez-vous le prix d'un amour légitime ?

LE DUC.

Mais me connoissez-vous ?

FÉNISE.

En vous voyant [illegible]

Au seul duc de Milan j'en dois faire l'aveu.
Si vous ne l'êtes pas, permettez que j'espére
Qu'il apprendra de vous ce que je n'ai pû taire.

LE DUC.

Pour obliger Fénise à recevoir ma foi,
Continuez, de grace, à lui parler de moi,
Et pour reconnoissance, assurez cette dame
Qu'au duc même aujourd'hui j'expliquerai sa flamme,
Et qu'en votre faveur il peut être qu'un jour
Le duc se montrera sensible à son amour.

FÉNISE.

Dites vous-même au duc, que quoi qu'il pense d'elle,
Elle eut l'ame toujours aussi fiere que belle,
Et qu'il peut arriver, quand le duc l'aimera,
Qu'elle verra sa peine, & la méprisera.

SCENE IV.

LE DUC, FABRICE.

LE DUC.

Fabrice, qu'en dis-tu ?

FABRICE.

J'admire la harangue.
Elle a le diable au corps, ou du moins à la langue :
Comme elle tranche net !

LE DUC.

J'aime cette fierté
Qui releve à mes yeux l'éclat de sa beauté.
Elle est belle, après tout.

FABRICE.

Mais Fénise plus qu'elle ?

LE DUC.

Elle chante, il suffit pour être la plus belle.

FABRICE.

C'est par là seulement que vous la préférez ?

LE DUC.

Oui, par sa seule voix mes vœux sont arrêtés,
Elle seule à mon cœur livre une douce guerre.

FABRICE.

Vous avez un amour bien sujet au caterre,
Il ne faut qu'une toux, un rhume, adieu la voix,
C'est-à-dire, à l'amour adieu pour quelque mois.
Mais voici Fédéric.

SCENE V.

LE DUC, FÉDÉRIC, FABRICE.

FÉDÉRIC.

Seigneur, quelle surprise !
Vous rencontrer ici ?

LE DUC.

Vous me cachiez Fénise,
Mais enfin, malgré vous, j'ai vû ce rare objet.

FÉDÉRIC.

Je n'ai jamais agi qu'en fidéle sujet.
En l'éloignant de vous, si j'ai pû vous déplaire;
Pour le bien de l'état j'ai cru le devoir faire.

LE DUC.

Aussi, jusques ici renonçant à mon choix,
De son seul intérêt je me suis fait des loix :

J'ai contraint ma raison sur un triste hyménée
Qui l'avoit asservie avant qu'elle fût née ;
Et pour l'y mieux forcer, par un dernier effort,
Sans voir, sans être vû, j'en ai signé l'accord ;
Mais aujourd'hui le ciel autrement en ordonne.

FÉDÉRIC.

Que dites-vous, Seigneur ?

LE DUC.

Ce discours vous étonne !
La surprise pourtant n'aura rien que de doux,
Si je partage enfin ma couronne avec vous ;
Je la veux, Fédéric, voir dans votre famille.

FÉDÉRIC.

Quoi, Seigneur, vous voulez ? ...

LE DUC.

Épouser votre fille.
Sa beauté sur mon cœur usant de tous ses droits,
Vient d'achever en moi le charme de sa voix.

FÉDÉRIC.

Ah ! Dissipez ce charme, & rentrez en vous-même.
Vous, l'amant de ma fille ?

LE DUC.

Oui, Fédéric, je l'aime,
Et rien ne peut changer ce que j'ai résolu.

FÉDÉRIC.

Servez-vous mieux, Seigneur, du pouvoir absolu.

LE DUC.

Non, mon dessein est juste.

FÉDÉRIC.

Il ne le faut pas croire ;
Puisqu'il blesse l'état, il blesse votre gloire.

LE DUC.

Quoi, lorsque votre sang prend sa source du mien,
Ne vous en rend-il pas le plus ferme soutien,
Et dans ce rang illustre où votre gloire monte,
Ce qui vous fait honneur me peut-il faire honte ?

FÉDÉRIC.

Oui, Seigneur, si l'état à qui vous vous devez,
Voit que ses intérêts en soient mal conservés :
Nous sommes tous à lui, mais vous plus que tout autres;
Ce qui n'est point son bien ne peut être le vôtre ;
Et comme à tous vos soins il doit servir d'objet,
S'il vous fait notre maître, il vous rend son sujet.

LE DUC.

Je n'ai que trop suivi cette injuste maxime,
Il faut m'en affranchir.

FÉDÉRIC.

Le pouvez-vous sans crime ;
Et songez-vous assez de quel sanglant affront
La duchesse par-là verroit rougir son front ?
Après qu'en vos états on l'a déja reçûe . . .

LE DUC.

Enfin de ce dessein je prens sur moi l'issue ;
Quoi qu'il puisse arriver, je le veux, il suffit.

FÉDÉRIC.

Et je suivrai les loix que le ciel me prescrit.

LE DUC.

Qu'est-ce-ci ; Fédéric, & qu'osez-vous me dire ?
Quoi donc, ma volonté ne peut ici suffire ?

FÉDÉRIC.

Non, quand j'en voi sur moi la honte rejaillir,
C'est assez pour bien faire, & non pas pour faillir ;
Comme votre tuteur j'ai droit de vous l'apprendre.

FABRICE *à part.*

Ce beau-pere futur craint bien qu'on ne l'engendre.

LE DUC.

Je force ma colere à ne pas éclater,
Mais à ma passion cessez de résister,
Aussi-bien, si pour moi la duchesse est à craindre,
L'affront est déja fait, il n'est plus temps de feindre,
Et par un ordre exprès que j'ai sû lui donner,
Carlos dans ses états l'est allé remener.

FÉDÉRIC.

Pour ne vous pas aigrir, je céde, & me retire.
Je ne puis toutefois m'empêcher de vous dire,
Que peut-être pour voir vos desseins traversés,
La duchesse n'est pas si loin que vous pensez.

SCENE VI.

LE DUC, FABRICE.

LE DUC.

Quelle est cette menace ?

FABRICE.

Ah ! Je rentre en mémoire.
Apprenez un secret que je n'avois pû croire,
Mais par cette menace il est trop éclairci.
Le bruit court que Carlos n'est point parti d'ici.

LE DUC.

Ainsi donc la duchesse est encore à Pavie ?

FABRICE.

Il n'en faut point douter.

LE DUC.

Dieux, quelle perfidie !
Hélas ! Fut-il jamais amant plus interdit ?
Je me fie à Carlos, & l'ingrat me trahit ;
Mais ne le vois-je pas ? Ah, Dieu, quelle est ma peine!

SCENE VII.

LE DUC, CARLOS, FABRICE, CAMILE.

LE DUC.

Quoi, de retour encor, Carlos ? Qui vous raméne ?

CARLOS.

L'ordre de la duchesse, à qui pour inspirer
Le dessein de partir & de se retirer,
J'ai sû feindre d'abord qu'une atteinte imprévûe
Vous priveroit encor quelque temps de sa vue,
Et que d'un mal trop prompt les violens accès
Nous en faisoient déjà redouter le succès,
Lorsque m'interrompant; *Je voi ce qu'il espère,*
Carlos, m'a-t-elle dit, *il faut le satisfaire.*
Pour soulager son mal, retournez de ce pas
L'assurer que demain je sors de ses états,
Et que tenant ma foi par contrainte engagée,
Pourvû qu'il me la rende, il m'aura trop vengée.

LE DUC.

Vous venez donc, Carlos, reprendre cette foi ?

CARLOS.

C'est ce que la duchesse a souhaité de moi;
Et j'ai cru vous servir.

LE DUC.

J'estime votre zéle;
Je n'aspirois, Carlos, qu'à me dégager d'elle,
Et ce seul embarras causoit tout mon chagrin.

CARLOS.

Consentez donc, Seigneur, à mon heureux destin.
La duchesse a pour moi quelques bontés secrettes,
Dont ses yeux aujourd'hui m'ont servi d'interprétes;

Et si par votre aveu je puis me déclarer,
Après votre refus j'aurois droit d'espérer.

LE DUC.

Quoi, vous prétendriez épouser la duchesse?

CARLOS.

Seigneur, lorsque je voi que votre flamme cesse,
Etant de votre sang quel autre mieux que moi
Peut prétendre à l'honneur de mériter sa foi?

LE DUC.

Vous le sauriez, Carlos, si vous saviez connoître
Quel respect un sujet doit avoir pour son maître.
Si tôt que vous aimez, espérer d'être aimé
Marque un feu dans vos cœurs déja tout allumé;
Et ce retour si prompt offre à ma défiance
L'entier & plein aveu de votre intelligence.

CARLOS.

Seigneur...

LE DUC.

Non, non, j'en croi ce que vous m'avez dit;
Vous voulez être duc, Carlos, il me suffit:
Allez remplir à Parme une si noble envie,
Vous y pourrez aller de même qu'à Pavie.
Suivez-moi.

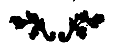
CARLOS.

Mon malheur me réduit-il au point
De...

LE DUC.

Suivez-moi, vous dis-je, & ne repliquez point.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FÉDÉRIC, FÉNISE, LAURE.

FÉDÉRIC.

Je vous blâmois à tort, si par cette surprise
Le duc vous a pû voir sans connoître Fénise,
Et j'en trouve à mes vœux le succès assez doux,
Puisqu'elle a fait passer la duchesse pour vous.

FÉNISE.

Sans pouvoir m'en défendre, à lui parler réduite,
J'ai su sous ce faux nom éviter sa poursuite;
Et cette erreur déja l'ayant trompé deux fois,
Le rend dans la duchesse amoureux de ma voix.

FÉDÉRIC.

Pour le bien de l'état empêchons qu'il n'en sorte.
Il faudra qu'à la fin la duchesse l'emporte;
Et nous verrons céder avec facilité
Les charmes de la voix à ceux de la beauté.
On n'éteint point un feu qu'un vrai mérite allume;
A la voir seulement faisons qu'il s'accoutume,
Et n'appréhendons point, s'il s'en laisse charmer,
Que pour la mieux connoître il cesse de l'aimer.
Quoi que sur son esprit son caprice ait de force,
L'éclat d'une couronne est une douce amorce;
Et le droit d'un état où dispenser ses loix,
Fait bien-tôt oublier la douceur d'une voix.

FÉNISE.

Mais lorsqu'en cette voix pour qui son cœur soupire,
Il trouve seulement le charme qui l'attire,

Croyez-vous qu'en effet la duchesse aujourd'hui
Se résolve en amour d'être l'écho d'autrui ?

FÉDÉRIC.

S'il faut à nos desseins que sa fierté s'oppose,
Pour gagner son esprit vous pourrez quelque chose ;
Déja sur vos conseils je la voi se régler.

FÉNISE.

Moi, que jusqu'à ce point je puisse m'aveugler,
Que peut-être au hazard d'attirer sa colere,
Je songeasse à trahir les intérêts d'un frere ?
Pour élever Carlos au rang de souverain,
La duchesse a promis de lui donner la main ;
Et quand en sa faveur sa vengeance s'explique,
Je dois plus à mon sang qu'à votre politique.

FÉDÉRIC.

Par les ordres du duc votre frere arrêté,
Reçoit le juste prix de sa témérité ;
Et si sans mon aveu son espoir osa naître,
Je saurai désormais l'empêcher de paroître.

FÉNISE.

Quoi, l'éclat d'un tel choix peut-il si peu sur vous,
Que, loin de l'appuyer, vous en soyez jaloux ?

FÉDÉRIC.

Si d'un commun accord le duc & la duchesse
Rompoient cette union où l'état s'intéresse,
Et qu'un nouveau traité propice à leurs souhaits,
En dégageant leur foi, nous assurât la paix,
Alors ce cœur jaloux, comme vous l'osez croire,
De la grandeur d'un fils feroit toute sa gloire ;
Et je n'ai point de sang que, pour le couronner,
Ma juste ambition ne fût prête à donner.

FÉNISE.

Mais si le duc renonce à l'empire de Parme,
Milan pour la duchesse est un bien foible charme ;
Et tous deux possédés d'une autre passion,
Montrent pour leur hymen pareille aversion.

FÉDÉRIC.

Non, non ; la passion que le duc fait paroître
S'attache au seul objet qui l'a dû faire naître ;
Et lorsque tout l'état se repose sur moi,
Je sai de son erreur quel compte je lui doi.
Tâchez à la nourrir, tandis qu'avec adresse
Je saurai ménager l'esprit de la duchesse.

SCENE II.

FÉNISE, LAURE.

FÉNISE.

Un pere eût-il jamais de pareils sentimens ?

LAURE.

Voilà ce qu'ont produit tous vos déguisemens.

FÉNISE.

Ah, cruel souvenir d'un mépris qui me tue !

LAURE.

Vous n'en seriez pas là si j'avois été crue ;
Car vous aimez enfin !

FÉNISE.

Que te dirai-je, hélas !
Je sens des mouvemens que je ne comprens pas.
Dans mon cœur indigné l'intérêt de ma gloire
A mes ressentimens dispute la victoire :
En songeant que le duc s'obstine à me trahir,
Pour me venger de lui je le voudrois haïr ;
Et jalouse qu'une autre ait son ame enflammée,
Pour ne lui point céder, j'en voudrois être aimée.
Ainsi lorsqu'à ma haine il semble donner jour,
Mon cœur à mon orgueil croit devoir son amour.

Et pour l'oser prétendre, oppose à ma colere
Le reproche honteux de n'avoir su lui plaire.

LAURE.

Quoi qu'en présume un cœur de colere animé,
On est loin de haïr quand on veut être aimé;
Et ce faux sentiment qu'un vain orgueil inspire,
S'il déguise l'amour, n'en détruit pas l'empire.
Vos feintes, après tout, ne vous avancent pas.

FÉNISE.

La duchesse en ces lieux m'en cause l'embarras;
Et tel est mon malheur, qu'au point de sa retraite,
Pour délivrer Carlos sa passion l'arrête;
Il n'est rien que le duc lui voulût refuser.

LAURE.

Non, si vous consentez encore à l'abuser;
Mais si vous vous aimez, quittez le stratagême,
Montrez Fénise au duc, & parlez pour vous-même.
Si soudain pour vous plaire on ne lui voit quitter...

FÉNISE.

O le frivole espoir dont tu m'oses flatter!
Après que la duchesse a sur moi l'avantage
D'avoir par sa beauté mérité son hommage,
Tu veux que m'exposant à de nouveaux mépris,
J'assure un plein triomphe aux yeux qui l'ont surpris?

LAURE.

Mais c'est par votre voix qu'il la trouve charmante,
C'est elle qui lui plaît, c'est elle qui l'enchante;
Et ce charme innocent, toujours victorieux,
Par un secret pouvoir fait celui de ses yeux.

FÉNISE.

Ton zéle à son amour impute ce caprice.

LAURE.

Pour vous en éclaircir il faut sonder Fabrice.
Il vient.

FÉNISE.

Que voudrois-tu que ce fou nous apprît?

LAURE.

Dans son extravagance il sait bien ce qu'il dit;
Comme le duc l'écoute, il en fait des nouvelles.

SCENE III.

FÉNISE, LAURE, FABRICE.

LAURE.

Ne vois-je pas Fabrice?

FABRICE.

Ah! Dieu vous gard, les belles.

LAURE.

Qui t'a permis d'entrer?

FABRICE.

Moi-même.

LAURE.

Et sans refus?

FABRICE.

Les ordres sont changés, on ne vous cache plus.

LAURE.

D'où vient donc que le duc...

FABRICE.

Le duc n'est pas trop sage,
Ne m'en demandez rien.

FÉNISE.

Que fait-il?

FABRICE.

Il enrage;
L'amour lui bouleverse & l'esprit & les sens.

FÉNISE.

Fénise a donc pour lui des charmes bien puissans?

FABRICE.

Il en est possédé, son démon est Fénise,
Fénise cependant s'en moque, & le méprise ;
Mais s'il m'en vouloit croire, avant qu'il fût un jour,
Fénise pourroit bien enrager à son tour :
J'en sai bien le secret.

FÉNISE.

Tu vas un peu bien vîte,
Peut-être que Fénise ...

FABRICE.

O la bonne hypocrite !
Je parle librement ; mais aussi sait-on bien
Que votre langue ...

LAURE.

Hé bien, sa langue ?

FABRICE.

Ne vaut rien.

FÉNISE.

Je souffre tout de toi.

FABRICE.

Croyez que je boufonne ;
Mais le duc vous connoît, & vous la garde bonne ;
C'est vous qui détournez Fénise de l'aimer.

FÉNISE.

Le duc sur l'apparence a pû le présumer ;
Mais Fénise à dessein, pour éprouver sa flamme,
Me faisoit lui parler de l'amour d'une dame ;
J'agissois par son ordre.

FABRICE.

Il n'en étoit donc rien ?

FÉNISE.

Son feu tâchoit par là de s'assurer du sien.

FABRICE.

Donc après cette épreuve il en peut tout attendre ?

FÉNISE.

Oui, s'il l'aime en effet.

FABRICE.

Il ne faut que l'entendre,

Il perd l'esprit pour elle.

FÉNISE.

Elle craint toutefois

Que feignant de l'aimer il n'aime que sa voix,
Et croit moins son amour dans son cœur qu'en sa bouche,
Si sa seule beauté n'est pas ce qui le touche.

FABRICE.

Sa beauté ? J'en répons, si c'est ce qui la tient ;
C'est d'elle à tout moment que le duc s'entretient.
Sa voix ayant servi d'abord à l'introduire,
Il la louera toujours de peur de se détruire ;
Mais quoique par adresse il cherche à la flatter,
Pour peu qu'elle fût laide, elle auroit beau chanter.
Ébloui d'un amas de beautés entassées,
Dont chacune à son tour promene ses pensées,
Il trouve dans ses yeux, dans sa taille, en son port,

[*à Fénise qui sort.*]

Tous les charmes... Bon soir.

SCENE IV.

FABRICE, LAURE.

FABRICE.

D'Où vient donc qu'elle sort;

FÉNISE.

C'est que tu jases trop.

FABRICE.

Chacun sait ses affaires.
Qu'elle s'en fâche ou non, il ne m'importe gueres;
Elle me fait plaisir me laissant avec toi.

LAURE.

D'où vient ta belle humeur ?

FABRICE.

De ce que je te voi,
Friponne. Sais-tu bien lorsque tu me regardes...

LAURE.

Quoi, je te tiens au cœur ?

FABRICE.

Ma foi, tu le pétardes;
Jusqu'au moindre recoin tes yeux vont ravager.

LAURE.

Je te plains donc ?

FABRICE.

Assez pour me faire enrager.

LAURE.

Déja jusqu'à la rage ?

FABRICE.

Et plus qu'il ne te semble;
Mais le plaisir d'amour c'est d'enrager ensemble :

Ainsi

Ainsi si tu voulois enrager tant soit peu . . .

LAURE.

Il y faudra songer.

FABRICE.

Tu te ris de mon feu ?

LAURE.

M'en rire ? Je t'en vois la face toute blême.
Mais enfin tout de bon m'aimes-tu ?

FABRICE.

Si je t'aime ?
J'ai déja depuis hier, pour preuve de ma foi,
Tâché plus de six fois à soupirer pour toi.

LAURE.

C'est d'abord en amour le chemin qu'il faut prendre.

FABRICE.

Va, j'en connois le fin, le délicat, le tendre.

LAURE.

Tu n'as fait que tâcher cependant ?

FABRICE.

N'est-ce rien ?
Pactisons seulement, & le reste ira bien.
Es-tu traitable ?

LAURE.

Moi ? Cela va sans le dire.

FABRICE.

Combien de temps faut-il que pour toi l'on soupire ?

LAURE.

Que t'importe combien ?

FABRICE.

C'est là la question.
Je crains en soupirant quelque indigestion ;
Il faut s'enfler le cœur, & l'excès est à craindre.

LAURE.

Ton feu n'iroit pas loin avant que de s'éteindre.
Tu me plains tes soupirs ?

FABRICE.

Je sai bien qu'il t'en faut,
Mais j'en voudrois avoir ma quittance au plutôt;
Et pour n'en recevoir ni reproche ni honte,
N'être obligé qu'à tant, & les fournir par compte.

LAURE.

Et combien chaque jour en prétens-tu fournir?

FABRICE.

Si je promets beaucoup, j'aurai peine à tenir.
Vois-tu bien, je suis franc.

LAURE.

Donc en toute franchise,
Dis-moi quels sentimens le duc a pour Fénise.
N'est-ce plus pour sa voix...

FABRICE.

Que tu te railles doux!
Mais les voici tous deux qui s'en viennent à nous.
Dispose ta maîtresse à mieux taire sa flamme.

SCENE V.

LE DUC, LA DUCHESSE, LAURE, FABRICE.

LA DUCHESSE.

Quoi, Seigneur, jusqu'ici?

LE DUC.

Me fuyez-vous, Madame,
Et gardez-vous un cœur assez indifférent,
Pour refuser mes soins quand l'amour vous les rend?

LA DUCHESSE.

Mon procédé n'a rien qui vous doive déplaire,
Je ne tâche à vous fuir que pour vous satisfaire;

Et comme on souffre à voir un objet odieux,
J'en voudrois épargner la contrainte à vos yeux

LE DUC.

Où me réduisez-vous, si d'un pareil outrage
Vos mépris de mes vœux osent payer l'hommage ?
Depuis que votre voix m'a contraint aux soupirs,
Le desir de vous plaire a fait tous mes desirs;
Et quand il vous fait voir jusqu'au fond de mon ame,
Une injuste rigueur est le prix de ma flamme.
Hélas!

FABRICE *au duc.*

Si vous voulez réussir cette fois,
Parlez de la beauté plutôt que de la voix.
J'ai bien menti pour vous.

LE DUC.

Enfin, que dois-je attendre ?
Mes plus profonds respects n'ont-ils rien à prétendre ?
Ma couronne & mon cœur à votre empire offerts
Me laissent-ils toujours indigne de vos fers ?

LA DUCHESSE.

Quand pour moi par l'effet votre haine s'exprime,
Ce reproche, Seigneur, est bien peu légitime;
Ou sans doute vos sens, par quelque erreur séduits,
Ont mal sû jusqu'ici pénétrer qui je suis;
Mais si vous l'ignorez, je veux bien vous apprendre
Qu'en vain d'aimer Carlos je voudrois me défendre;
Et que la juste ardeur d'un zéle assez parfait
M'oblige à partager l'outrage qu'on lui fait.

LE DUC.

Madame, c'est assez que sa prison vous gêne;
Je n'examine rien. Fabrice, qu'on l'améne.

SCENE VI.

LE DUC, LA DUCHESSE, LAURE.

LE DUC.

A Quoi qu'ait pû son crime aujourd'hui me forcer,
Le bonheur de son sang suffit pour l'effacer.

LA DUCHESSE.

Quel crime auprès de vous auroit souillé sa gloire?

LE DUC.

Une infidélité qu'on aura peine à croire.
Il aime la duchesse, & sans respect pour moi,
Ayant surpris son cœur, il aspire à sa foi.

LA DUCHESSE.

C'est ainsi que j'ai dû me tenir assurée
D'effacer la duchesse, & d'être préférée?

LE DUC.

Quoi, toujours la duchesse arme votre rigueur?
Elle à qui ma raison a refusé mon cœur,
Elle, dont le nom seul m'est un supplice extrême,
Elle enfin que je hai parce que je vous aime,
Et pour qui d'un beau feu mes sentimens jaloux
Ont autant de mépris que de respect pour vous?

LA DUCHESSE.

Si ce mépris est tel que vous me l'osez peindre,
Qu'a l'amour de Carlos dont vous puissiez vous plaindre?
Avec peu de raison vous vous en offensez,
Est-ce un crime d'aimer ce que vous haïssez?

LE DUC.

Non; & comme le sang pour Carlos m'intéresse,
Je le verrois sans peine aimé de la duchesse,

S'il avoit attendu, pour s'en faire un soutien,
Que mon amour éteint autorisât le sien ;
Mais, quoique j'y renonce, avant que de l'apprendre,
Oser porter ses vœux où l'on me voit prétendre,
Étouffer un respect qui l'a dû retenir,
C'est ce qui fait son crime, & que j'ai dû punir.

LA DUCHESSE.

Par votre dernier ordre il n'a donc pû connoître
Que votre amour cessant, son espoir pouvoit naître ?

LE DUC.

C'est faire assez pour lui que de me déguiser
Par quelle intelligence il a pû m'abuser ;
Et sûr que la duchesse appuyeroit son envie,
Sans sortir de Milan, lui parler à Pavie.

LA DUCHESSE.

Doutez-vous qu'à sa foi votre ordre confié....

LE DUC.

N'en parlons plus, Madame, il est justifié ;
Le voici qui paroît.

SCENE VII.

LE DUC, LA DUCHESSE, CARLOS, FABRICE, CAMILE.

CARLOS *à Camile.*

Que vois-je ? La duchesse ?
Ah, le duc la connoît, & tout espoir me laisse.

LE DUC.

Approchez-vous, Carlos, & venez recevoir
L'assurance d'un bien qui passe votre espoir.

Puisque l'amour le veut, ne parlons plus de crime ;
Sans rien craindre de moi, rentrez dans mon estime,
Je vous la rens entiere avec la liberté.

CAMILE *à Carlos.*

Le vent, pour être duc, souffle du bon côté.

CARLOS.

Ah, pour un bien si grand permettez que j'embrasse...

LE DUC.

Non, ce n'est pas à moi qu'il en faut rendre grace ;
S'il peut remplir l'espoir que vous en concevez,
Vous voyez devant vous à qui vous le devez.
Ravi par mes respects de trouver à lui plaire,
Mon cœur à ses desirs immole ma colere,
Et pour elle avec joie il perd le souvenir
De ce qu'en votre audace il trouvoit à punir.

CARLOS.

Dieux, que viens-je d'oüir ? L'aimeroit-il, Camile ?

CAMILE.

Vous n'êtes pas trop duc s'il ne change de stile.

LE DUC.

Cette froideur, Carlos, ou plutôt ce mépris,
De son zéle pour vous doit-il être le prix ?

LA DUCHESSE.

Il suffit que je sache expliquer son silence.

CARLOS.

Un bonheur qui surprend porte à la défiance ;
Et l'on en voit si peu qui ressemblent au mien,
Qu'il me force à douter si je le conçois bien.

LE DUC.

Non, puisqu'elle est pour vous, que rien ne vous alarme.
Je résistois, Carlos, à vous voir duc de Parme ;
Mais les soins qu'elle prend d'appuyer votre feu,
Enfin pour votre hymen obtiennent mon aveu ;
J'oublie en sa faveur tout ce que j'ai pû croire.

CARLOS.

Ô favorable aveu qui me comble de gloire !
Madame, en vous servant, tout mon sang répandu
Pourroit-il m'acquitter de ce qui vous est dû ?
Ce haut rang de duchesse à qui ce cœur apporte...

LA DUCHESSE.

Il n'est pas temps, Carlos, de parler de la sorte.

LE DUC *à la duchesse.*

Quoi, de votre rigueur l'excès est-il si grand,
Que vous désavouiez l'hommage qu'on vous rend ?
Et lorsque sûr d'un feu qui s'augmente sans cesse,
Il veut vous applaudir sur le nom de duchesse...

LA DUCHESSE.

Et qui m'assurera que ce n'est pas en vain,
S'il faut que Fédéric s'oppose à ce dessein ?
Sur nos premiers traités à voir comme il s'explique,
Ce changement d'hymen blesse sa politique.

LE DUC.

Mais si de sa rigueur je puis venir à bout ?

LA DUCHESSE.

Jugez de moi par vous, quand je vous devrai tout.

CARLOS.

Seigneur, à cet aveu qui pour moi vous engage,
Joindre de vos bontés ce nouveau témoignage !

LE DUC.

Madame, je vous quitte, & vais sur cet accord,
Pour gagner Fédéric, faire un dernier effort ;
Heureux, si le succès vous donne lieu de croire
Que vous plaire aujourd'hui fait ma plus haute gloire.

LA DUCHESSE.

À de tels sentimens je sai ce que je doi.

LE DUC.

Je vous laisse Carlos qui répondra pour moi.

CARLOS.

En quoi puis-je, Seigneur, vous témoigner mon zèle ?

LE DUC.

A lui bien exprimer l'amour que j'ai pour elle ;
Et chasser de son cœur certaine impression
Qui seule a pû d'abord nuire à ma passion.
Je l'adore, Carlos, & ma flamme est si pure,
Que tout ce que de grand mon esprit se figure,
N'a point d'appas pour moi ni si fort, ni si doux,
Qui ne céde à l'espoir de me voir son époux.

SCENE VIII.

LA DUCHESSE, CARLOS, CAMILE.

CARLOS.

AH, dieux !

CAMILE.

Il est mal sûr de compter sans son hôte.

CARLOS.

Il la veut épouser, Camile !

CAMILE.

Est-ce ma faute ?

CARLOS.

O malheur !

LA DUCHESSE.

Quoi, Carlos, je t'entens soupirer,
Quand par l'aveu du duc tu peux tout espérer ?

CARLOS.

Si vous me condamnez lorsque mon cœur soupire,
Que m'a-t-il dit, Madame, ou qu'osez-vous me dire ?

LA DUCHESSE.

Va, sans t'inquiéter, apprens par quelle erreur
Il m'adresse des vœux qu'il forme pour ta sœur,

Et

Et qu'épris de sa voix, dont la douceur l'appelle,
Il croit aimer en moi ce qui le charme en elle.
Mais puisqu'à ton amour il a pû consentir,
Ne perdons point de temps, & songeons à partir.
Quoique par ses mépris je me sente outragée,
M'en étant fait aimer, je suis assez vengée;
Et ma beauté du moins s'applaudit en secret
De l'avoir mis au point de me perdre à regret.

CARLOS.

Ah! Que m'apprenez-vous?

LA DUCHESSE.

Cette froideur m'étonne:
Parle enfin, que faut-il, Carlos, que j'en soupçonne?

CARLOS.

Que le sort qui se plaît à me tyranniser
M'offre en vain un bonheur que je dois refuser.

LA DUCHESSE.

C'est donc ce que de toi, pour t'avoir osé croire,
Mon amour...

CARLOS.

Ah! Madame, il fait toute ma gloire;
Mais aussi, s'il fût trop pour le peu que je vaux,
Je puis dire qu'il fait le plus grand de mes maux.
Car lorsque par le temps l'amour ne peut s'éteindre;
Si le manque d'espoir rend un amant à plaindre,
Jugez dans quelle horreur il se voit abîmé,
A céder cet espoir quand il se voit aimé.

LA DUCHESSE.

Quoi, tu cédes le tien?

CARLOS.

Ma peine en est extrême;
Mais je dois tout au duc, & je vois qu'il vous aime.

LA DUCHESSE.

S'il me prend pour Fénise, il n'aime qu'elle en moi.

CARLOS.

L'abus du nom fait peu pour dispenser ma foi

Il suffit que c'est vous dont la beauté l'engage,
Vous, à qui de son cœur il adresse l'hommage,
Et que sans lâcheté je ne puis aujourd'hui,
Connoissant son erreur, m'en servir contre lui.
Je sai que cet effort, où l'honneur me convie,
Ne peut avoir d'effet sans me coûter la vie;
Mais à la trahison on doit peu recourir,
Quand pour sauver sa gloire il ne faut que mourir;
Des grands cœurs affligés c'est la plus douce attente.
Je mourrai donc, Madame, & vous vivrez contente;
Et mon feu cachera si bien tous ses desirs,
Qu'il ne paroîtra plus qu'en mes derniers soupirs:
Ainsi le duc pour vous ayant l'ame enflammée,
Ne vous offensez point de vous en voir aimée,
Souffrez que par l'espoir ses vœux soient animés;
Et, s'il se peut, hélas, j'ai pensé dire, aimez;
Mais pour marquer ma foi, c'est peut-être assez faire
De lui sacrifier une flamme si chere,
Sans que je vous conseille en ce malheureux jour
Ce qui rend votre perte affreuse à mon amour.

LA DUCHESSE.

Tu peux m'avoir aimée, & parler de la sorte!

CARLOS.

Cet amour m'est bien cher, mais mon devoir l'emporte;
Et le respect du duc...

LA DUCHESSE.

Le glorieux projet,
D'être mauvais amant pour être bon sujet!
Va, sers à me trahir ta foi brillante & pure,
Achetes-en l'éclat aux dépens d'un parjure,
C'est de ta lâcheté me venger pleinement,
Que de t'abandonner à ton aveuglement.
Je ne te dis plus rien, fais gloire de ton crime,
Ainsi qu'à mon amour renonce à mon estime,

Tandis que par un droit jusqu'ici suspendu
Mes armes poursuivront l'hommage qui m'est dû,
Et que pour égaler le supplice à l'offense,
Le ciel sur tout Milan étendra ma vengeance.
Je vais y donner ordre. Adieu.

SCENE IX.

CARLOS, CAMILE.

CAMILE.

Nous voilà bien.

CARLOS.

O rigueur de mon sort ! Que dois-je faire ?

CAMILE.

Rien.

Il n'est fidéle preux que votre foi redoute ;
Vous avez assez fait.

CARLOS.

Que cet effort me coûte !

CAMILE.

Ne vous en plaignez point ; céder une duché,
Pour se montrer loyal, c'est avoir bon marché.
Vous serez dans l'histoire.

CARLOS.

Ah, crains de me déplaire.

CAMILE.

Quoi, lorsque l'on enrage, il faut encor se taire,
Et sans qu'il soit permis de s'en estomaquer,
D'une foi du vieux temps vous pourrez vous piquer ?

CARLOS.

J'ai fait ce qu'a voulu l'intérêt de ma gloire.

CAMILE.

Chacun ſur cet article a liberté de croire.
Pour moi, ſi j'en oſois dire mon ſentiment,
Je vous condamnerois très-autentiquement ;
Car loin que vous ayez quelque excuſe valable,
Qu'auroit pû faire pis un hérétique, un diable ?
Une belle ducheſſe, & tout ce qui la ſuit,
Scéptre, couronne. . .

CARLOS.

Hélas ! Où me vois-je réduit !
Perdre un objet ſi cher !

CAMILE.

Le reméde eſt facile ;
Revoyez-la.

CARLOS.

Non, non n'en parlons point, Camile ;
Dans le preſſant malheur où me plonge le ſort,
Si quelque eſpoir me reſte, il n'eſt plus que la mort.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA DUCHESSE, FÉNISE, LAURE.

LA DUCHESSE.

Quoi que vous me diſiez de l'ennui qui l'accable,
L'ayant pû mériter, il eſt aſſez coupable;
Et toute ma rigueur venge mal ma fierté
De l'outrageant refus dont il fait vanité;
Mais en vain contre lui je me ſens animée,
Si je ſonge toujours qu'il peut m'avoir aimée,
Et ſi mon feu ſans ceſſe oppoſe à mon courroux
Ce qu'un tel ſouvenir a pour moi de plus doux.

FÉNISE.

Madame, plût au ciel que vous viſſiez vous-même
Où l'a déja porté ſon déſeſpoir extrême!
Je ſai que votre cœur, ſenſible à ſes ennuis,
Plaindroit le triſte état où ſes jours ſont réduits,
Et ne pourroit ſouffrir que la mort qu'il ſouhaite
Fût le funeſte effet d'une amour ſi parfaite.

LA DUCHESSE.

Quoi que pour lui mon cœur me preſſe d'accorder,
Puis-je oublier ſi-tôt qu'il m'a voulu céder?

FÉNISE.

Vous en ſouviendrez-vous, ſans ſonger que ſon crime
Eſt l'effet éclatant d'une vertu ſublime,
Et qu'affranchi par lui d'un reproche éternel,
S'il étoit moins coupable, il ſeroit criminel?
Quelque reſſentiment que vous faſſiez paroître,
Qu'en auriez-vous jugé s'il eût trahi ſon maître?

Et s'il vous eût par là forcée à soupçonner
Une foi que sans crime il n'eût pu vous donner ?
Rendez, rendez justice à cette grandeur d'ame,
Qui veut que pour sa gloire il trahisse sa flamme ;
Et vous ressouvenez que jamais on n'eût droit
De haïr un amant de faire ce qu'il doit.

LA DUCHESSE.

C'en est trop, & déja ma colere s'efface,
Au seul nom de Carlos mon cœur obtient sa grace,
Il y rentre, ou plutôt il n'en a pu sortir ;
Mais enfin il ne peut se résoudre à partir ?

FÉNISE.

Soit qu'à votre beauté le duc s'assujettisse,
Soit que ma seule voix soutienne son caprice,
Pour fuir avecque vous, ce frere malheureux
A-t-il droit d'abuser de l'erreur de ses vœux ?
Il doit, il doit au duc ce qu'il ose lui rendre ;
Et si passant pour moi vous l'avez pû surprendre,
C'est pour vous qu'aujourd'hui ce secret découvert
Doit sauver son amour d'un devoir qui le perd.

LA DUCHESSE.

Pour finir cette erreur que ma feinte a fait naître,
Je vois bien qu'il est temps de me faire connoître ;
Mais les mépris du duc que j'ai voulu braver,
Abattent mon esprit au lieu de l'élever.
Mon orgueil s'en plaignoit ; &, pour le satisfaire,
J'avouai ma beauté de chercher à lui plaire ;
Et j'ai trop reconnu que ses foibles attraits
Ont obtenu sur lui l'effet de mes souhaits.

FÉNISE.

Hélas !

LA DUCHESSE.

Ainsi je crains que son cœur trop sensible
N'apporte à nos projets un obstacle invincible.

Et que me connoissant, il n'ose avec éclat
Faire agir pour sa flamme un intérêt d'état.

FÉNISE.

C'est à vous à juger si vous seriez capable
D'abandonner Carlos au malheur qui l'accable,
Et si Milan pour vous seroit d'un si haut prix,
Qu'il pût du duc alors racheter les mépris.
Pour moi, qui de mon rang soutiendrois l'avantage,
Si d'un pareil refus j'avois reçu l'outrage,
Il n'est sermens ni vœux qui pussent obtenir
Que j'aimasse jamais quand je devrois punir.

LA DUCHESSE.

Ce sont les sentimens dont ma colere s'arme ;
Et si l'amour du duc me cause quelque allarme,
C'est pour prévoir qu'en vain j'ose me déguiser
Qu'au bonheur de Carlos il voudra s'opposer.
Cependant, si je sai pénétrer dans votre ame,
D'un lâche abaissement vous soupçonnez ma flamme ;
Et croyez que Carlos auroit en vain ma foi,
Si le duc s'obstinoit à soupirer pour moi.
Pour guérir votre esprit de votre abus extrême,
Je veux de son amour que vous jugiez vous-même,
Et qu'en voyant l'effort vous puissiez témoigner
Quels nobles sentimens me le font dédaigner.
Je l'apperçois qui vient.

FÉNISE *à Laure.*

Qu'une épreuve si rude
A mon cœur allarmé cause d'inquiétude !
Ah, Laure !

LAURE.

Voilà bien de quoi vous tourmenter :
Quand vous n'en pourrez plus vous n'aurez qu'à chanter :
Forcez-vous un moment à garder le silence.

SCENE II.

LE DUC, LA DUCHESSE, FÉNISE, LAURE, FABRICE.

LE DUC *à la duchesse.*

MAdame, le succès passe mon espérance;
Mes vœux par Féderic jusqu'ici condamnés
D'aucun crime d'état ne sont plus soupçonnés;
Et c'est par son aveu que mon ame charmée
Vient vous rendre ma foi pleinement confirmée;
Recevez-en pour gage & mon cœur & ma main.

FÉNISE *à Laure.*

Dieux, quelle offre!

LAURE.

Attendez l'effet de ce dessein;

LA DUCHESSE.

Seigneur, si Féderic de surprise incapable
A votre passion se montre favorable,
Dans tout ce que l'honneur fait dépendre de moi;
Soyez sûr que Fénise agréera votre foi,
Pourvû que cette foi par mes vœux couronnée
Me tienne pour Carlos la parole donnée.

LE DUC.

N'en doutez point, Madame, il se peut assurer
De tout ce que l'amour lui permet d'espérer,
Mon cœur avec plaisir lui céde la duchesse.

LA DUCHESSE.

Quelquefois on oublie une juste promesse.

LE DUC.

L'effet suivra la mienne, & je le jure ici
Par ce cœur que mes soins ont enfin adouci;

Par ces yeux vifs & doux, le charme de mon ame,
Par cette belle voix, la fource de ma flamme,
Cette voix que me fit connoître le hazard.

FABRICE *au duc.*

Pour ne vous point brouiller, laiſſez la voix à part.
Oubliez-vous ainſi . . .

LA DUCHESSE.

J'ai donc ſujet de croire
Qu'à ma voix de vos feux je dois toute la gloire?

LE DUC.

Je vous ai déja dit que ſon divin pouvoir
Fit naître en moi d'abord le deſir de vous voir,
Mais ſur mon ame enfin vos beautés ſans obſtacle
Ont d'un charme ſi doux achevé le miracle.
De leur brillant éclat l'impérieux effort
A trouvé ma raiſon avec mes ſens d'accord;
Et cédant à vos yeux une pleine victoire,
Mon cœur par ſa défaite a ſignalé leur gloire.

FÉNISE *à Laure.*

C'en eſt fait, ſa beauté l'emporte ſur ma voix.
Qu'a-t-elle plus que moi qui mérite ſon choix?
Ah! Je perds patience.

LAURE.

Il n'eſt pas temps encore,
C'eſt votre ſeule voix, vous dis-je, qu'il adore;
Quoi qu'il proteſte ici, l'épreuve en ſera foi.

LE DUC.

Oſerois-je expliquer ce ſilence pour moi?

LA DUCHESSE.

N'en ſoyez point ſurpris. L'aveu que vous me faites
Pour l'orgueil de mes vœux a des douceurs ſecrettes,
Dont vous comprendriez l'appas myſtérieux
S'il vous étoit permis de me connoître mieux.

LE DUC.

Ce diſcours eſt obſcur; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Si je vous connois mal, faites-vous mieux connoître;

Et de mes sens charmés dissipant le faux jour,
Faites que vos beaux yeux éclairent mon amour.

LA DUCHESSE.

Vos soins & vos respects semblent assez me dire
Qu'en effet votre amour en reconnoît l'empire.
Mais, de grace, sans fard, éclaircissons un point,
Me pourriez-vous aimer si je ne chantois point?

LE DUC *à Fabrice.*

Elle veut m'éprouver. Que dites-vous, Madame?

LA DUCHESSE.

Cette atteinte imprévue étonne votre flamme;
Mais enfin, pourriez-vous me garder votre foi,
Si jusqu'ici quelqu'autre avoit chanté pour moi?

LE DUC.

Sans votre belle voix, j'avouerois que peut-être
Je n'aurois pas cherché si-tôt à vous connoître,
Et que pour ce bonheur mes vœux moins empressés
D'un soin si redoublé se seroient dispensés:
Mais quand de mille attraits le ciel vous a pourvue,
Songer à la révolte après vous avoir vue,
C'est une trahison dont le crime honteux
Ne souillera jamais la gloire de mes feux.

FÉNISE *à Laure.*

Je n'en puis plus souffrir, le dépit me surmonte
Tu vas voir ma vengeance, ou ma derniere honte.

SCENE III.

LE DUC, LA DUCHESSE, FÉNISE *derriere le théatre*, FABRICE, LAURE.

LA DUCHESSE.

CE fort attachement, quoique peu mérité,
D'une fierté nouvelle enfle ma vanité,
Qui peut-être abusant de votre ame enflammée
Vous fera repentir de m'avoir trop aimée.

LE DUC.

Comment en abuser, si mes vœux les plus doux
Sont de suivre vos loix, & de mourir pour vous ?

LA DUCHESSE.

Un amour si soumis est mauvais politique.
Notre empire, Seigneur, est un peu tyrannique ;
Et comme notre orgueil soutient ce qu'il résout,
Une femme va loin si-tôt qu'elle peut tout.

LE DUC.

[*On entend quelques accords de luth.*]

Ce pouvoir... Mais, ô dieux !

LA DUCHESSE.

Quelle est cette surprise ?

LE DUC.

J'entens toucher un luth.

LA DUCHESSE *bas se détournant.*

Je ne vois plus Fénise.

[*haut.*]

Mes filles quelquefois me voulant divertir...

LE DUC.

Leur dessein est très-juste, & j'y dois consentir ;
Il faut les écouter. Dieux !

FABRICE *au duc.*

Votre amour s'allarme,

LE DUC.

C'est le même signal de la voix qui me charme.

LA DUCHESSE *bas.*

O ciel! Se pourroit-il, m'ayant tant protesté,
Qu'une voix dans son cœur effaçât ma beauté?

FÉNISE *chante derriere le théatre.*

En vain de mes soupirs laissés sans espérance.
Vous croiriez réparer l'offense
En soupirant à votre tour.
L'amour est doux, mais la vengeance
Est aussi douce que l'amour.

LE DUC.

Dieux! Est-il rien d'égal au trouble de mon ame?
C'est cette même voix qui fit naître ma flamme;
Mais, non, la ressemblance a pû me décevoir.

LA DUCHESSE *bas.*

Qu'il ose de mes yeux balancer le pouvoir,
Et d'un lâche caprice appuyer l'imposture,
Joindre au premier outrage une seconde injure!
S'il s'en laisse surprendre, il faut pour m'en venger
Que de nouveaux appas m'aident à l'engager.
Quoi, Seigneur, la musique à ce point vous transporte,
Qu'elle vous autorise à rêver de la sorte?
Son charme pour vos sens peut-il être si doux,
Qu'il vous fasse oublier que je suis avec vous?

LE DUC.

J'ai failli, je l'avoue, & mon ame étonnée
A son transport secret s'est trop abandonnée,
Mais sur moi la musique eut toujours ce pouvoir.

LA DUCHESSE.

De grace, seyez-vous, que je puisse me seoir.

LE DUC *bas.*

Qui croiroit que mon cœur, malgré ma foi promiſe,
Dans Féniſe déja ne trouvât plus Féniſe ?
M'auroit-on pû tromper ?

LA DUCHESSE.

Il faut que ſur nos ſens
L'empire du devoir ait des droits bien puiſſans.
En effet, quelque éclat qui brille dans votre ame,
Avant que Fédéric approuvât votre flamme,
Je n'y remarquois point ces rares qualités
Dont ſoudain ſon aveu m'a fourni les clartés ;
Et qui dans un inſtant par un pouvoir extrême,
Vous rendent à mes yeux différent de vous-même.

LE DUC *bas.*

A quel fâcheux tourment me va-t-elle expoſer ?
S'il faut qu'elle s'obſtine à me favoriſer ?

LA DUCHESSE.

Vous ne répondez point ?

LE DUC.

Que puis-je vous répondre,
Sinon que vos bontés ſervent à me confondre ?
[*On entend encore le luth, & Fabrice va voir qui chante derriere le théatre.*]
Et que... Mais malgré moi je me ſens emporter.

LA DUCHESSE.

C'en eſt trop. Pour ma gloire il eſt temps d'éclater.

FÉNISE *chante.*

En vain vous me diriez que votre ame charmée
D'un feu ſi pur eſt conſumée
Que je la devrois ſoulager.
Il eſt doux de ſe voir aimée,
Mais il eſt doux de ſe venger.

LE DUC.

On m'a trompé ſans doute. Ah! C'eſt trop me contraindre.

LA DUCHESSE.

Levons le masque, Duc, enfin c'est assez feindre.
Je vous rens votre amour, qui, pour ne rien cacher,
Ne cherchant qu'une voix, ne sauroit me toucher.
Si l'espoir de ma main a pû flatter votre ame,
Le ciel a pris plaisir d'abuser votre flamme,
Et n'a sur ce faux bien arrêté votre choix,
Qu'afin de trouver lieu de vous l'ôter deux fois,
Et vous faire avouer, trompant votre espérance,
Que vous n'en méritez l'effet, ni l'apparence;
C'est ainsi qu'il se rit d'un feu capricieux.
Adieu, Vous répondrez quand vous m'entendrez
mieux.

SCENE IV.

LE DUC, FABRICE.

FABRICE.

Vous voilà bien payé.

LE DUC.

N'importe, elle m'oblige,
Son mépris me fait grace, & n'a rien qui m'afflige,
Puisqu'enfin sa beauté, quelque charme qu'elle eût,
Sans celui de sa voix n'avoit rien qui me plût.

FABRICE.

Mais que deviendrez-vous si votre amour l'oublie?
Car la chanteuse enfin n'est autre que Célie.

LE DUC.

Que Célie!

FABRICE.

Oui, mes yeux en sont de bons garans,
Eux qui viennent de voir ce que je vous apprens.

LE DUC.

Quoiqu'en beauté peut-être elle cédé à Fénise,
Elle a je ne sai quoi dont mon ame est éprise ;
Et d'un secret instinct l'invincible pouvoir,
Quand je la pris pour elle avoit su m'émouvoir :
Mais qu'en vain sa beauté, qu'en vain sa voix m'enflamme,
Si ce que je me dois tyrannise mon ame ;
Et si par ce qu'elle est., tout mon espoir détruit
Ne découvre ...

SCENE V.

LE DUC, FÉNISE, FABRICE, LAURE.

LE DUC.

AH ! Célie, où m'avez-vous réduit ?

FÉNISE.

De quoi vous plaignez-vous ?

LE DUC.

D'un amour qui m'accable.

FÉNISE.

Votre malheur est grand.

LE DUC.

Vous en êtes coupable.

FÉNISE.

Quoi, s'il vous traite mal, m'en faut-il accuser ?

LE DUC.

Oui, puisque c'est par vous qu'il a su m'abuser.
Vous m'avez fait aimer votre voix en Fénise,
Vous avez à son charme engagé ma franchise ;

Satisfait de ſon rang, hélas, je l'ai ſouffert,
J'ai cédé ſans contrainte, & c'eſt ce qui me perd.

FÉNISE.

Qui doit mieux que Féniſe avoir charmé votre ame?

LE DUC.

Mais c'étoit votre voix qui ſoumettoit ma flamme.

FÉNISE.

Il ſe peut en effet qu'elle ait eu le pouvoir
De vous porter d'abord au deſir de la voir;
Mais, quand de mille attraits ſes beautés ſont pourvues,
Songer à la révolte après les avoir vues,
C'eſt une trahiſon dont le crime honteux
Ne doit jamais ſouiller la gloire de vos feux.

LE DUC.

C'eſt ce que mon erreur m'engageoit à lui dire;
Mais enfin ſur mon ame elle n'a plus d'empire,
Et ſur moi votre voix en a pris un ſi doux,
Que je me ſens forcé de l'adorer en vous.
Ah! Si vous n'étiez pas ce que je vous vois être...

FÉNISE.

Quelle eſtime pour moi feriez-vous plus paroître?

LE DUC.

Je vivrois pour vous ſeule, & tiendrois à bonheur
D'ajouter ma couronne à l'offre de mon cœur.
Qu'avec joie à vos pieds on me le verroit mettre,
Si l'éclat de mon rang me le pouvoit permettre,

FÉNISE.

Et ſi je vous diſois que celui que je tiens
Laiſſe à peine égaler vos ſentimens aux miens,
Et que dans la fierté que ma vertu me donne,
Je renonce à ce cœur, comme à votre couronne?
Quoique votre ſujette, il n'eſt ni duc, ni roi,
A qui ſon choix ſuffit pour m'obtenir de moi;
Il faut d'autres devoirs à l'orgueil qui m'enflamme,
Ainſi conſervez bien l'empire de votre ame.

A quoi qu'un peu d'éclat fasse monter ce bien ;
Il rempliroit trop mal un cœur comme le mien ,
Non que par ce refus j'aye assez de foiblesse
Pour vouloir vous porter à me faire duchesse ;
Ce bonheur, quoique grand, n'est pas d'un si haut prix,
Qu'il valût la douceur d'un semblable mépris.
Adieu. Souvenez-vous que contre son attente
Celle que de vos feux vous fîtes confidente,
Quand vous la méprisiez , se vantoit qu'à son tour
Peut-être elle auroit lieu de braver votre amour.

SCENE VI.

LE DUC, FABRICE.

FABRICE.

Elle a l'esprit perdu.

LE DUC.

Qu'en toute son audace
Elle fait éclater & d'attraits & de grace !
Bien-loin de m'irriter, sa fierté me ravit.

FABRICE.

Vous aimez son orgueil , sa voix vous asservit ,
Même pour sa beauté votre cœur s'intéresse.
Voilà bien de l'amour , & bien peu de maîtresse.

LE DUC.

Telle est de mon destin la triste cruauté.
Mais enfin , que résoudre en cette extrémité ?

FABRICE.

De n'aimer que vous seul , & narguer les cruelles.
Aussi-bien . . .

SCENE VII.

LE DUC, CAMILE, FABRICE.

CAMILE.

AH, Seigneur, voici bien des nouvelles.

LE DUC.

Quoi, qu'est-il survenu? Tire moi de souci.

CAMILE.

La duchesse ...

LE DUC.

Hé bien, parle!

CAMILE.

Est arrivée ici.

LE DUC.

Que dis-tu? La duchesse?

CAMILE.

Elle-même en personne.

FABRICE.

Tout le sexe aujourd'hui d'assez près vous talonne.
Voilà pour bien encore exercer vos esprits.

LE DUC *à Camile.*

Fais venir Fédéric, le conseil en est pris.

SCENE VIII.

LE DUC, FABRICE.

FABRICE.

Qu'avez-vous résolu ?

LE DUC.

Rien ne m'en peut distraire ;
L'effort est violent, mais il est nécessaire.
Puisque Fénise enfin m'a su rendre ma foi,
Que par son rang Célie est indigne de moi,
Il faut qu'à ma vertu soumettant ma foiblesse,
Je rende, en l'épousant, justice à la duchesse.

FABRICE.

Fort bien. Si votre amour peut faire un si beau saut,
Fénise & la chanteuse auront ce qui leur faut.
Voici l'une déja que Carlos vous améne.

LE DUC.

Si c'est pour l'excuser, leur espérance est vaine.

SCENE IX.

LE DUC, LA DUCHESSE, CARLOS, FABRICE.

LE DUC.

MAdame, enfin cessez de craindre désormais
Que mes vœux importuns contraignent vos souhaits ;
Ils cédent, & mon cœur, par un respect insigne,
Abandonne un espoir dont il n'étoit pas digne.

CARLOS.

Seigneur, souffrez qu'ici j'ose vous éclaircir

LE DUC.

Vous n'y pourriez, Carlos, que fort mal réussir :
Non que voyant vos feux appuyés l'un par l'autre,
Quand j'éteins mon amour, je ne plaigne le vôtre ;
Mais quelques droits sur moi qu'on l'ait vû usurper ;
Je n'ai pû rien promettre à qui m'osoit tromper ;
Et comme à la duchesse un vieil accord m'engage,
Puisqu'elle est à Milan, je lui rens mon hommage.

LA DUCHESSE.

Vous pensez me braver, Duc, mais par cet aveu
Votre aveugle mépris ne m'oblige pas peu,
Puisqu'à changer d'objet, votre ame un peu trop prompte,
Sur vous d'un fier refus fait retomber la honte ;
Si je reviens ici, c'est pour vous assurer
Qu'en vain à son hymen vous osez aspirer,
Et que ce qui l'améne est une ardeur sincere
D'assurer à Carlos le bonheur qu'il espere.

LE DUC.

Je l'empêcherai bien, ce téméraire amour.

FABRICE *au duc.*

Faites-vous promptement chanter un air de cour ;
Contre tous accidens c'est un puissant reméde.

SCENE DERNIERE.

LE DUC, LA DUCHESSE, CARLOS, FÉNISE, FÉDÉRIC, LAURE, FABRICE, CAMILE.

FÉDÉRIC.

Quel chagrin importun de nouveau vous posséde ?
Seigneur, vous paroissez l'esprit tout inquiet.

LE DUC.

J'ai quelque lieu de l'être, & le suis en effet.
Pour payer votre foi, dont par tout l'éclat brille ;
Je m'étois engagé d'épouser votre fille ;
Mais sorti d'une erreur qu'à la fin je connoi,
Il ne m'est plus permis de disposer de moi.
Vous savez, Fédéric, que tout Milan me presse
D'étouffer ses malheurs épousant la duchesse ;
Et puisqu'il est ainsi, ce seroit le trahir,
Qu'à la loi qu'il m'en fait refuser d'obéir.

FÉDÉRIC.

Oui, Seigneur ; & tantôt si j'ai pû pour Fénise
De votre amour séduit approuver l'entreprise,
Apprenez que déja de votre erreur instruit
Mon cœur à la duchesse en assuroit le fruit.
En vain pour mes enfans le sang me sollicite,
Pour ébranler ma foi sa force est trop petite ;

Et je ne me souviens de ce que je leur doi,
Qu'après que mon pays n'attend plus rien de moi,
Ainsi, sans balancer, épousez la duchesse,
Qu'aujourd'hui de Milan elle soit la maîtresse,
Rendez cette justice à l'éclat de son sang,
A celui qu'elle en tient joignez ce nouveau rang,
Je le verrai sans peine, & je fais davantage
Si j'ose l'assurer par mon premier hommage.
Recevez-le, Madame, & souffrez qu'à genoux....

LE DUC.

Qu'est-ceci, Fédéric ? O ciel ! Que faites-vous ?

FÉDÉRIC.

Ce que d'un bon sujet vous avez droit d'attendre.

CARLOS.

Je voi dans ce discours ce qui peut vous surprendre ;
Mais, Seigneur, si d'abord vous m'eussiez écouté,
Il n'auroit eu pour vous aucune obscurité,
Et vous auriez déja connu par quelle adresse,
Où vous croyez ma sœur, vous voyez la duchesse.

LE DUC.

La duchesse ?

LA DUCHESSE.

Oui, c'est moi, vous en doutez en vain.

LE DUC.

O dieux !

FABRICE.

Il va crier, ô dieux, jusqu'à demain.

LE DUC *à la duchesse.*

Pardonnez mon silence à ma juste surprise.
Mais si l'on m'a dit vrai, qui peut être Fénise ?

FÉNISE.

Dans un pareil succès à votre espoir si doux,
Si vous saviez aimer, le demanderiez-vous ?

LE DUC.

Quoi, c'est donc vous, Madame ? O bonheur ! O miracle !

LA DUCHESSE *au duc.*

A l'amour de Carlos voudrez-vous mettre obstacle ?

LE DUC *à la duchesse.*

Puis-je assez m'excuser, Madame....

FABRICE *montrant l'assemblée.*

Arrêtez là !

Laissez ce monde en paix puisque vous y voilà,
L'éclaircir plus avant seroit pure sottise.
Voit-il pas que le duc épousera Fénise,
La duchesse, Carlos ; &, si le cœur m'en dit,
Qu'avec Laure demain je ne ferai qu'un lit ?
A quoi bon l'étourdir de vos *Qui l'eut pû croire !*
C'étoit vous qui chantiez : Que j'ai d'heur & de gloire !
Tout cela, c'est fadaise ; ainsi jusqu'au revoir,
Sans autre compliment donnons-lui le bon-soir.

FIN DU SECOND TOME.





